

L'ANNEAU DE CÉSAR

Souvenirs d'un soldat de Vercingétorix

Alfred Rambaud - *Ouvrage couronné par l'Académie Française*

Paris. — 1897

TOME PREMIER — LES PARISES DE LUTÈCE

LES PARISES DE LUTÈCE

A mes enfants

- CHAPITRE I - La Roche-Grise et la Rivière aux Castors
- CHAPITRE II - Les Habitants de la Roche-Grise
- CHAPITRE III - Béborix et Éponina
- CHAPITRE IV - Le Barde
- CHAPITRE V - L'éducation d'un futur chevalier
- CHAPITRE VI - Je deviens un Guerrier
- CHAPITRE VII - César en Gaule
- CHAPITRE VIII - Au pays d'Armor
- CHAPITRE IX - Sur l'Océan : mes premières armes
- CHAPITRE X - Les Parises de Lutèce
- CHAPITRE XI - Les Funérailles d'un grand Chef
- CHAPITRE XII - Guerre entre Lutèce et la Rivière
- CHAPITRE XIII - Une Leçon de politique
- CHAPITRE XIV - L'Assemblée de Samarobriva
- CHAPITRE XV - Ambioriga
- CHAPITRE XVI - Kérétorix le Romain
- CHAPITRE XVII - Le Soulèvement
- CHAPITRE XVIII - Le Némèdh des Carnutes

LES AIGLES

Préface

- CHAPITRE I - Le fils de Kertil
- CHAPITRE II - Au pays du feu
- CHAPITRE III - Autour d'Avaricum
- CHAPITRE IV - Gergovie
- CHAPITRE V - Litavic l'Édue
- CHAPITRE VI - Le recul des aigles
- CHAPITRE VII - En mission chez les Parises
- CHAPITRE VIII - La bataille contre Labienus
- CHAPITRE IX - La veillée sur le Lucotice
- CHAPITRE X - Bibracte la Sainte
- CHAPITRE XI - La mêlée sur la Vingeanne
- CHAPITRE XII - Le Mont d'Alésia
- CHAPITRE XIII - La faim
- CHAPITRE XIV - L'armée de secours
- CHAPITRE XV - L'effort suprême
- CHAPITRE XVI - Après l'assaut
- CHAPITRE XVII - L'anneau de César
- CHAPITRE XVIII - La fin d'un traître
- CHAPITRE XIX - La revanche de la Gaule

A mes enfants

Affaibli par l'âge, criblé de blessures, toutes reçues par devant, je me suis retiré pour y vivre mes derniers jours, dans mon village de la Roche-Grise, sur la petite Rivière aux Castors¹, non loin de la Seine aux eaux vertes et de la glorieuse ville de Lutèce.

J'ai résolu d'écrire ces mémoires pour mes enfants, issus de ma chère Ambioriga et pour leurs enfants et petits enfants.

Ils y verront qu'ils n'ont point à rougir de leur père et aïeul. Ils y apprendront comment Vénestos, fils de Béborix et d'Éponina, petit-fils de Djarilo, fut un puissant chef de guerriers, le vrai roi des Parises de la Rivière aux Castors, porta noblement la lance à large pointe et le collier d'or des vaillants, et ne se ménagea point dans la grande lutte pour l'indépendance de la Gaule.

J'ai rédigé ces mémoires dans la langue des Romains, quoique je les aie combattus et qu'il la différence de tant de chefs gaulois je ne me sois pas encore résigné à leur domination. Je ne sais point écrire dans les dialectes des Belges, ni dans ceux des Celtes, bien qu'ils me soient presque tous familiers ; je crois que bien peu des Celtes et des Bolgs, quand même ils auraient été instruits chez les druides, seraient capables d'écrire en leur langue. Ce n'est point l'habitude en Gaule ; nos idiomes semblent faits seulement pour être parlés.

D'autre part, la langue romaine est comprise des gens instruits dans toutes les Gaules, et même chez presque toutes les tribus de l'Europe.

Si mes enfants et mes arrière-petits-enfants reçoivent dans leur maison des hôtes illustres, ceux-ci fussent-ils nés dans la Germanie du Rhin ou dans l'île de Bretagne, en Italie ou dans les Espagnes, ils pourront leur montrer ces rouleaux, et ma gloire sera connue d'eux, comme elle l'est aujourd'hui dans tous les pays où j'ai porté l'éclat de mes armes.

J'entrerai peut-être dans beaucoup de détails, car les vieillards aiment à parler de leur jeune temps, et les guerriers sont enclins à narrer longuement leurs exploits.

Ces détails ne seront point inutiles, car ni mes petits-fils, ni même mes fils, ne peuvent imaginer à quel point le monde entier, et même le petit pays que nous habitons, ont changé depuis le jour où les aigles d'or des légions brillèrent pour la première fois sur les bords de la Seine. Quand je me reporte aux années de mon enfance et que je considère ensuite les gens et les choses qui m'entourent, il me semble que j'ai passé d'une planète dans une autre, ou que j'ai vécu dix âges d'hommes.

Et pourtant je n'ai que quatre-vingts ans, et, grâce aux dieux, je suis sain de corps et d'esprit. Si mes cheveux ont blanchi, ils se dressent encore sur ma tête en crinière épaisse ; je casserais des avelines avec mes dents. Quand je me remémore nos batailles d'autrefois, je sens mon glaive frémir à mon côté, et il me semble que la lance ne serait point lourde à mon vieux bras.

¹ Par *Rivière des Castors*, il est évident que le narrateur entend la Bièvre et que la *Roche-Grise* n'est autre que la hauteur où s'élève aujourd'hui Bicêtre. [Note de l'éditeur de ces *Souvenirs*.]

CHAPITRE I - La Roche-Grise et la Rivière aux Castors

Du plus loin qu'il me souvienne, je me revois petit enfant sur les bords de cette même Rivière aux Castors que dominaient de si haut la maison et le village paternels.

Cette maison, que mes fils ont dû rebâtir et qu'ils ont refaite un peu à la mode romaine, mais avec la toiture fortement inclinée qu'exige notre climat, était alors une sorte de grand hangar couvert en chaume. Elle comprenait un vaste hall au rez-de-chaussée et, chose rare alors en nos pays, un étage supérieur.

Tout cela était construit en troncs d'arbres enfoncés en terre, reliés par des poutrelles entrecroisées ; et dans les intervalles des bois on avait pressé de l'argile pétrie avec de la paille hachée.

La maison était plus haute à un bout qu'à l'autre. Aussi l'immense toit de chaume présentait une étrange inégalité. De loin, notre palais rustique semblait un boeuf qui rumine, le garrot haut et la croupe basse ; de grandes perches émergeant du pignon le plus élevé lui donnaient même des cornes, et, avec les cigognes qui flânaient sur le faite, cela faisait penser à Tarvos Trigaran, le dieu taureau, sur la crinière duquel se promènent trois grues.

Le chaume habillait toute la maison comme d'une peau de bête ; il débordait et projetait une sorte d'auvent sur la porte ; si haute que fat celle-ci, le rebord du toit obligeait les hôtes à se courber pour entrer.

La ligne du faite avait été renforcée d'argile battue et de mottes de gazon, et, sur cette argile et ce gazon poussaient les herbes folles : les pariétaires, les giroflées, les iris, les orchidées, et fleurissait tout un jardin aérien.

Des ouvertures, en guise de fenêtres, étaient percées çà et là, en haut, en bas, plus petites, plus grandes, car nos ancêtres n'avaient aucune idée de la ligne droite et de la symétrie, si chères aux architectes de Rome.

La fumée du foyer passait par un trou du toit, mais après s'être amassée et amusée dans l'intérieur, jusqu'à faire, de ses âcres morsures, pleurer les yeux des serviteurs et des servantes qui s'activaient autour du foyer.

Le sol du grand hall était jonché de bottes de paille. Pendant le jour, elles servaient de sièges pour manger et pour causer ; pendant la nuit, on les amoncelait pour servir de lits.

Quand on recevait à coucher des hôtes de distinction, on étendait sur cette paille des peaux de loup, de renard et d'ours.

Au milieu de cette simplicité agreste brillaient l'acier et le bronze des glaives, des lances, des casques, des boucliers disposés en panoplies étincelantes.

Çà et là étaient accrochés des plats et des vases d'or, d'électrum et d'argent, le butin que mon père et mon aïeul avaient rapporté de leurs campagnes.

Dans un grand coffre de chêne, recouvert d'une peau de sanglier avec toutes ses soies, d'autres richesses étaient enfermées : des aiguières et des hanaps enrichis de pierreries ; des vases d'argile peinte remplis de monnaies d'or, d'argent et de bronze.

Beaucoup de ces pièces, frappées à Massilia ou dans les villes de la Grèce, avaient été retravaillées par des artisans de la Celtique ; alors elles portaient le nom de mon père Béborix ou de mon aïeul Djarilo ; seulement les effigies restaient grecques, sans aucune ressemblance avec nos têtes de Gaulois. Sur le revers galopait un cheval ailé.

L'étage supérieur était réservé à ma mère.

On y remarquait, à la lumière des fenêtres sans vitres, plus d'élégance et plus d'ordre que dans le reste de la maison. Il y avait là un grand lit de chêne sculpté par des artisans de Lutèce, des sièges en bois d'une forme recherchée, des tapis de laine multicolore sur le plancher mal équarri, et les murailles étaient revêtues de sales quadrillées et brodées comme il s'en fabrique au pays d'Armorique.

Tout ce que mon père pouvait acquérir d'objets rares et précieux, soit dans ses expéditions guerrières, soit dans son trafic avec les Parises de Lutèce, c'était pour le logis de ma mère. Torques, colliers, bracelets, fibules, étoffes de lin ou de laine finement travaillées, Béborix ne trouvait rien d'assez beau pour Éponina.

Un jour, dans un combat contre une bande de Germains, il aperçut dans la mêlée un chef paré d'un collier d'or, d'ambre et de petites pierres qui étincelaient comme autant de soleils.

Voilà qui ferait bien au cou d'Éponina, se dit-il.

Sur cette réflexion, il chargea le Germain avec tant de fureur qu'un instant après il rapportait le collier, la tête du chef et une énorme estafilade en travers du visage. Le collier était pour ma mère, la blessure et la tête étaient pour lui.

Vous me demanderez à quoi pouvait bien lui servir cette tête. Ah ! mes chers enfants, comme cette vieille Gaule est maintenant loin de vous !

Avez-vous donc oublié que la porte de notre royale maison était décorée des crânes et massacres des ours, des loups, des aurochs et des élans tués à la chasse, et aussi des crânes des guerriers ennemis tués à la guerre ? Plus il y avait là de têtes humaines clouées dans le pisé avec des broches de bois, plus l'hôte admis dans cette demeure comprenait qu'il entraît chez un grand chef, fameux par ses exploits.

C'étaient nos annales de gloire qui se dessinaient ainsi sur la façade de notre manoir gardé par les dieux. Les Romains gravent sur le marbre et l'airain des inscriptions pour la postérité ; ces crânes étaient nos inscriptions, à nous autres Gaulois.

Seulement on n'exposait ainsi aux injures de la pluie et du soleil que les têtes des ennemis sans importance, des simples guerriers.

Celles des grands chefs étaient traitées avec plus d'égards. On les faisait bouillir pour détacher des os la chair et la peau ; le crâne, soigneusement poli, frotté d'onguents précieux, enveloppé des étoffes les plus riches, était déposé dans un coffre, parmi les aiguières d'or et les casques ciselés.

Il faisait partie du trésor. On ne l'en tirait qu'aux grands jours, pour le faire admirer par des hôtes illustres, et l'on profitait de l'occasion pour leur recommencer le récit du combat où cette tête avait été cueillie d'un revers de glaive sur de vaillantes épaules. Je vous assure que le crâne du chef germain, le propriétaire du collier d'ambre et de diamants, n'était point cloué à la muraille. Vous avez dû le retrouver dans le trésor de mon père.

Tout autour de la maison et du jardin, enclos d'une haute haie d'épine noire et de chèvrefeuille, se dressaient des chaumières et des huttes ; les unes semblables à la nôtre, mais plus petites, pour les guerriers ; les autres bien plus humbles, pour les paysans libres ou les esclaves.

De celles-ci il y en avait de toutes formes tantôt des baraques en troncs d'arbres bruts ; tantôt des chaumières dont le chaume descendait jusqu'à terre, si bien qu'il fallait se mettre à quatre pattes pour se glisser sous le toit ; tantôt toutes rondes, formées de perches liées par le haut, revêtues de paille, et ressemblant à d'énormes ruches d'abeilles ; tantôt simples abris de branches vertes que supportaient des pieux.

Et chaque hutte, avec son jardin, s'entourait d'une haie fleurie.

C'était là notre village de la Roche-Grise. Il a bien changé depuis !

La plupart de ces habitations se composaient d'un seul réduit, sans cheminée, sans fenêtres et presque sans porte. Les gens y passaient la nuit pêle-mêle, entre les jambes des chevaux et des vaches, parmi les moutons et les chèvres.

Le village était ceint d'une palissade plantée à mi-côte de la colline, avec une seule porte, qui se fermait sur une barre de bois. Cela suffisait pour empêcher une surprise pendant la journée.

Pendant la nuit, l'enceinte était gardée par d'énormes chiens, si féroces et si hérissés que nous-mêmes avions peine à les distinguer des loups de la forêt.

Elle était aussi bien gardée par nos porcs à moitié sauvages, mâtinés de sangliers, et qui toute la nuit rôdaient, grognant et fouillant du groin la terre. Le malencontreux voleur qui aurait réussi à escalader notre barrière de poteaux eût été déchiré par les chiens, et les porcs n'en eussent pas laissé vestige.

Avant tout, nous nous sentions sous la garde des dieux. A certaines époques de l'année nous immolions des bêtes à Épona, la déesse protectrice des chevaux, et à Boubona, la déesse protectrice des bœufs.

Pour figurer ces deux divinités, nos paysans avaient façonné grossièrement deux billes de bois, dont l'une se terminait en tête de cheval et l'autre par deux cornes. Ils les avaient fichées en terre dans un coin du village et, les jours de sacrifice, ils les arrosaient du sang des victimes. Le reste de l'année, ils ne s'en occupaient pas autrement ; ils les laissaient même pourrir sous les fumiers entassés. Seulement, quand ils croyaient avoir besoin de leurs bonnes déesses, ils savaient bien vite les retrouver.

Tout autour de notre village s'étendaient de profondes forêts.

Des chênes séculaires, des hêtres gigantesques, des bouleaux à l'écorce d'argent, des sapins de cent pieds de haut revêtaient les collines environnantes de dômes aériens de verdure. Ils formaient des masses impénétrables, à travers lesquelles filtraient à peine les rayons du soleil.

Il était souvent impossible de se glisser entre les troncs des arbres, tant les plantes épineuses ou grimpantes encombraient le sol dès la lisière des bois. Des brins de lierre gros comme le bras, des réseaux de clématite, de chèvrefeuille, de vigne sauvage pendaient d'un arbre à l'autre. L'épine blanche et l'épine noire, le rosier sauvage, la ronce hérissée de crochets, le houx aux feuilles hargneuses se dressaient, plus hauts que des hommes. Pour se frayer un passage dans cette

muraille de verdure, dans ces retranchements d'épines et de dards, il eût fallu manier la serpe sans relâche.

Plus loin, on aurait trouvé des marais aux eaux noires et visqueuses, des fondrières recouvertes d'une verdure trompeuse, mais qui étaient des gouffres de fange, d'où émergeaient parfois les ramures de grands cerfs engloutis jusqu'aux andouillers.

Peu d'hommes osaient se hasarder dans ce royaume des ténèbres, et le chasseur qui s'y risquait voyait son chien, fou d'épouvante, se replier dans les jambes de son maître, la queue basse, l'œil hagard, hurlant à la mort.

Autour de notre roche, et sur le plateau allongé qui la continue, le sol était un peu dégagé, grâce aux défrichements que nos paysans y avaient entrepris, pour semer le froment, l'orge, le seigle, l'avoine, les lentilles, le millet.

En bas de la roche circulait la Rivière aux Castors. Elle venait de très loin, du côté du sud-ouest, et roulait ses eaux troubles vers Lutèce.

Tantôt elle coulait, en son lit d'argile et de marne, douce et apaisée, caressant et fécondant nos domaines ; tantôt elle s'enflait en crues subites, s'emportait en de brusques colères, battait furieusement l'une et l'autre rive, entraînant les récoltes, le bétail, les bergers et les laboureurs. Parfois elle changeait de lit, s'en coupait un autre dans les glaises et, en revanche, abandonnait de vastes espaces limoneux, qui bientôt se couvraient de prairies et de troupeaux.

Nos paysans lui prêtaient les passions et les caprices d'une personne ; ils croyaient qu'elle était une déesse, et parfois, la nuit, au clair de la lune, ils allaient verser dans ses ondes de la farine de froment et du lait.

Mon père lui-même n'était pas loin de partager ces idées. Après un terrible débordement, qui avait emporté un grand morceau de la Roche-Grise, il s'absenta pendant trois jours. Il était parti dans la direction du sud-ouest avec trois cavaliers fidèles. Nous apprîmes ensuite qu'il s'était rendu à la source même de la rivière. Là, il avait prononcé des prières, fait des libations de lait et de vin, rougi les flots du sang d'un cheval égorgé et jeté dans l'eau trois pièces d'or, trois pièces d'argent et trois pièces de bronze.

La rivière tirait son nom des nombreux castors qui la fréquentaient.

A deux mille pas de la Roche-Grise, en remontant le cours d'eau, on trouvait une bande de cinq ou six cents de ces animaux. Ils s'étaient installés à un endroit où la rivière, s'élargissant et se divisant, forme des îles, des bras et des marais.

Devenu grand garçon, plus d'une fois, je suis allé leur rendre visite.

C'était merveille de voir ces animaux, gros comme un enfant de huit mois, au poil ras et serré, au nez camus, aux lèvres hérissées de crins, aux pieds de devant armés de griffes, aux pieds de derrière palmés comme ceux des canards, avec leur grosse queue plate, presque ronde et couverte d'écailles, grouiller dans la vase et sur les berges.

Dans les berges, avec leurs griffes agiles, ils se creusaient des tanières ; ou bien, si l'eau montait, ils se construisaient tout en haut des huttes de branchages semblables à celles de nos paysans.

Ce qui était surtout merveilleux, c'était de les voir édifier de larges digues en travers de la rivière. Les uns rongeaient des troncs d'arbres, les coupaient, les aiguisaient en pilotis ; les autres, cachés sous l'eau comme des plongeurs,

creusaient des trous ; puis, assis sur leur derrière, de leurs pattes de devant tenaient ces pilotis comme des lances, les enfonçaient dans les trous. Ils les disposaient sur deux rangs, suivant des alignements réguliers qu'un ingénieur romain n'eût point désavoués. Puis, entre les troncs d'arbres, à la manière des vanniers les plus expérimentés, ils passaient des brins de saule, et formaient ainsi des claies qui barraient le cours de Peau. Entre les deux rangées de claies, d'autres castors entassaient des pierres, des cailloux ronds, toutes sortes de débris. Sur ce premier lit de matériaux, ils apportaient de l'argile soigneusement pétrie, et alors, avec leurs larges queues, ils la battaient comme des lavandières battent leur linge, ou comme les paysans, avec de grosses billes de bois, battent l'aire des granges. A force d'être ainsi damée, cette argile devenait dure comme du ciment, luisante comme de l'argent. Alors les castors, joyeux d'avoir achevé leur digue, passaient en galopant d'un bord de la rivière à l'autre, se mirant dans leur œuvre, sifflant et gloussant de contentement.

Et moi, l'hôte non invité, paisiblement assis en haut de la berge, à une distance respectueuse, mon arc ou mon épieu sous la main, je ne me laissais pas de les contempler. Au commencement, ils paraissaient effrayés de ma visite ; ils rentraient dans leurs tanières, se mussaient dans leurs huttes, plongeaient sous les eaux. Leurs sifflements d'alarme jetaient la panique en aval et en amont de leur campement. On ne voyait plus les ouvriers, mais seulement leur œuvre, qui n'en paraissait que plus étrange et plus admirable. Bientôt quelques têtes rondes et moustachues, quelques paires d'yeux noirs et méfiants, émergeaient au ras des eaux, pour disparaître aussitôt, et reparaître quelques instants après. Puis ces têtes presque humaines se montraient plus nombreuses et me considéraient plus longuement. Comprenant bien que ni mon arc ni mon épieu n'étaient pour eux, toute la bande se décidait. De nouveau, la digue, les flots, les berges fourmillaient de travailleurs. Ils allaient, venaient, gambadaient, sans paraître se soucier de ma présence ; les plus téméraires, dans leurs courses affairées, passaient sur mes jambes étendues. De nouveau, on les voyait couper avec leurs dents tranchantes, fouir avec leurs ongles aigus, nager avec leurs palmes de canard, battre l'argile avec leurs lourdes queues. De nouveau, un peuple de bûcherons, de charpentiers, de vanniers, de colmateurs, de maçons, s'activait sous mes yeux. Ils semblaient maintenant excités et piqués d'émulation par la présence d'un étranger.

Enfin les femelles elles-mêmes sortaient de leurs réduits avec leurs petits, et, assises sur la rive, se mettaient tranquillement à les allaiter, tout en suivant d'un oeil ravi l'œuvre de leurs époux.

Parfois, si une panique se mettait dans la troupe, ce n'était pas moi qui en étais la cause, mais bien quelque cerf étourdi qui dévalait à grand fracas de la berge, ou une bande de sanglier, ; brutaux qui passaient en renflant et fouillant de leurs hures dans la vase.

Rien ne le décourageait, ce petit monde de laborieux.

La rivière avait beau se fâcher, s'enfler, inonder les tanières, ruiner ou emporter les digues. L'orage passé, mes ingénieurs à quatre pattes se remettaient à l'ouvrage, et, à mille pas de distance, on entendait les truilles taper sur la glaise, et les ouvriers siffler pour s'encourager au travail.

Ce village de castors était respecté de notre village d'humains.

Mon père disait que ces bêtes rendaient de grands services, qu'elles régularisaient le cours de l'eau, retardaient les crues et les rendaient moins désastreuses.

Personne des nôtres n'eût osé darder sa flèche contre un de nos industriels voisins.

Nos paysans en parlaient entre eux avec crainte et révérence. Il n'était pas possible, disaient-ils, que des animaux si habiles et si avisés fussent de simples bêtes. Il y avait plutôt en eux quelque chose de divin, puisqu'ils savaient prévoir les orages et les inondations.

Certains de nos laboureurs prétendaient que leurs ancêtres à eux étaient fixés dans le pays longtemps avant tous les autres habitants ; ils racontaient, qu'à l'origine, les hommes et les castors vivaient en société et parlaient le même langage. Ces rongeurs étaient pour eux ou bien des parents éloignés, des espèces de cousins, ou bien les âmes des aïeux revivant sous une autre peau.

Il y avait longtemps d'ailleurs que les habitants de la Roche-Grise avaient reçu de leurs voisins de Lutèce le sobriquet de Castors. Ils ne s'en offensaient pas et, au contraire, s'en faisaient gloire.

Mon grand-père et mon arrière-grand-père, quoiqu'ils ne fussent pas de la race de nos paysans et ne se fussent pas des autochtones, avaient fait peindre sur leur bouclier un castor assis qui faisait l'exercice avec un pilotis en guise de lance.

Le nom que mon aïeul avait donné à mon père est même à remarquer ; car Béborix, dans la vieille langue du pays, signifie quelque chose comme chef des Castors ou roi des Castors.

Bref, Castors on nous avait appelés, nous autres Parises de la Roche-Grise ; Castors nous sommes restés et nous resterons si, vous, mes chers enfants et petits-enfants, vous ne rougissez pas de vos origines et si vous n'allez pas, à l'exemple de tant d'autres, vous affubler de noms romains.

CHAPITRE II – Les habitants de la Roche-Grise

Maintenant que je vous ai parlé de notre village, il faut que je vous donne connaissance de ses habitants.

Les gens de la Roche-Grise ont toujours fait partie de la nation des Parisiens, dont le plus gros village est Lutèce, situé dans une des îles de la Seine.

La nation des Parisiens est répandue sur les deux rives du fleuve, ainsi que sur les rivières de la Marne, de l'Oise, de l'Ourcq, de l'Yères, de l'Orge, de l'Essonne et de la Rivière aux Castors.

Elle a pour voisins, au sud, les Carnutes et les Senones, qui sont des Celtes ; au nord, les Suessons et les Bellovaks, qui sont des Bolgs ; à l'est, les Meides qui sont frères et clients des Suessons¹.

La nation des Parisiens est une des plus petites de la Gaule, car elle ne s'étend, en aucun sens, sur plus de dix à douze lieues, mais certes elle est des plus glorieuses.

Comme elle s'est constituée autrefois sur la limite des deux grandes races, la celtique et la bolge, les bruns et les blonds, elle s'est formée d'hommes appartenant à toutes deux.

Dans mon enfance, presque tous les Parisiens parlaient à la fois le celte et le bolg ; c'est le celte qui a fini par prévaloir.

Outre ces deux types d'hommes, on en distinguait un troisième, antérieur à l'immigration bolge et à l'immigration celtique, celle-ci ayant précédé celle-là de plusieurs siècles. C'est un type d'homme moins beau, moins grand, plus brun, mais tout aussi vigoureux que les deux autres.

On le dit autochtone. Il aurait pris naissance dans le pays même, formé du limon de la Seine, qui devint sa chair, et des pierres des collines, qui devinrent ses os.

A en croire ceux des Parisiens qui se prétendent autochtones, ils seraient cousins germains ou petits-fils des bêtes de la forêt et des eaux.

C'est pourquoi, dans certains villages, ils n'osent tuer les lièvres ni les pigeons, et, dans d'autres, manger la chair du sanglier ou de la loutre.

Ils racontent, de leurs plus lointains ancêtres, des choses à peine croyables. Ceux-ci . auraient navigué sur les plaines du pays parisien, qui alors auraient été une mer immense et profonde, et au tant de certaines roches ils vous montreront des trous dans la pierre qui auraient servi à amarrer les bateaux.

Ces anciens hommes auraient guerroyé contre des monstres marins au col de cygne et aux écailles de poisson, contre des lézards de cent pieds de long qui gobaient un buffle comme une mouche, contre des crapauds gros comme des bœufs et mugissant avec une voix de taureau, contre des dragons ailés, des éléphants velus, des bêtes énormes qui ressemblaient à des porcs, mais avec

¹ Les *Carnutes* sont des gens du pays de Chartres ; les *Senones*, de Sens ; les *Suessons*, de Soissons ; les *Bellovaks*, de Beauvais ; les *Meides*, de Meaux. *Bolgs*, c'est l'ancien nom des Belges, qui s'étendaient alors jusqu'à la Seine et occupaient la plus grande partie de la Normandie actuelle. — Les tribus des Celtes commençaient à la Seine et s'étendaient jusqu'à la Garonne et jusque dans la Province Romaine.

une grande corne sur le nez, des lions et des tigres quatre fois grands comme ceux qu'on voit en Afrique, des ours qui, debout sur leurs pieds de derrière, atteignaient la cime des chênes.

Ils auraient apprivoisé des espèces de cerfs à ramures longues et larges, sur le dos desquels ils chevauchaient et dont ils trayaient les femelles comme on trait maintenant les vaches. Ils n'avaient pas de chiens ; mais ils dressaient à la chasse des loups, des lynx, des renards et des chats sauvages.

On prétend qu'ils ne connaissaient ni le fer ni le bronze, mais qu'ils osaient s'attaquer aux bêtes les plus redoutables avec des haches de pierre.

Aujourd'hui, en retournant les champs, on retrouve parfois des cailloux pointus qui auraient servi à armer leurs flèches. D'aucuns disent que ce sont des pierres tombées du ciel, les jours où la foudre déchire les nuées. Les dieux seuls savent la vérité.

Quoi qu'il en soit, ces hommes sauvages ont été exterminés ou réduits en esclavage, d'abord par les Celtes, puis par les Bolgs. Les survivants ont oublié leur langue primitive et parlent la nôtre.

De leur passé ils ne savent rien, car — vous le voyez bien ! — ils ne racontent sur leurs ancêtres que des histoires à dormir debout.

Beaucoup de nos esclaves sont issus de cette race primitive, deux fois conquise. On assure qu'en fouillant les forêts impénétrables qui s'étendent bien loin à l'ouest de Lutèce, on trouverait quelques individus de cette race qui vivent parmi les animaux féroces. Il faut même, que je vous conte un fait dont j'ai été témoin.

Un des guerriers de mon père, un certain Dumnac, un de ces téméraires qui ne craignent ni les hommes, ni les dieux, ni les bêtes, résolut d'explorer un jour la forêt sauvage de l'ouest. Il partit avec un compagnon aussi hardi que lui, nommé Arviragh, et, pendant tout une semaine, on n'entendit plus parler d'eux.

Dans l'après-midi du huitième jour, ils reparurent. Ils apportaient, couché en travers d'un de leurs chevaux, un être étrange, qu'ils jetèrent à terre, sans plus de cérémonie que pour un paquet, sur le seuil de la maison royale.

Le paquet se mit à remuer ; il en sortit des sons rauques et inarticulés qui ne ressemblaient à aucun langage connu. Nous vîmes que cet être avait été ficelé avec soin.

Dumnac, le chasseur téméraire, tira son couteau et trancha les liens. Il dit.

On peut le délier aujourd'hui ; comme il n'a pas mangé depuis trois jours, il sera peut-être moins méchant. Mais demandez à mon camarade Arviragh ce qu'il nous a donné de mal à le capturer.

En même temps, Dumnac, écartant la saie bariolée qui couvrait ses épaules, nous montra une entaille plutôt large que profonde qui lui avait meurtri la chair. On ne pouvait deviner avec quelle arme cette blessure avait, été faite. Dumnac, tirant de sa ceinture un objet bizarre, nous dit :

Eh bien, le voilà, l'outil de ce gaillard-là !... Le jour où mes os ont été en contact avec cet outil, j'ai remercié ma mère de me les avoir donnés si durs... Sans cela, ma clavicule y sautait... Mon crâne aussi l'a échappé belle !... Si je n'avais exécuté un saut de côté !...

Il tendit l'arme à mon père.

Figurez-vous un caillou de rivière qui aurait la forme d'une hache, allongé, pointu à un bout, tranchant à l'autre. La partie pointue était engagée dans un trou pratiqué à l'extrémité d'un long bois de cerf. Une sorte de cordage tressé avec des écorces d'arbres assujettissait cette singulière hache à ce singulier manche.

La bête, qui jusqu'alors ne nous avait présenté qu'un hérissément de poils et de griffes, se mit tout à coup sur ses pieds et poussa un cri comme jamais nous n'en avions entendu.

Dumnac dit à mon père :

Éloignez le petit Vénestos.

Lui-même se jeta sur son captif, le prit par derrière, à bras-le-corps. Ce ne fut, après une lutte acharnée, le monstre hurlant, glapissant, cherchant à griffer et à mordre, qu'on put, avec l'aide de plusieurs guerriers, l'appuyer debout à un poteau, et l'y attacher solidement.

Revenu de mon émotion, je m'approchai et je vis que c'était un homme.

Il n'était pas plus haut qu'un garçon de treize ans, mais il avait des épaules plus larges qu'aucun de nos guerriers, des bras et des jambes avec des muscles prodigieux. Sous un embroussaillement de cheveux noirs et plats qui lui tombaient jusqu'aux reins, brillaient des yeux noirs, petits, percés en vrille, à l'expression peureuse et féroce. Le front était bas, étroit et fuyant, plissé à la façon d'une vieille pomme ; le nez large, les lèvres charnues et épaisses ; les mâchoires saillantes énormes et lourdes, telles que celles d'une bête carnassière. La barbe était rare, mais tout ce qu'on voyait de son corps se hérissait de poils. Ses bras étaient si longs que les mains arrivaient presque jusqu'aux genoux ; elles étaient armées, ainsi que les pieds, d'ongles noirs qui semblaient des griffes. Pour tout vêtement, une casaque de peaux de rats et pour tout ornement un collier de coquilles.

Quand on s'approchait de lui, il se débattait dans ses liens, et sa bouche grinçait, découvrant une double rangée de dents aiguës et blanches comme celles d'un loup : les deux dents de devant, à la gencive supérieure, étaient fortement écartées.

Quand on le laissait en paix, il reprenait un air morne, inquiet et las.

A trois journées d'ici, nous raconta Dumnac, au plus épais du fourré, nous avons trouvé une caverne. Une odeur de charnier s'en dégageait, car la grotte était encombrée de bêtes à moitié mangées et presque en putréfaction. Vu qu'il tombait une averse, nous allions, sans nous risquer dans cet antre, nous mettre à l'abri sous un rocher. Tout à coup, du trou noir fond sur nous une boule de poils... Je fais le saut de côté qui m'a sauvé la vie, car la hache de pierre frôlé mon oreille et s'abat sur mon épaule. Heureusement que mon brigand trébuche sur des racines et tombe de tout son long. Nous nous jetons sur lui et nous le ficelons avec des cordes d'arc. Vous devinez si l'opération a été délicate !

Pendant ce temps, une forme velue passe devant nous, avec des cris d'orfraie. A peine si nous avons eu le temps de reconnaître la femelle de cet animal ; elle emportait deux petits monstres, ses deux louveteaux.

Nous avons pu alors pénétrer dans l'antre, mais l'odeur fétide nous en chassa bientôt. A la lueur d'une torche, nous avons essayé de regarder dedans. Je ne jurerais pas que, parmi les carcasses de sangliers et de chevreuils, il n'y avait pas là des squelettes et des crânes humains... Maintenant, je crois, qu'il serait

bon de lui mettre quelque chose sous la dent... Après trois jours de jeûne, il m'en saura gré.

Avec toutes sortes de précautions, Dumnac défilça un des bras du captif, en laissant les autres membres soigneusement garrottés.

Veux-tu, dis-je à Dumnac, que je lui fasse cuire un morceau de viande ?

— *Lui faire cuire, à lui !...* répondit Dumnac en éclatant de rire... *Oh ! ce seigneur ne doit pas être si délicat... Tu vas voir.*

Du bois de sa lance, Dumnac abattit un coq qui flânait dans le voisinage et qui se dressait sur ses ergots pour lancer un cocorico victorieux... Il prit l'oiseau tout pantelant et le présenta au captif. Celui-ci le saisit, d'un mouvement aussi prompt que l'éclair, non sans égratigner un peu la main de Dumnac. Les dents aiguës du sauvage fouillaient le ventre du coq, faisant craquer les os, et, dans cette bouche sanglante, nous vîmes s'engloutir la chair avec les plumes, le bec, les pattes et les ergots.

Pendant cette opération, le sauvage soufflait et reniflait comme un chat sauvage, prêt à mordre la main assez téméraire pour essayer de lui reprendre sa proie.

On lui fit boire un coup de cervoise au moyen d'une casserole à long manche.

Ensuite il grogna, ronchonna, murmura quelques mots dans une langue barbare, et sembla s'assoupir.

Malgré les efforts de Dumnac, qui entreprit de dresser son captif, on ne put rien tirer de lui. Il cherchait beaucoup moins à griffer et à mordre. Mais, quand on essayait de le détacher du poteau en le retenant seulement par des entraves aux pieds, il faisait des sauts furieux, regardant toujours du côté des bois et bondissant presque aussi haut que la maison.

Un jour que Dumnac avait un peu forcé la ration de cervoise, l'homme eut un accès inouï de fureur ; essaya vainement de briser sa longe, et finit par se fracasser la tête contre un angle de la maison.

Personne ne le regretta. Mon père, inquiet pour moi, avait déjà invité plusieurs fois Dumnac à débarrasser le village de cette *vilaine bête*.

Était-ce vraiment un autochtone ? Était-ce un homme né sauvage ou un homme redevenu sauvage ? C'est ce que je ne saurais dire. — Je reviens aux habitants de mon village.

Mon père était le propriétaire de toutes les terres dans la vallée des Castors.

Il paraît qu'un de mes aïeux, Atéol le Fort, les avait toutes conquises quand il arriva dans le pays avec une petite armée de guerriers bolgs et en chassa les Celtes. Cet ancêtre était un des compagnons d'armes de Hu-Gadarn, autrement dit Hu le Puissant, le grand roi des Bolgs. Hu-Gadarn lui avait dit :

Pour te récompenser de tes exploits, toute cette terre est à toi, avec tous ses habitants.

Atéol le Fort, à son tour, avait partagé la vallée entre les principaux de ses compagnons, s'en réservant la meilleure part.

Aussi tous les chefs, au nombre d'une quinzaine, qui avaient établi des villages et des maisons fortifiées sur la haute Rivière, reconnaissaient-ils tenir leurs domaines de mon ancêtre Atéol et, par conséquent, de mon père Béborix.

Ils se considéraient comme obligés de venir à son secours, en cas de nécessité, avec tous leurs guerriers, de le prendre comme arbitre de leurs querelles et de marcher à l'ennemi sous son enseigne.

Ils disaient qu'ils étaient ses frères cadets et qu'il était leur frère aîné.

En réalité, nous ne possédions en propre que le domaine de la Roche-Grise ; mais il était très vaste. Il s'étendait bien en amont de la digue des castors, et, en aval, il descendait jusqu'aux pentes du mont Lucotice, qui domine l'île de Lutèce. Il avait en longueur plus de huit mille pas.

Il comprenait non seulement notre village, mais une vingtaine d'autres, que mon père avait soin de visiter assez souvent.

Les terres du domaine étaient cultivées par des paysans libres, pour la plupart de race belge et descendant aussi des guerriers d'Atéol.

Mon père leur prêtait des charrues, des herses, des boeufs de labour ; au besoin il leur fournissait des semences. Il partageait avec eux les récoltes et le croît des troupeaux.

Il était très juste pour ces hommes.

Ce n'est pas lui qui eût agi comme Bress, cet avare monarque de l'île d'Hibernie, dont tous les bardes flétrissent la mémoire. Ce Bress écrasait ses paysans d'exigences, de tributs, de corvées. Il décréta un jour une loi pour s'attribuer le lait de toutes les vaches brunes sans poil. Tout le monde en rit. Il n'y a guère de vaches entièrement brunes, et il n'en existe pas qui soient sans poil ; mais Bress fit allumer un grand feu par lequel il fit passer toutes les vaches du pays. Toutes en sortirent entièrement brunes et sans poil.

Votre aïeul n'était pas un Bress.

Nos paysans estimaient que la terre était à eux autant qu'à nous.

C'était donc de bon gré qu'ils travaillaient sur cette propriété commune, heureux de faire ainsi vivre leur seigneur et de contribuer à la splendeur de sa maison. Ils disaient qu'ils étaient de sa famille et de son sang. Ils le traitaient de *père*, et il les appelait *mes enfants*. Ils portaient la saie de la même étoffe que lui, avec les mêmes raies et les mêmes carreaux vert et rouge, affectant de mettre ce manteau de la même façon que lui ; à leurs bonnets ils arboraient comme lui une plume de héron. Il suffisait à l'étranger de rencontrer l'un d'eux sur une route ou sur un marché pour dire aussitôt :

Tiens ! voila un homme de la Roche-Grise.

C'est un des enfants de Béborix ; c'est un Castor.

En cas de guerre, il pouvait les appeler aux armes, et ils accouraient avec empressement, tout disposés à se faire tuer pour lui.

Ils vénéraient ma mère au même degré que si elle eût été leur mère ; et, quand je passais devant le seuil de leurs chaumières, ils me suivaient d'un œil attendri, en murmurant des paroles de bon augure, et disaient :

Vois donc, femme, devient-il beau et fort, notre petit Vénestos ? Il sera, comme son père, terrible aux ennemis et bon à l'égal du bon pain pour ses fils les paysans.

A côté de ces libres laboureurs, il y avait les esclaves.

Ils étaient notre propriété au même titre que les charrues et les hôtes de nos étables. Les uns descendaient d'autochtones ou bien de Celtes restés sur le domaine après la fuite des anciens chefs. Les autres avaient été pris dans les guerres contre les Germains ou les Arvernes. D'autres encore, de race bretonne, hibernienne, ibère, ligure, italienne, avaient été amenés dans le pays par des marchands et vendus à mon père ou à mes ancêtres en échange de sacs de blé, de têtes de bétail ou de troupeaux de porcs. On donnait huit esclaves pour un bon cheval de guerre.

Ils appartenaient à mon père, et, en conséquence, ils lui devaient tout leur travail ; mais mon père les nourrissait dans les disettes et les faisait soigner dans leurs maladies. Ils n'étaient pas plus mal traités que les autres laboureurs et entouraient ma famille d'une affection de bons chiens.

En cas de guerre, on leur donnait aussi des armes ; mais il fallait qu'il y eût nécessité. Au reste, la plupart étaient établis depuis si longtemps sur le domaine qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais habité une autre patrie ou d'avoir parlé une autre langue que celle de chez nous. Le rude travail des champs, en endormant l'intelligence, rend les gens oublieux. C'est heureux pour ces infortunés ; l'oubli est le don le plus précieux que la divinité puisse faire aux humains, quand ils ne sont pas issus de race noble, car, en ce cas, il vaut mieux mourir que d'oublier qui l'on est.

Les paysans libres et les esclaves étant également absorbés par les semailles et les moissons, ce n'étaient pas eux que mon père ou mes ancêtres appelaient aux armes, quand il s'agissait, non plus de défendre le pays, mais de faire quelque incursion chez les nations voisines ou d'aller courir les aventures dans les contrées lointaines.

Ils entretenaient à cet effet des guerriers de profession, des *markakh* ou chevaliers, et, dans un rang plus humble, des écuyers.

Les chevaliers se distinguaient de ceux-ci en ce qu'ils portaient le torque d'or ; mais les écuyers, qui, pour la plupart, étaient des aspirants chevaliers, possédaient des armes presque aussi belles.

Les uns et les autres étaient, comme on dit, des *fidèles*. Dans d'autres parties de la Gaule, les fidèles portent le nom d'*ambactes* ou de *soldures*.

Les nôtres passaient une bonne partie de leur temps à s'exercer aux armes avec mon père. Ils savaient dompter les chevaux, faire l'escrime de la lance et du glaive, darder le javelot et le lourd saunion à la pointe aussi longue que le manche, manier la hache et l'épieu, danser la danse de l'épée, chanter des chansons guerrières, observer les égards que l'on doit aux hérauts chargés d'apporter un message ou même un défi.

Dans notre village, chacun d'eux avait sa maison, quelques-uns avaient une femme et des enfants.

Mais tous les jours, au repas du soir, ils prenaient place à la table du chef. mon père à la place d'honneur, les chevaliers ensuite, d'après leur ordre d'ancienneté, enfin les écuyers.

Assis sur les bottes de paille, ensemble ils dévoraient la chair des boeufs et des cerfs, des moutons et des sangliers, et les plus braves avaient droit aux meilleurs morceaux. Ensemble ils buvaient la cervoise, l'hydromel, les vins d'Italie, et se réjouissaient jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Mon père mettait son orgueil à les nourrir fortement et à les abreuver largement. Il disait que c'est la bonne viande et la bon vin qui font les vaillants.

Il savait que ces hommes le suivraient au cœur des batailles, si avant qu'il s'aventurât, que pas un ne reculerait, et que pas un, s'il succombait, ne reparaitrait vivant.

Ils étaient ses compagnons de chasse, ses compagnons de jeux, ses compagnons de guerre. Entre eux et lui, c'était à la vie, à la mort.

Un jour que l'un d'eux s'était plaint, en manière de plaisanterie, qu'il leur fit manger la bouillie de miel avec des cuillers de bois, il envoya acheter aussitôt, chez un artisan de Lutèce, des cuillers d'or pour les chevaliers, et des cuillers d'argent pour les écuyers. Sur le même ton de plaisanterie, il leur dit :

Avec de l'or et de l'argent, je ne pourrais pas me procurer des guerriers comme vous ; mais avec des guerriers comme vous je saurai toujours où trouver des cuillers d'or et d'argent.

C'est ainsi qu'il entretenait dix chevaliers et vingt écuyers.

Les uns descendaient des guerriers de Hu-Gadarn et d'Atéol ; les autres, après de brillantes campagnes en Gaule, en Espagne et ,jusqu'en Afrique, apportant les attestations de chefs gaulois, romains ou barbares, étaient venus, parfois de très loin, offrir le service de leur bras. Lorsque l'un des domaines qui dépendaient du nôtre se trouvait sans maître, le propriétaire à son décès n'ayant pas laissé d'enfants, mon père en faisait don aux plus méritants de ses chevaliers. L'espoir de pareilles aubaines contribuait à entretenir leur fidélité.

Aussi, chaque soir, c'était une grande table qui se dressait chez nous, une table très basse, des planches brutes posées sur des piquets ; mais elle était éclairée par des torches de résine, égayée par les chants d'un vieux barde aveugle, Vandilo, qui s'accompagnait sur une petite harpe, connaissait toutes les légendes de la Gaule et des îles britanniques et tous les exploits de mes aïeux. Sa parole magique savait apaiser les discussions, calmer les colères qui parfois éclatent soudainement dans les banquets. Plus grande encore s'allongeait la table lorsqu'un de nos voisins de la haute Rivière, quelque notable de Lutèce, quelque voyageur ou marchand étranger venait demander le vivre et le couvert. Plus largement encore coulaient les breuvages précieux, plus éclatante sonnait la harpe de Vandilo. Et tous les bardes des environs accouraient comme les mouches qu'attire un rayon de miel.

Ainsi mon père, au milieu de ses vassaux, de ses guerriers, de ses paysans, de ses esclaves, menait une existence de roi. Son renom de bravoure et d'hospitalité s'étendait de la mer d'Armorique aux murailles de Bibracte.

Les bardes disaient de lui que l'or naissait sous les sabots de son cheval, et coulait de sa main en cascates ; que sa maison était une maison fée, car plus il lui venait d'hôtes, plus elle s'élargissait. Ils chantaient sa générosité et l'abondance qui régnait en sa demeure ; dans son cellier, les jarres de vin et d'hydromel ne tarissaient jamais ; ses étables étaient si fécondes que, lorsqu'on y jetait les os d'un porc après le festin, il y naissait un porc vivant ; comme dans le palais enchanté de Dagdé le Briton, les bœufs, sans cesse tués et mangés, ne cessaient de revenir à la vie ; enfin il avait trouvé la vache bleue du divin forgeron Gavida, dont le lait nourrissait toute une contrée. Ils en disaient bien d'autres encore, les bardes, surtout quand le bon vin chauffait le sang de leurs

veines et qu'ils espéraient, en vantant l'opulence et la libéralité de mon père, l'exciter à leur prodiguer encore plus largement ses richesses.

Il faut leur pardonner ces petits défauts, aux bardes de la Gaule. Sans leurs chants qui, portés sur les ailes du rythme et les vibrations de la harpe, volent de pays en pays, de quoi serviraient aux héros leurs plus brillants exploits ? Un jour, quand le paysan, cherchant quelque colline à défricher, amènerait les bœufs de labour sur un tertre funéraire, comment saurait-il que c'est là le tombeau d'un brave et que le soc de la charrue ne doit pas le profaner ? Les légendes de la Gaule ne seraient point là pour chanter à l'oreille du rustre les syllabes sacrées ; sans remords, il écarterait du pied les pierres de souvenir et déchirerait la terre à laquelle une cendre héroïque est mêlée. Quand du sillon ouvert s'échapperaient de grands ossements blancs et des armes rouillées, sans doute il s'arrêterait en disant : *Ce doivent être les restes d'un guerrier ancien.* Mais il ajouterait : *Son nom n'est point célébré dans les chants du pays. Qui sait si ce n'était point un Barbare, ou un chevalier félon qui frappait l'ennemi désarmé ?* Et, haussant les épaules, il continuerait son œuvre de destruction. Les chants du barde, c'est cela la véritable épitaphe des braves, qui n'est point inscrite sur une stèle fragile, mais qui restera gravée pour l'éternité dans les mémoires et les cœurs des hommes, que le murmure des forêts prend soin d'enseigner au murmure des mers et que les fleuves répètent à toutes les contrées qu'ils arrosent. Les chants du barde, c'est cela qui entoure la tombe solitaire d'une garde d'honneur qui ne sommeille jamais, de victoires aux ailes frémissantes et aux glaives de flamme, de renommées soufflant dans d'invisibles trompettes la rumeur des grands noms. Le bruit que font les paroles du barde, le son mourant de sa harpe, c'est cela toute la gloire !

CHAPITRE III – Béborix et Éponina

Tant que je fus un enfant, je n'étais point admis à ces fêtes. Je n'entrais jamais dans la salle, du festin. En public, c'est-à-dire sur la petite place devant notre maison et dans les rues du village, jamais mon père ne m'adressait la parole, jamais il ne me caressait.

C'était un usage des Gaulois, un guerrier aurait eu honte de marquer quelque tendresse à ses rejetons. Je sentais bien qu'au fond il m'aimait ; mais sa mine hautaine et sévère me faisait trembler.

C'était bien autre chose encore quand il paraissait sur la place en grand costume de combat, soit pour répondre à un ban de guerre, soit pour aller rendre visite à quelque puissant voisin.

Il fallait le voir, avec son teint clair, ses yeux d'un bleu d'acier, sa longue chevelure bien lavée à l'eau de chaux et rougi comme du cuivre, ses longues moustaches rousses. Il était vêtu d'une tunique de laine fine, teinte en bleu ; de braies rouges serrées aux jambes par des courroies dorées ; de la grande scie, quadrillée de vert et de rouge, retenue à la gorge par une fibule d'or, de cette ample scie gauloise qui nous est un vêtement si commode, car elle peut se ramener sur l'une ou l'autre épaule, se rouler en écharpe ou couvrir, à cheval, les cuisses du guerrier. Ses bottes de cuir fauve étaient armées d'éperons de bronze à molettes étoilées. Sur sa tête brillait un casque de bronze, revêtu de minces feuilles d'or, et qui s'effilait en une pointe très haute avec des crêtes dentelées comme celles d'un dragon, et des dards aigus en avant et en arrière. Au sommet du casque se plantaient des plumes de héron ; et, sur les côtés, frémissaient deux ailes d'aigle éployées. Béborix n'avait pas de cuirasse comme en portent les Romains, mais seulement, à la mode gauloise, une large ceinture de bronze, curieusement travaillée, de laquelle, par devant, tombaient des lamelles de bronze, cousues sur des courroies, protégeant le ventre de leur mobile et chatoyante défense.

A son flanc gauche, par une chaîne de bronze, pendait le court glaive ibérique, en acier fin, à poignée d'ivoire sculptée en tête de lion. Dans sa main droite, la lance à largo et longue pointe. Sur son épaule gauche, le bouclier ovale, dont le tissu d'osier point était renforcé d'une bordure de bronze guilloché et d'un *umbo* de bronze sur une croix de même métal.

Un torque d'or étincelait à son cou, des bracelets d'or à ses biceps, des maniaques d'or à ses poignets.

Il m'apparaissait plus grand qu'un mortel, sa stature rehaussée encore par l'aigrette du casque. Lorsque d'un bond il s'était élancé sur son coursier Tête-de-Boeuf, qu'il contenait avec des rênes de cuir doré, qui piaffait de ses sabots luisants, se cabrait sous la selle garnie d'une peau d'ours, faisant sonner, les phalères et les lamelles de son collier de poitrail ; Béborix semblait vraiment le dieu de la guerre.

Derrière lui, ses dix chevaliers à torques d'or, ses vingt écuyers, dont l'un soutenait l'étendard rouge surmonté d'un castor de bronze, dressaient une petite forêt de lances, et sur leurs casques se hérissaient des cornes de boeuf ou de bélier, des bois de cerf, des ailes (le vautour, des mufles de loup, des hures de sanglier).

C'était vraiment terrible à voir ; on eût dit qu'ils marchaient à la conquête du monde.

Accoudée à la fenêtre de sa chambre, je voyais ma mère émue d'admiration et d'amour, avec un sourire trempé de larmes.

Lui, restait impassible ; on voyait qu'il avait conscience de remplir un rôle auguste et sacré, comme celui d'un prêtre de Camul, sous les yeux de la Gaule et de l'univers. Quand la petite armée s'ébranlait, le regard de mon père tombait de bien haut sur moi. D'un ton impérieux et brusque, comme s'il se fût agi de l'enfant d'un autre, mais avec une nuance secrète de tendresse :

Retire-toi, garçon, criait-il ; ta place n'est pas ici, et tu vas te faire écraser par les chevaux. »

De la froideur paternelle c'était dans les bras de ma mère que je me consolais. Elle m'aimait à la folie, car j'étais leur fils unique. Parfois elle me serrait avec passion, cherchant à m'envelopper tout entier dans son giron, comme lorsque je n'étais qu'un tout petit enfant. Elle me couvrait de baisers et me mouillait de ses larmes.

Je passais de longues heures dans sa chambre, suivant du regard tous ses mouvements, l'accablant de questions, tantôt sautant brusquement sur ses genoux, tantôt m'arrachant à son étreinte et cherchant à glisser de son giron en battant des talons.

Souvent, dans les heures où j'étais calme ou lassé, je me plaisais à la parer de ses colliers et de ses bracelets, à essayer un voile sur sa tête, à placer des fleurs dans ses cheveux. Et je sautais de joie, ravi de la trouver si belle.

Ma mère était la fille d'un roi des Aulerks Éburoviks¹, une nation chez laquelle s'élèvent les plus magnifiques chevaux de la Gaule. La déesse Épona étant la protectrice de ces animaux, la fille du chef avait reçu le nom d'Éponina.

Elle avait — même lorsque je ne m'occupais pas de sa parure — un charme infini : des cheveux blonds qui tombaient jusqu'au jarret, des yeux bleus très grands et doux, un teint d'une fraîcheur printanière ; sous sa peau blanche et rose, on croyait voir courir le sang.

Fille et épouse de guerriers, elle ne s'étonnait pas que mon père la laissât si souvent, si longtemps à la maison, pour courir les aventures de guerre, battre les bois à la poursuite des aurochs et des ours, assister à d'interminables banquets chez les chefs du voisinage.

Il semblait bien parfois qu'elle en fût triste. En l'absence de Béborix, elle affectait les vêtements de couleur sombre, ne se paraît point de ses bijoux, ne lavait point sa chevelure à l'eau de chaux, mais se la poudrait avec de la cendre blanche bien tamisée.

Elle savait tous les noms des déités, ceux qu'il est licite de prononcer tout haut, et ceux qu'on doit murmurer à voix basse, pour qu'elles soient seules à les entendre. Elle pouvait dire de quel dieu chaque déesse est l'épouse, et quelles sont celles qui restent jeunes filles. Elle avait pénétré le mystère qui repose dans les ramures de Cernunnos, le dieu cornu, et celui du grand serpent à tête de bélier.

¹ Pays d'Évreux.

Elle aimait à me parler de Bélen, qui s'appelle aussi Héol, le dieu du soleil, et de sa sœur Bélisana, la dame du ciel, qui resplendit à nos yeux dans la clarté de la lune, fait descendre sur la terre aride les larmes de la rosée et donne la fécondité aux animaux comme aux plantes.

Ceux-là étaient des divinités devant lesquelles volent par couples les oiseaux chanteurs, avec un petit joug d'or sur la tête ; c'étaient rires divinités bienveillantes aux mortels, ne leur demandant que des prières pures et des libations de lait,

Elle baissait la voix pour me nommer Teutatès, qui guide vers l'enfer les âmes des morts ; de Tarann, qui fait luire la foudre et gronder le tonnerre ; d'Ézus, l'hôte et l'épouvante des profondes forêts de chênes ; car ce sont des dieux terribles qui souvent ne se laissent apaiser que par l'effusion du sang humain.

Elle soupirait en me nommant Camul, le dieu de la guerre, qui se plaît aux grands coups de lance, aux mêlées sanglantes, où se font les veuves et les orphelins.

Elle souriait en m'énumérant les dieux et les déesses, les fées et les fadets qui habitent les eaux courantes ou stagnantes, qui président aux sources claires, se cachent sous l'écorce des grands arbres, gémissant et saignant quand elle est frappée d'une cognée sacrilège.

Elle m'enseignait les prières qu'il faut adresser à chacun de ces maîtres au ciel et de la terre, et je les répétais après elle, étonné qu'elles fussent en une langue que je comprenais à peine et qui devait être plus ancienne que celle d'aujourd'hui.

Longtemps sa dévotion envers les dieux avait suffi à la consoler.

Mais parfois il me semblait que sa pensée s'exaltait, inquiète, et s'élançait plus loin que la croyance du vulgaire. Un jour, il lui échappa de dire :

Mais qu'y avait-il donc avant les dieux et qu'y aura-t-il après eux ?

Cependant, tout de suite, elle revenait à ces divinités et m'invitait à prier une certaine déesse du pays des Carnutes¹, qui est une jeune fille et qui cependant berce dans ses bras un nouveau-né.

Vois-tu, me disait Éponina, c'est elle surtout qui nous protégera ; elle est bienveillante aux mamans et aux enfants bien sages.

Puis sa pensée repartait vers des régions où je ne pouvais la suivre, et elle murmurait :

Et nous-mêmes, d'où venons-nous, où irons-nous ? Quel est ce ciel ou cet enfer où Teutatès est chargé de nous conduire ? Dans le séjour de félicité, est-on sûr de retrouver son mari et son enfant ?

A certains moments, je la voyais reprise comme d'une fièvre de piété. Elle jeûnait, priait, et, le pied gauche déchaussé, faisait des libations à son foyer, à la lisière des bois, à la berge de la rivière. A des chênes très anciens, elle ordonnait de suspendre un voile précieux ou quelque bijou. Elle partait avec ses femmes et ses serviteurs, assise sur un cheval très doux, les pieds appuyés sur la planchette pendue au flanc droit de la bête, enveloppée d'une saie qui lui cachait le front et voilait ses yeux. Elle s'en allait offrir des sacrifices sur le mont

¹ Pays de Chartres.

Lucotice, où l'on adore la déesse Bélisana ; sur le mont de Camul, où l'on n'ose pénétrer dans l'enceinte des chênes, craignant d'y voir apparaître le Maître du lieu ; sur la grande montagne de l'ouest, on l'on chante des hymnes en l'honneur de Bélen à la chevelure de rayons¹.

Puis survenait une période d'indifférence, où elle semblait oublier qu'il y eût des dieux ou qu'on eût un culte à leur rendre. Ses serviteurs étaient obligés de lui rappeler, au solstice d'été, qu'il convient d'allumer, la nuit, un grand feu sur la colline ; au solstice d'hiver, qu'il est bon d'amener dans la maison un jeune sapin et de l'orner de torches brillantes et de bandelettes, pour réjouir les mânes des ancêtres ; au jour des Morts, qu'on est obligé d'éteindre le feu du foyer et de le rallumer seulement à l'aurore, avec des braises qu'on va chercher à l'autel du mont Lucotice.

Un jour que mon père était parti en chevauchée, je vis arriver, monté sur une mule, un grand vieillard à la chevelure épaisse et tombant sur ses épaules, vêtu d'une longue cuculle noire, qui laissait son cou et ses bras nus. Ses pieds étaient nus dans des sandales. Il ne portait pas de maniaques au bras, ni de torque d'or au cou, et il était sans armes. Mais son large front, ses yeux sévères sous d'épais sourcils blancs, son nez d'aigle, ses joues creuses et blêmes, avaient un tel air d'autorité qu'il me semblait plus qu'un chevalier et plus qu'un roi.

De toutes les huttes sortaient précipitamment nos paysans et nos esclaves, qui se prosternaient devant lui, cherchaient à baiser le bas de sa robe et à toucher le poil de sa mule. Nos guerriers mêmes s'inclinaient, frappés de respect et presque de terreur.

Ma mère, à son tour, apparut sur le seuil, et, du plus loin qu'elle vit ce vieillard, elle s'agenouilla, la tête penchée en avant et les bras croisés sur sa poitrine.

Il s'avança, imposa sur elle ses deux mains étendues et, les yeux levés vers le ciel, prononça des paroles en une langue que je n'entendais pas. Il la releva, entra dans la maison, s'assit de lui-même à la place d'honneur, et, après avoir fait signe à tout le monde de se retirer, s'entretint longtemps avec elle.

Quand il sortit, elle s'agenouilla de nouveau, plus humble encore que tout à l'heure, mais avec une expression de contentement et de sérénité que je ne lui avais jamais vue.

Puis elle ordonna aux guerriers d'escorter le vieillard, et à plusieurs paysans de l'accompagner à pied, avec des chevaux sur lesquels on avait lié des moutons et des poules.

Il revint plusieurs fois. Mon père, quand il était présent, se montrait aussi déférent envers le visiteur que le moindre de ses écuyers ou de ses paysans. Tandis que le vieillard passait de longues heures en conversation avec ma mère, Béborix ne se permettait même pas d'entrer dans la maison. Quand son hôte mystérieux se préparait à partir, lui-même, en son grand costume de guerre, prenait la tête de l'escorte. Par ses ordres, des présents encore plus riches surchargeaient les chevaux du convoi.

Ma mère me prenait alors sur ses genoux avec une tendresse nouvelle :

¹ Ces trois montagnes sont aujourd'hui : la montagne Sainte-Geneviève, Montmartre (mont de Mars ou mont des Martyrs), le mont Valérien.

Écoute, me disait-elle, et retiens bien mes paroles. Ce druide m'a confirmé ce que je pensais depuis longtemps. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui n'a pas été créé et qui a tout créé, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Bélen et Bélisana, Teutatès et Taranu, Ézus et Camul, ne sont que des images qu'il emprunte pour se révéler à notre pensée. Quand tu prieras l'un d'eux, fais que ta prière s'élève vers Celui qui les contient tous. Sois juste, sois brave, car l'Abîme ténébreux attend les méchants et le Cercle de la félicité est réservé aux bons. Le châtiment des uns et le bonheur des autres n'auront pas de fin. Aime ta mère, comme elle t'aime ; c'est aux pieds d'une mère aussi bien que dans le tumulte sanglant, des batailles que se gagne l'entrée du séjour des bienheureux.

Je ne comprenais pas alors ces paroles, mais elles me sont restées dans la mémoire et elles furent mon guide dans la vie.

Pour le moment, je ne cherchais qu'à me dégager des bras maternels, car j'entendais par la fenêtre les cris joyeux des polissons du village. Au pins vite j'allais les retrouver, et pêle-mêle, fils de chevaliers, de paysans ou d'esclaves, — car l'enfance ne connaît pas l'inégalité sociale, — on jouait à la guerre.

Un gros tas de fumier devenait un oppidum ; les ennemis essayaient de l'enlever d'assaut, et les défenseurs faisaient pleuvoir sur eux des trognons de choux et des pierres.

Il y avait des fronts bossués, des yeux pochés et des braies déchirées. Quand je rentrais à la maison couvert de boue, de sueur et d'un peu de sang, mais fier d'avoir conquis un oppidum ou d'avoir repoussé victorieusement l'assaillant, ma mère ébauchait un doux reproche ; mais mon père prenant mon front dans ses cinq doigts de fer, me regardait avec plus de tendresse :

Bah ! ne le gronde pas. Moi aussi, quand j'étais à son âge, j'ai gâté des braies et des saies. Il promet de devenir un guerrier, c'est l'important... Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à feu mon père ?... Un vaillant homme. Tué par ces brigands de Harudes ! Mais ils n'ont pas eu son crâne, et c'est nous qui avons pris les leurs... Regarde bien !... Vénestos, c'est mon père Djarilo tout craché !

CHAPITRE IV – Le barde

Quand Béborix était à la chasse et ma mère absorbée en ses méditations sur les dieux et la vie future, quand mon armée et l'armée ennemie avaient eu les oreilles cirées par les parents, je ne voyais que le vieux barde Vandilo auprès duquel je pusse passer quelques bons moments.

Les jours de pluie, j'étais sûr de trouver l'aveugle en un coin du grand hall ; les jours de beau temps, c'était au pied d'un chêne colossal qui s'élevait à cent pas de l'enceinte du village. Assis sur une pierre, sa petite harpe sur les genoux, il en pinçait doucement les cordes et, à mi-voix, se répétait les mélodies antiques.

Il ne me voyait pas, mais il me sentait venir et m'asseoir à terre auprès de lui. Il m'aimait comme son enfant et me vénérât comme le rejeton d'un sang royal. J'étais un auditeur infatigable, et, à ce titre aussi, Vandilo m'avait en grande considération.

Que veux-tu que je te chante aujourd'hui ? me disait-il quand il me devinait attentif, le coude sur les genoux, le menton dans la main, et les yeux fixés sur ses paupières closes pour l'éternité.

— *Tout ce que tu voudras. Toujours la même chose.*

Alors il chantait d'une voix grave, qui grossissait ou tremblait d'émotion à la fin de chaque vers, tandis que les vibrations des cordes d'argent prolongeaient les derniers sons.

Il disait comment Hu-Gadarn avait été d'abord le roi d'un grand pays, où les jours duraient six mois et six mois les nuits. Son peuple était vaillant et riche ; mais les géants de la mer lui avaient déclaré la guerre, lancé les vagues mugissantes à l'assaut de ses rivages. Pendant trois lunes, Hu-Gadarn avait combattu le glaive à la main contre les lames aussi hautes que des montagnes. Là où luisait l'éclair de son glaive, la mer reculait épouvantée. Aux coups de foudre qui tombaient du ciel, il ripostait par des javelots qui déchiraient les nues. Le sang des géants et des hommes avait coulé à torrents ; l'Océan avançait, refluaît ; la victoire restait incertaine. Mais les dieux marins, dont les palais aquatiques étaient bouleversés et dont les fêtes éternelles étaient troublées par la tempête, les dieux du ciel, dont les nuées obscurcissaient les rayons, avaient tenu conseil et décidé d'intervenir. Au sein de l'obscurité, l'arc aux sept couleurs s'était tout à coup allumé, et, sur ce pont de l'abîme, l'assemblée des déités s'était montrée, les dieux couverts d'armures en écailles d'or, les déesses dont les formes lumineuses transparaissaient sous leurs voiles semés d'étoiles. Le Père des Immortels ayant étendu la main, les géants et les héros avaient dû suspendre leurs coups. Le maître de l'univers avait décerné à Hu la palme de la victoire, mais lui avait désigné l'Occident comme le théâtre de ses nouveaux exploits. Hu le Puissant était, alors parti vers le couchant avec tous ses guerriers, toutes ses femmes, tout son peuple, avec ses chars de guerre armés de faux, ses machines à tuer cent hommes d'un coup, ses troupeaux mugissants et la multitude bêlante des moutons. Pendant des mois et des mois on avait marché, toujours vers l'ouest, toujours suivant le soleil qui fuyait d'une course rapide. On avait vaincu des titans, pourfendu des dragons, dompté des nations féroces, traversé la terre par la force des bras. Le Rhin avait opposé la large barrière de ses flots écumants ; mais Hu, appuyé sur sa lance, l'avait franchi d'un bond ; puis il avait étendu son glaive comme un pont d'une rive à l'autre, et, sur ce

pont, les guerriers, les chars, les machines, les troupeaux avaient passé. Alors la chaîne des Vosges s'était dressée ; mais Hu avait empoigné une montagne de chaque main, les avait violemment écartées, et une large voie s'était ouverte. Il avait soufflé dans son cor d'ivoire, et les portes d'airain des fortes villes s'étaient fendues, et les remparts colossaux des oppida s'étaient écroulés, et des armées sans nombre avaient été balayées, ainsi que des feuilles d'automne sous un vent d'orage. La mer brumeuse avait menacé d'arrêter le conquérant ; mais Hu l'avait frappée de son glaive, et un chemin s'était creusé dans les flots, du rivage de la Morinie à celui de l'île de Bretagne, et les émigrants avaient passé entre deux murailles humides de trois cents pieds de hauteur, dans la transparence desquelles les monstres marins, avec de grands yeux ronds et vitreux, agrandis par l'épouvante, les regardaient cheminer. Hu-Gadarn avait établi son peuple, partie dans la Gaule, partie dans l'île de Bretagne, qu'on appelait alors l'île de Miel. Il lui avait donné de sages lois et lui avait enseigné l'usage de la charrue à roues et de la herse. Après avoir couronné ses fils, il était parti seul, toujours dans la direction de l'ouest, marchant sur les flots de l'Atlantique comme sur une plaine dépouillée de ses moissons. Longtemps ses guerriers avaient, du haut des falaises, contemplé son ombre immense qui s'étendait sur l'Océan lumineux. Arrivé aux limites de l'horizon, le héros avait commencé à descendre l'autre : pente de la mer ; on l'avait vu s'enfoncer jusqu'aux genouillères d'argent de ses cnémides ; puis jusqu'à sa ceinture de bronze et à la poignée d'ivoire de son glaive ; puis jusqu'à la fibule l'or de sa saie rouge ; enfin on n'avait plus distingué que son casque dont l'auréole se confondait avec la gloire du soleil. Le héros et l'astre s'en allaient de concert, du même pas, vers les régions inconnues d'où nul mortel n'est jamais venu sur nos rivages.

Vandilo avait fini de chanter ; mais sa harpe vibrait encore, et le son allait mourant, comme une voix qui s'éloigne et un génie qui s'en va.

C'est beau ! m'écriais-je, avec des larmes dans les yeux.

A part moi, je pensais que je ne pourrais jamais égaler les exploits de Hu-Gadarn. Franchir le Rhin d'un seul bond 1 quand je n'aurais pu seulement sauter la Rivière aux Castors, même en m'appuyant sur le bois d'une lance ! Arrêter la mer à coups de glaive, faire brèche dans une chaîne de montagnes, ouvrir une route à travers l'Océan, renverser des murailles en sonnant du cor, marcher sur les flots, tout cela me paraissait bien difficile à exécuter.

Bah ! me dis-je. *Quand je serais grand, on verra bien.*

Et me retournant vers Vandilo :

Et le Brenn à Rome ? Et le Brenn en Grèce ? Tu ne m'en parleras pas aujourd'hui ?

La harpe, à peine assoupie, vibrait de nouveau sous les doigts de l'aveugle ; mais ce n'était plus un chant brave, religieux, plein de mystère ; c'étaient des sons pressés, impatients, belliqueux. On croyait entendre tantôt le pas cadencé des infanteries, tantôt le galop furieux des cavaliers, le cliquetis des armes dans la mêlée, le battement du bélier contre les murailles, tantôt l'explosion d'une joie guerrière et de fanfares triomphales.

Vandilo chantait ces armées gauloises qui, semblables à des torrents, ruisselèrent en coulées d'airain par les délités des Alpes et de l'Apennin. Elles passent le Pô, elles passent l'Arne. Devant elles courent les animaux sacrés ; les alouettes leur montrent le chemin à travers les plaines, les pics à travers les bois

; des biches leur indiquent les gués des rivières. Devant elles les forêts s'enflamment, les lacs terrifiés refluent vers leurs berges lointaines.

Et soufflant dans leurs cornes de boeuf, les Gaulois traversent les cités étrusques aux murailles cyclopéennes, aux longues rues en portiques, où les dieux aux yeux d'émail, aux paupières obliques, à la barbe crépée et pointue, à la chevelure tressée et calamistrée, souriant' béatement, regardent défilier les conquérants.

Les guerriers du Rhône et du Pô enfoncent les lignes de fer et d'acier que leur opposent les Romains. Ils franchissent l'Allia sur une chaussée de cadavres. Le cri de guerre gaulois, la rauque chanson des batailles, le battement des lattes sur les boucliers, emplissent de terreur les campagnes latines. Bientôt se dresse le rocher du Capitole, avec la statue colossale d'un dieu à large front qui siège en un trône d'or ; sa main gauche caresse un grand aigle, et dans sa main droite brille la foudre. Aux murailles de la citadelle, un fourmillement de lances, et, derrière, les cris angoissés des matrones, des vierges et des enfants. De la ville basse les portes sont ouvertes ; sur la cité tout entière planent le deuil et le silence. Ouvertes sont ainsi les portes des palais, et, dans les atria pavés de mosaïques, il y a des statues qui semblent vivantes et des hommes vivants qui semblent des statues. Ceux-ci ont la barbe blanche, les cheveux blancs, et, sur leurs yeux immobiles, d'épais sourcils blancs. Blanc est le marbre de leurs sièges curules, blanc l'escabeau d'albâtre qui supporte leurs pieds aux sandales de pourpre, blanc l'ivoire de leur sceptre qui se dresse dans leur main droite. Sont-ce des rois, sont-ce des dieux, irrités de la profanation de leur sanctuaire ? Sont-ils vivants, sont-ils morts ? Sont-ils pétris de marbre, ou bien de chair pâlie par l'âge ?

La harpe de Vandilo éclate d'un rire argentin, quand la main téméraire du guerrier gaulois s'allonge vers les longues barbes chenuës. De nouveau elle halète, alla rugit, quand le chanteur raconte l'égorgeement de ces dieux humains, l'écroulement des palais et des temples livrés aux flammes, les assaillants montés sur les boucliers de leurs compagnons, élevant vers les remparts de la citadelle une pyramide humaine hérissée de lances et de glaives, ou suspendus en grappes vivantes aux créneaux.

Encore une fois, les cordes d'airain se taisent, et les cordes d'argent vibrent d'un rire clair, quand retentit dans la nuit la clameur des oies vigilantes. Puis, le chant s'enfle et s'élève, ivre de triomphe et d'orgueil, lorsque, devant les guerriers aux bras nus, à la poitrine nue, à la chevelure rousse tressée en longues nattes, s'inclinent et s'humilient les prêtres et les sénateurs de Rome, offrant de l'or pour leur vie, de l'or pour le salut de leur Capitole, de l'or pour la rançon de leurs matrones et de leurs vestales. L'or s'amoncelle sur un des plateaux d'une balance colossale. De l'or, encore de l'or, toujours de l'or, en lingots, en monnaies, en bijoux. Encore et encore, car le Brenn, sur l'autre plateau de la balance, a posé sa lourde épée de bronze, que six Romains ne pourraient soulever et que douze ne pourraient faire tourner. Et sur le tas d'or, amoncelé toujours plus haut, s'ajoutent les bracelets, les colliers, les pendants d'oreilles que pleurent les femmes ; les anneaux et les éperons des chevaliers. Les statues des dieux, profanées à coups de hache, s'y dépouillent de leurs ornements ; les foudres d'or de Jupiter y rejoignent la ceinture d'or de Vénus, les ailes d'or d'Éros, le casque d'or de Minerve et le caducée d'or de Mercure. *Encore de l'or !* crie le Brenn. Et Rome est contrainte à s'avouer pauvre devant les déguenillés qui sont venus du Rhône.

Puisque vous n'avez plus d'or, leur crie le chef aux longues moustaches, vous n'avez plus besoin de fer pour le défendre, vous n'avez plus besoin de portes pour le garder.

Et, le pied sur les étendards prosternés des Romains, il leur fait jeter leurs glaives, leurs pila, leurs casques, leurs cuirasses. Une montagne de fer s'élève auprès de la montagne d'or. Plus jamais l'artisan romain ne battra des épées sur l'enclume : Rome en a fait le serment. Aux murailles de la citadelle ; le Brenn arrache les portes de bronze ; plus jamais elles ne tourneront sur leurs gonds d'airain pour fermer la cité : Rome en a fait le serment. Éternellement cette brèche restera ouverte aux murs sacrés : Rome en a fait le serment. Il faut que le Gaulois puisse entrer à volonté dans la ville et dans la citadelle ; il viendra quand il lui plaira, maître dédaigneux, surveiller le travail de ses esclaves et lever le tribut sur les fils de la Louve.

L'armée celtique a chargé de dépouilles opimes tous les mulets de l'Italie. Elle retourne dans ses patries, rentre dans ses huttes d'argile et ses cabanes de chaume, que le plus humble soldat peut maintenant décorer de trésors qui paieraient la rançon d'un roi. Quand, plus tard, les Romains raconteront que leur Capitole a été sauvé par des oies, que leur grand Camille a repris la rançon de son peuple et reconquis les aigles captives, du pays gaulois s'élèvera une grande risée, qui retentira sur le Pô et sur la Seine ; aux gorges des Alpes et sur ce lac de Toulouse, dans les eaux duquel, consacrés aux dieux de la Celtique, dorment ces lingots d'or qui furent des dieux romains.

Vandilo chantait ensuite d'autres Gaulois, d'autres Brenns, qui avaient parcouru la Grèce et l'Asie, escaladé le rocher de Delphes sous les éclairs et le tonnerre d'un dieu courroucé, fait trembler l'Acropole d'Athènes, dépouillé l'Apollon grec comme leurs frères d'Italie avaient dépouillé le Jupiter romain, broyé la phalange invincible après avoir broyé les invincibles légions, vaincu des armées sans nombre dont les casques étaient d'or, arrêté l'élan des chariots armés de faux, dompté les cavaliers dont une carapace d'écaille protégeait tous les membres, terrassé des rois montés sur des éléphants, foudroyé le Ptolémée qui osait s'intituler la Foudre, étonné de leur bravoure la bravoure d'un Alexandre, appris aux philosophes grecs ce qu'est vraiment le mépris de la souffrance et de la mort, fait voler le nom gaulois jusqu'aux cimes du Caucase et jusqu'aux glaciers des monts géants de l'Indoustan.

Et moi, en écoutant ces chants, j'étais parfois pensif, plus souvent exalté, et alors je ne tenais pas en place. Mes yeux étincelaient, mes mains s'agitaient. Il me semblait que j'étais là aussi, dans ces mêlées épiques, que je frappais sur les casques romains et sur les casques grecs, que les sénateurs romains et les rois de la Hellade fuyaient éperdus devant moi, que je montais à l'assaut des capitales et des acropoles, que je faisais couler des torrents de sang et des rivières d'or.

Assez ! assez ! tu me fais mal, criais-je parfois à Vandilo. Attends au moins que je sois grand. Tu verras ce qu'alors me pèsera un Camille ou un Ptolémée !

Comment ne serais-je pas, moi aussi, un héros, puisque le sang de tant de braves coule dans mes veines ? Ne sont-ce pas mes pères, ceux qui ont parcouru l'Italie, la Grèce et l'Asie par la force de leurs bras ?

Souvent, je quittais brusquement Vandilo, et j'allais trouver les guerriers de mon père, — à mon père je n'aurais pas osé parler ainsi, — et je leur criais :

Voyons, je ne suis plus un enfant ! J'aurai dix ans quand reviendra le passage des grues. Montrez-moi comme on donne un coup de latte, comme on donne un coup de lance. Car moi aussi je veux aller chercher les Romains jusque dans Rome.

Les plus jeunes me répondaient en riant : *Tu n'auras pas besoin d'aller si loin.* Mais ces propos attristaient les plus vieux, qui, sans rien dire, hochaient leurs têtes grises.

CHAPITRE V – L'éducation d'un futur chevalier

Plusieurs des guerriers de mon père m'avaient pris en affection. C'était d'abord Dumnac, le coureur d'aventures, et Arviragh, l'inséparable compagnon de toutes ses équipées.

Ce sont eux qui m'apprirent à me tenir sur un cheval, à le guider avec les rênes, avec les talons, et avec la voix, à ne pas avoir peur quand il ruait, se cabrait ou faisait des sauts de mouton.

Dumnac était plus rude, enclin à exciter encore la bête à coups de houssine, sous prétexte de me donner de l'assiette. Arviragh était plus sage, et si son ami ne m'a pas fait me rompre le cou pour mes débuts, c'est à lui que je le dois.

Ils m'apprirent aussi à manier la lance, le glaive, le saunion, même à me servir de l'arc et de la fronde, quoique ce ne soient pas là des armes de combat noble, mais parce qu'elles sont utiles à la chasse.

De tous les guerriers de mon père, celui que j'aimais le mieux, c'était l'écuyer Prydano.

Il était déjà d'un certain fige, car il avait débuté dans les armes du temps de mon grand-père. Il était aussi brave que pas un de ses compagnons ; il avait reçu dans la figure une estafilade dont l'œil gauche resta fermé. Mais il n'était pas turbulent et vantard comme beaucoup de ses compagnons, ne racontait jamais ses batailles, n'offrait pas, à tout propos, son bras et son glaive, ne sollicitait jamais de présents ou de domaines, ignorait le prix de l'argent et dédaignait les bijoux, ne flattait point le maître. Aussi n'est-il arrivé chevalier que très tard, par droit d'ancienneté. A la table seigneuriale, il ne mangeait point goulûment, buvait avec modération. Jamais on ne l'a ramassé parmi les pintes d'étain.

Il vivait seul dans sa butte, n'ayant jamais voulu prendre femme. Son plus grand plaisir, quand le service ne le réclamait pas, c'était de rôder dans les champs ou dans les bois, d'observer les nids au printemps, mais sans les dénicher, de relever la trace du gibier, mais sans avoir un goût prononcé pour la chasse.

Il aimait les bêtes, surtout celles qui ne servent à rien, et sa hutte en était pleine. Il avait installé sur son toit une roue de chariot pour les cigognes. Près du seuil était attaché un jeune renard, qu'il avait la prétention d'appivoiser. En haut de la porte, était accrochée une cage en osier, où voletaient des geais et une pie, qui savait siffler quelques-uns des airs de Vandilo. Si l'on pénétrait chez lui, il fallait faire attention pour ne pas écraser une couleuvre qui se glissait sous son grabat, un levraut, un écureuil et deux hérissons. Dans son enclos flânaient un petit chien qui n'était bon ni pour la chasse, ni pour la garde, une chatte avec tous ses petits, et deux ou trois lapins.

Je lui faisais de fréquentes visites : je trouvais sa hutte bien plus amusante que la maison paternelle.

C'était une âme simple, un amoureux des bois, des ruisseaux gazouilleurs, des prés fleuris. Son œil unique, son œil bleu, se noyait avec délices dans le ciel clair d'une matinée de printemps ou dans l'incendie pourpre d'un beau coucher de soleil. Ses camarades prétendaient qu'il conversait avec les nuages et leur confiait des messages pour de lointains pays. Les paysans assuraient qu'il

entendait pousser l'herbe dans la prairie, que files troncs des hêtres sortaient de belles jeunes filles qui s'entretenaient avec lui, et qu'il comprenait le langage des oiseaux. La compagnie d'un enfant comme moi pouvait lui agréer autant que celle des bêtes. Entre le bambin de dix ans et le vieux soldat chenu et balafré, une amitié cordiale s'était établie.

Volontiers il m'emmenait dans ses promenades à la lisière des bois : il m'aidait à chercher, au printemps, les primevères, les violettes et les myosotis.

Il savait quand la première fraise commence à rougeoyer dans les mousses, quand la noisette est bonne à croquer, et dans quel coin de la forêt on peut trouver les alises, les merises et les pommes sauvages, que je trouvais bien préférables aux beaux fruits de l'enclos paternel. Il m'apprit à disposer des collets pour les lièvres, des lacets pour les grives, des gluaux au bord des sources pour les petits oiseaux, des hameçons pour les poissons, des fagots d'épines pour prendre les écrevisses.

Avec lui je faisais de longues courses. Parfois nous allions nous asseoir sur les collines rocheuses de la Seine.

De là, nous voyions à nos pieds l'île de Lutèce, avec ses remparts de palissade, ses huttes de bois couvertes de chaume, ses deux ponts, l'un sur le bras droit du fleuve et l'autre sur le bras gauche. On eût dit un gros bateau plat, dont les deux ponts de bois formaient les avirons, et qui nageait sur les eaux glauques. Comme le fleuve coule rapidement vers l'ouest, parfois il nous semblait voir le bateau remonter le courant, avec deux grandes rames, lentement, lourdement.

En amont de Lutèce, une autre île et cinq petits flots, tous couverts de roseaux, d'aulnes et de saules, semblaient amarrés au navire de Lutèce, ainsi que des chalands pleins d'herbes à une barque de paysan.

Dans les ruelles de Lutèce, on voyait s'agiter les habitants comme des fourmis. Songez donc ! Lutèce était le plus gros village, la seule ville du pays. Je la croyais alors la plus grande cité du monde. Elle a six cents pas de long sur cent cinquante de largeur. Elle renfermait plus de quinze cents huttes, avec une vaste place au milieu, entre les deux ponts. Elle était peuplée au moins de huit mille habitants ! Il est vrai que c'est en comptant les femmes et les petits enfants.

Dans les îles voisines, il n'y avait ni habitations, ni gens. Que de fois nous y sommes descendus pour chasser le sanglier, tendre des pièges aux loutres, pendant que par centaines les hérons au long bec, au long cou, debout sur une patte, sondaient les profondeurs de l'eau, et tout d'un coup, plongeant leur bec, en ramenaient des poissons frétilants ; tandis que les sarcelles, les poules d'eau, les canards sauvages, les cygnes barbotaient dans la vase, et que les mouettes voletaient autour par grandes bandes, en tourbillons de neige.

De notre observatoire de rochers, nous apercevions les immenses marais de la rive droite de la Seine, tout verdoyants de plantes aquatiques, au milieu desquelles étincelaient au soleil les flaques des étangs et l'eau verte de la Marne, parmi le coassement d'innombrables grenouilles et le cri monotone et doux des crapauds.

Par delà les marais et l'épaisse frondaison dei bois, s'élevaient le mont de Camul et cette autre montagne boisée où se dresse la Haute-Borne, un grand menhir consacré à la mémoire d'un chef inconnu¹.

Vers le nord-ouest, au loin, la masse sombre du mont de Bélen.

Plus près de nous, le mont Lucotice, tout couvert de chênes, au sommet duquel, dans un oppidum aujourd'hui abandonné aux renards et aux loups, était l'autel de Bélisana. Des tilleuls l'entourent, car cet arbre, au parfum pénétrant, est cher à la déesse.

Prydano, devant ce magnifique ensemble de forêts, de monts et de marais, rêvait tout haut. Quels hommes avaient habité avant nous cet oppidum et ces îles ? Quels hommes l'habiteraient après nous ?

Un jour nous partîmes de la Roche-Grise, Prydano, Dumnac, Arviragh et moi, au lever du soleil. Nous avons donné une bonne provende à nos chevaux, et nous emportions de quoi vivre avec eux toute une journée. Nous comptions chasser dans les marais et les forêts de la rive droite et pousser jusqu'au mont de Camul. C'était une magnifique journée d'automne. Comme le soleil était déjà haut sur l'horizon nous arrivâmes au pied de la montagne.

La semaine précédente avait été pleine d'orages et d'averses. Nous vîmes que les pluies avaient profondément raviné le mont, arraché des chênes séculaires avec un quartier de la colline, qui est formée d'une terre blanche et friable. Dans une des plus profondes crevasses, nous découvrîmes des ossements colossaux ; c'étaient des os de bras ou de jambes, qui ne pouvaient avoir appartenu qu'à des géants. Deux d'entre nous avaient peine à soulever un seul de ces fragments. Je dis à mes compagnons :

Ce doivent être les restes de ces guerriers hauts comme des tours qui accompagnaient Hu-Gadarn. Il n'est pas étonnant qu'avec des bras et des jambes comme ceux-là on pût franchir le Rhin d'un seul bond. Vandilo ne nous a donc point menti dans ses chansons. Et voyez donc cette épine dorsale. Ce n'est pas étonnant que ces gens-là portassent sur leur dos les portes de bronze des villes, aussi aisément que nous portons nos boucliers.

Arviragh et Prydano trouvaient que j'avais raison. Bien, sûr, c'étaient là les os des guerriers de Hu-Gadarn. Ils pourraient être ceux de Hu-Gadarn lui-même s'il n'avait pas continué son voyage vers l'ouest, en suivant le soleil et en marchant sur les eaux. Et qui sait ? Peut-être ceux des géants de la mer qui l'avaient sans doute poursuivi jusque sur les rives de la Seine.

Dumnac, très occupé à creuser avec sa hache dans le plâtre et le gypse de la roche blanche, ne disait rien.

Tout à coup, il nous appela et nous montra quelque chose qu'il avait réussi à déblayer. C'était un crâne aussi vaste qu'une de nos maisons : deux d'entre nous auraient pu s'y blottir à l'aise. Dans la cavité de chacun des yeux on eût pu loger un veau de six mois. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'étaient, en avant du crâne, deux prodigieuses cornes d'ivoire, longues comme deux hommes placés bout à bout, mais recourbées en forme d'arc. Chacune aurait fait la charge d'une paire de bœufs.

Dumnac nous plaça droit en face du crâne et dit en riant :

¹ Il doit encore exister une rue de la Haute-Borne, à Ménilmontant.

Eh bien ! il aurait été joli garçon, votre Hu-Gadarn ! Regardez-moi ce mufler !... Il ne devait guère avoir de succès auprès des dames.

Plus loin, nous déblayâmes une autre tête tout aussi grande, encore plus étrange, allongée en museau de brochet, avec une double rangée de dents pointues comme des fers de flèches.

Vraiment, les compagnons de Hu-Gadarn auraient eu des mines bien singulières ! Il fallut nous résigner à croire que c'étaient tout simplement les restes de ces éléphants colossaux et de ces immenses lézards dont parlaient les légendes des autochtones.

D'ailleurs, dit Dumnac, jamais il n'a pu exister des hommes de cette taille.... Plus grands, plus forts que moi, allons donc ! Pourquoi pas plus braves aussi ?... Décidément Vandilo est un plaisant.

Nous revînmes le soir à la maison, et je dormis mal. Je vis défiler en rêve les guerriers de Hu-Gadarn, plus hauts que les chênes séculaires, avec des crânes armés de trompes et de défenses, avec des têtes de lézards et des mâchoires garnies de dents de scie, avec des museaux démesurément allongés de monstres voraces. Au matin j'étais très fatigué ; mais Prydano m'emmena dans les bois, où la fraîcheur du matin me remit les idées en ordre et où il m'apprit à fabriquer des cages d'oiseaux avec des brins d'osier.

Ma mère, encore qu'elle aimât mieux me savoir avec Prydano qu'avec ce casse-cou de Dumnac, trouvait qu'il y aurait eu d'autres choses à m'apprendre.

Elle parlait souvent de moi au vieux druide. Parfois, lorsque celui-ci était assis chez elle, il me prenait entre ses jambes, fixait ma tête entre ses deux mains, me regardait dans les yeux et disait à ma mère :

Que pourrions-nous faire de ce garçon-là ? Il est grand, bien portant, il paraît intelligent... Ce n'est pas tout que de savoir dénicher les geais et fabriquer des cages pour les merles... Il y a même autre chose dans la vie que de distribuer des coups de latte et de recevoir des coups, de lance : Si son père voulait me le confier, je l'emmènerais dans notre sanctuaire, là-bas, dans les forêts de l'Oise, où l'on étudie en plein air sous les chênes... Un peu de magie, un peu d'astrologie, beaucoup de théologie... Le temps d'apprendre par coeur deux ou trois cent mille vers... Dans trente ans, il serait un druide accompli.

Cet homme, avec ses yeux caves sous les sourcils hérissés ; sa tête blanche, sa longue cuculle noire, ses mains osseuses, me faisait peur. Je n'osais me dégager de ses jambes et de ses bras ; mais je tournais vers ma mère des regards suppliants.

Elle n'était guère plus rassurée. Dès que la politesse le lui permettait, elle me reprenait bien vite et me serrait très fort.

Je n'ai que celui-là, disait-elle humblement au druide.

Un jour qu'il insistait sur son idée, parlant encore de son école dans la forêt et les cavernes, de sa magie, de ses cent mille triades, je le regardai en face et je lui dis fièrement :

D'abord je ne veux pas être prêtre... je veux être un guerrier.

— *Ne fais pas tant le dégoûté, mon ami, répondit-il.*

Et il se mit à vanter la profession du druide, sans cesse en conversation avec les dieux, ayant seul le droit de pénétrer dans les enceintes sacrées, où le feu du ciel

aurait dévoré le profané assez téméraire pour s'y hasarder. Il le montra toujours perdu en de sublimes méditations, raisonnant sur la nature des dieux et des hommes, pénétrant les secrets les plus cachés de l'univers, lisant dans les astres les destinées des mortels, s'instruisant des vertus des plantes, tirant des poisons les plus terribles les remèdes les plus efficaces. C'est lui qui connaît les limites des peuples et des particuliers, qui fine et qui interprète les lois, qui appelle devant son tribunal les guerriers et les chefs, qui règle les litiges et qui condamne les criminels. Personne qui ne tremble à son aspect, car qui peut se vanter d'être innocent devant les dieux, dont il est l'interprète et le ministre ? Lui seul a qualité pour leur offrir des victimes, et il n'admet aux sacrifices que les hommes qu'il en juge dignes. Ceux qu'il en exclut sont privés des bénédictions divines, du respect de leurs égaux, de l'obéissance de leurs serviteurs. L'homme coupable ou rebelle contre qui le druide a prononcé la formule de l'excommunication, cette sentence que les dieux écoutent dans le ciel et qu'ils ratifient sur la terre, devient aussitôt tel qu'un mort parmi les vivants. Fût-il un roi, il tombe au-dessous de l'esclave, car sa femme et ses enfants s'éloignent de lui, ses fidèles le fuient. Il peut être tué comme un loup, sans qu'un bras ose se lever pour sa défense.

Être un druide, mon garçon, répétait le vieillard, c'est bien autre chose que d'être un guerrier ou un grand chef. Sa sainteté est au-dessus de la bravoure et de la gloire. Ses pieds chaussés de sandales ont pour escabeau la tête des brenns et la tête des rois.

Tout ce qu'il disait était vrai. Il ne disait même pas tout. Ma mère savait, par trop d'exemples, que la malédiction du druide est plus dévorante que le courroux du monarque. Ceux qu'il poursuit de sa haine finissent par périr de la mort la plus cruelle, immolés aux dieux en victimes expiatoires, égorgés sur la pierre des sacrifices, cloués aux chênes des enceintes sacrées, brûlés vifs dans les mannequins d'osier, qui flamboient dans la nuit, sur les montagnes.

Aux propositions du druide, Éponina n'o sait répondre non, mais elle ne se fût jamais décidée à prononcer le oui fatal. Par bonheur, mon père n'entendait pas que son fils unique revêtît la cuculle noire.

Le druide finit par consentir à une transaction. Il nous envoya un de ses élèves, qui commença par me faire apprendre des triades ; mais dès que j'avais logé une centaine de vers dans ma tête, pas un de plus n'y voulait entrer, à moins d'en chasser quelqu'un des premiers occupants.

Au bout d'un mois, le jeune prêtre se découragea ; le vieux le rappela et dit à ma mère :

Allons ! Je vois qu'il faut y renoncer. Vénostos ne sera jamais qu'un chasseur de cerfs et un chasseur d'hommes. Il sera tout juste capable d'asséner ou de recevoir des coups d'épée... Les dieux lui ont donné une tête dure, sans doute pour qu'elle résiste mieux aux horions... Enfin, le pays a besoin de guerriers aussi bien que de saints... Je regrette qu'il soit un petit âne, mais il n'en fera pas moins bien sur un cheval.

Cependant ma mère n'entendait pas que, je fusse absolument un petit âne. Elle fit venir de Lutèce un homme qui avait voyagé dans les pays du Sud.

Il m'enseigna à écrire le gaulois avec des caractères grecs de Massilia et des caractères latins, et à faire un peu de conversation romaine. Quand j'étais bien sage, il tirait de ses braies des monnaies où étaient figurées des têtes d'hommes

ou de divinités et me faisait déchiffrer les inscriptions. Malheureusement il ne put rester que trois mois dans notre village : il fut bien nourri durant tout ce temps, car il mangeait à la table du maître. Quand il partit, mon père lui donna douze moutons vivants et ma mère un maniaque d'or.

Je me remis à traquer les bêtes des forêts. Un jour, un cerf m'enleva avec ses cors par la ceinture, et un autre jour je fus foulé aux pieds par un aurochs.

Dumnac et Arviragh étaient mes compagnons inséparables. Je chassais aussi avec les fils de chefs du voisinage. Nous avons fait une caisse commune : pour un lièvre de tué, nous mettions à la masse deux petites pièces de bronze ; pour un renard, une pièce d'argent, car c'est le fléau du gibier ; pour un chevreuil, deux pièces d'argent, et ainsi de suite. A la fin de l'année, quand revenait la fête d'Arduina, déesse de la vénerie, nous brisons le pot d'argile qui contenait notre trésor, et nous achetions du vin d'Italie ; une brebis ou un bœuf, suivant l'état de notre finance, était immolé à la déesse. Tous les chasseurs du pays s'en régalaient, et nos chiens n'étaient point oubliés. Ce jour-là on les couronnait, on les enguirlandait de fleurs. Et ainsi le temps se passait gaiement.

CHAPITRE VI – Je deviens un guerrier

J'avais atteint l'âge de seize ans. Un jour, mon père me donna un grand coup du bois de sa lance entre les deux épaules ; comme je ne tombai pas sur le nez et que je restai solidement planté sur mes deux jambes, il jugea qu'on pouvait faire de moi un guerrier. Il n'eut plus honte de paraître en public avec son fils, il me prodigua devant tous les marques de la plus vive tendresse.

Il donna dans le village une fête magnifique : il y invita tous les chefs de la haute Rivière avec toute leur suite, ainsi qu'une douzaine de notables de Lutèce.

Je vous parlerai plus tard des gens de Lutèce, mais je profite de l'occasion pour vous présenter quelques-uns des chevaliers, les voisins et les vassaux de mon père.

Cingétorix, qui venait du plus loin, car son village était celui qui voit naître la Rivière aux Castors parmi des étangs, était un homme d'environ trente ans, un vrai Celte, de petite taille, la tête ronde, les yeux vifs, très noirs sous les sourcils et la chevelure rougis à l'eau de chaux, le teint haut en couleur, les membres robustes et souples. Il était bon compagnon, grand buveur, beau parleur, quelque peu vantard. A entendre ses récits de chasse, on aurait pu croire qu'il ne pouvait plus rester plume ni poil dans les forêts de la Gaule. A ouïr ses histoires de guerre, on se demandait si la fin du monde n'approchait pas, tant il avait envoyé de guerriers chez Kathubodua, la déesse des rixes et des batailles.

J'en ai tué plus de cent ce jour-là ! disait-il volontiers.

— *Voyons*, disait -mon père, *il ne faut pas exagérer.*

— *Mettons cinq*, répliquait Cingétorix, *et n'en parlons plus.*

Boïorix était le propriétaire du village qui se dresse à la lisière de ce bois escarpé, sur la rive droite de la rivière. Ses ancêtres étaient Bolgs, ainsi que les nôtres. Sa taille approchait de sept pieds ; il avait la tête un peu dans les épaules, et le dos un peu voûté comme s'il se fut senti embarrassé d'être si haut. Il avait des épaules à porter des chênes, des mains à étrangler des ours, des pieds qui semblaient des piédestaux de colonnes, des biceps pareils à des brins de hêtre de vingt ans. Il ne parlait pas de ses exploits, mais, à coups de poing, il eût assommé les quatre-vingt-quinze hommes qui manquaient au compte de Cingétorix. Entre ses doigts énormes, il ployait une pièce massaliote de quatre drachmes. Il mangeait avec un bruit formidable de mâchoires, cassant les fémurs de mouton comme des os de poulet. Il vidait une amphore d'un seul coup : son gosier était le sépulcre des tonneaux. Il ne disait rien pendant les repas, mais au ventre opulent qui s'étalait sous son vaste thorax, on voyait que son silence était bien employé. Parfois il se renversait en arrière et poussait un soupir de satisfaction qui eût fait tourner les ailes d'un moulin. Il était bon et même bonasse ; il prenait garde à tous ses mouvements comme s'il eût toujours craint d'écraser quelqu'un. Il supportait bénévolement les plaisanteries de Cingétorix, qui prenait plaisir à lui offrir de l'eau pour tremper son vin ; mais Cingétorix lui-même n'osait pas les pousser trop loin. Il l'avait vu dans un banquet, pris d'un accès de rage après une longue patience, empoigner à deux mains la table de chêne et en démolir une muraille, tandis que ses yeux bleus lançaient des éclairs, et que les jurons éclataient sur ses lèvres avec des roulements de tonnerre.

Carmanno était le châtelain du bourg situé sur ce mamelon que, depuis la bataille de Labienus, on appelle la Montagne-Rouge, et qui est presque en face de la Roche-Grise. C'était un maigre entre deux âges, ou plutôt il semblait n'en avoir aucun. Il causait agréablement et disait des choses d'observation fine et de sagesse profonde ; le plus souvent il était taciturne, réservé et presque timide. J'eus l'explication de cette timidité en considérant avec plus d'attention son équipement : Carmanno était pauvre. Sa saie était d'une laine grossière, aux couleurs éteintes, ses braies rapiécées en plusieurs endroits ; il ne portait pas un bijou, à l'exception du torque qui était son insigne de chevalerie. Encore il me parut que ce collier n'était pas en or, mais en cuivre doré. Sa suite se composait de cinq guerriers, tandis que les autres chevaliers en amenaient chacun une douzaine. Elle n'était pas plus somptueusement équipée que lui : en guise de casque, ses écuyers portaient des mufles d'animaux. Mon père m'apprit plus tard que la terre de Carmanno, toute de marnes et de sables, produisait peu, à peine de quoi nourrir le seigneur, ses écuyers et ses paysans.

Ceux-ci étaient peu nombreux, car les plus hardis s'étaient enfuis pour chercher un sol plus fertile et un maître plus riche.

Carmanno et ses guerriers ne vivaient guère chez eux que de pigeons étiques, de bouillie d'avoine, de porc salé, avec des légumes et des racines, le tout arrosé de cervoise très faible ou de cidre étendu d'eau. Comme on dit chez nous, ils pouvaient essuyer leurs couteaux sur leurs braies sans y faire de taches de graisse. Ils ne se rattrapaient un peu que quand ils étaient nos hôtes : ce qui arrivait assez souvent, car nous n'avions pas de plus proche voisin que Carmanno. Dans ces jours bénis, les écuyers ne dégrisaient pas, et leur chef même commençait à prendre des joues.

Dumnac, qui aimait à donner des sobriquets à tout le monde, avait décerné à Cingétorix celui de Coq, à Boïorix celui de Buffle, et à Carmanno celui de Coucou.

Je ne parlerai pas de nos autres invités. Qu'il vous suffise de savoir que je ne pouvais souhaiter une plus noble assistance pour faire sous ses yeux mes débuts dans la carrière des armes. Chacun de nos hôtes était arrivé avec un présent pour moi.

Les notables de Lutèce m'offrirent une large ceinture de bronze doré, une vraie merveille : dans le métal mince un artiste à la longue patience avait gravé des lignes de cercles, de croix, de carrés, de losanges, et entre ces lignes couraient des files de cerfs, de chiens, de chevaux, ou bien des rangées d'hommes levaient les deux bras et jonglaient avec des boules.

De Cingétorix je redus un bouclier à garniture de bronze doré et sur lequel était peint un castor ; de Boïorix, un casque à crête dentelée, surmonté de deux ailes d'aigle. Carmanno lui-même, malgré sa pauvreté, qui le faisait accuser injustement d'avarice, me gratifia d'un glaive dont la poignée et le fourreau étaient dépourvus d'ornements, mais dont la lame d'acier trempé, à la solide poignée d'ivoire, excita l'admiration des connaisseurs.

Même les chevaliers et les écuyers de mon père tinrent à m'étreindre, qui d'une lance à pointe de fer, qui de javelines bien emmanchées, qui d'une hache à deux tranchants. J'étais l'heureux propriétaire d'une véritable panoplie.

Il fallait montrer que j'étais digne de la posséder. Dès que le jour parut, je revêtis mon équipement, et le vieux druide vint sur mes armes imposer les mains. Je montai sur un cheval richement harnaché, et je le fis caracolier sur la

place du village, devant tous nos amis et nos paysans assemblés. Je sautai des haies, je bondis par-dessus des murs. Je m'escrimai sur un poteau de bois qu'au galop je piquai de ma lance et tailladai de ma latte. Tout le monde applaudit à mes exploits, et les guerriers me firent l'honneur d'une batterie de leurs glaives sur le bronze des boucliers. Après cette fête de la guerre, la fête des estomacs commença.

Pendant trois jours il y eut à la Roche-Grise trente chevaliers, sans compter les nôtres, et deux cents écuyers de leur suite. Il fallut installer en plein air la table seigneuriale et les autres tables. Ajoutez à cela que nos paysans, libres ou esclaves, affranchis de tout travail pour me faire honneur, étaient assis à terre et se régalaient des mots qui revenaient des tables. Ceux de ces modestes invités à qui Boïorix ou Carmanno faisaient passer leurs plats furent les moins bien traités : après Carmanno, ils ne trouvaient que des os, et, après Boïorix, pas même les os.

On avait fait rôtir tout entiers les moutons et les bœufs, préalablement farcis de poules, d'oies, de canards, de hérons, de grues, de hérissons. L'étable à porcs fut dévastée comme le parc à bestiaux et la basse-cour.

Nos convives, dont les jambons salés de Séquanie incendiaient les palais, semblaient ne pouvoir arriver à éteindre ce feu, bien que les brocs et les amphores arrivassent à la file, car des serviteurs diligents faisaient la chaîne comme si la maison brûlait et se les passaient de main en main depuis les celliers bien frais jusqu'aux tables couvertes de fleurs. Le moindre bouvier eut à discrétion les vins d'Italie et de la Province Romaine.

Le dernier jour surtout fut une fête royale, dont les vieux et les vieilles se souviennent encore dans tout le pays, pour l'avoir entendu conter par leurs parents.

Vandilo fit entendre ses plus beaux chants ; mais à la fin on n'y prêtait plus attention, car tout le monde parlait à la fois.

Carmanno lui-même devint loquace, lança des maximes et des apophtegmes aussi sages que ceux des druides, et tout en s'abreuvant de Falerne dans une coupe d'or, fulmina contre les progrès du luxe et l'importation des vins étrangers, qui finiraient par amollir le courage des Gaulois.

Cingétorix raconta ses batailles et tua des centaines d'ennemis que mon père, malignement, s'obstinait à ressusciter.

Deux écuyers se prirent de querelle et mirent le glaive à la main ; Dumnac et Arviragh accoururent pour les séparer ; ils remplirent si bien leur rôle de pacificateurs que tous quatre eurent la figure balafrée.

Des gens de Lutèce montèrent sur la table d'honneur et, parmi les hanaps et les coupes, exécutèrent des danses asiatiques qu'ils avaient vues à Massilia.

Boïorix en fut si content que, mugissant et meuglant de joie, il donna sur la table un grand coup de poing, dont elle fut incontinent brisée par le milieu : si bien que danseurs et spectateurs se trouvèrent ensevelis sous les plats et les brocs.

J'étais maintenant un guerrier. Ma mère me témoignait du respect comme à un maître de la maison. Mon père me traitait en compagnon d'armes et guettait l'occasion de me faire conquérir, dans le rougeolement des mêlées, mon collier d'or de chevalier.

CHAPITRE VII — César en Gaule

Des bruits de guerre couraient tout le pays.

On annonçait que les romains, si longtemps paisibles dans les limites de leur Province, les avaient franchies. A leur tête marchait un de leurs plus fameux généraux, un homme qui prétendait descendre des dieux. Il se donnait pour un rejeton de leur déesse Vénus, qui ressemble un peu à notre Bélisana, mais qui a une moins bonne réputation.

Dans l'année qui suivit celle où je fus armé par mon père, les Helvètes, qui se trouvaient à l'étroit dans leurs montagnes, envahirent le pays des Édues. Ils étaient déjà arrivés jusque sous Bibracte, le haut oppidum, l'industrielle cité, lorsque Jules César courut au devant d'eux. Il les arrêta au bord des fleuves, les battit en rase campagne, enlevant d'assaut leurs retranchements de chariots. De trois cent cinquante mille qui étaient venus, il en retourna tout au plus cent mille dans leurs rochers et dans leurs glaciers.

Puis, comme Arioviste le Suève, avec ses bandes d'aventuriers germains, occupait le pays des Séquanes, César s'était retourné contre lui, sans se laisser effrayer par la taille gigantesque et l'aspect terrifiant de ces guerriers qui depuis quatorze ans n'avaient pas dormi sous un toit. Il avait battu le Barbare près du confluent de la Saône avec l'Ognon, lui avait pris sa femme et ses enfants, et l'avait rejeté dans les forêts profondes de la Germanie¹.

On s'entretenait de ces batailles à la Roche-Grise.

Les uns vantaient la bravoure des légions romaines, exaltaient la sagesse de César, le louaient d'avoir préservé la Gaule d'une double invasion par les sauvages Helvètes et les Germains plus sauvages encore.

Voilà, disaient à mon père quelques-uns de ses guerriers, *voilà l'homme à qui tu devrais envoyer ton fils pour faire ses premières armes ! Ou plutôt nous devrions tous courir sous ses drapeaux ; il y a là de la gloire et du butin à conquérir. César est homme à bien accueillir les braves. De tout temps, les Romains ont su apprécier le courage des Gaulois. Combien des nôtres ont combattu sous leurs enseignes !*

— *Oui*, répondaient les autres guerriers, *oui, mais combien des nôtres sont tombés sous leurs glaives et sous leurs pila ! Rappelez-vous les tribus gauloises de l'Italie décimées, subjuguées, dépouillées de leurs terres. Qu'est-ce donc que la Province Romaine, sinon d'autres tribus gauloises, les Volks Tectosages et Arékomiks, les Salyes, les Helviens, les Voconces, les Allobroges, les Ségusiens et tous les peuples des Alpes, assujettis au même joug, courbant la tête sous la tyrannie et les rapines des préteurs, tremblant devant les verges et la hache des licteurs ? Chacune de ces nations n'a cédé qu'après des luttes sanglantes contre les légions. Rappelez-vous la bataille de Bituit l'Arverne, avec son char d'argent et ses chiens de guerre, contre le consul Domitius. Rappelez-vous Toulouse prise et pillée par le consul Cépion, les lingots d'or qu'apportèrent de Rome nos ancêtres pour les offrir aux dieux, arrachés aux étangs sacrés du pays tectosage. Ces Romains, comme si nous ne les connaissions pas ! Mais nos aïeux, plus*

¹ Les Helvètes occupaient toute la Suisse actuelle ; le pays des Édues correspond à la Bourgogne, celui des Séquanes à la Franche-Comté. — Bibracte, sur le mont Beuvray, c'est l'ancien Autun.

sages ou plus vaillants que nous, préférèrent suivre les enseignes et les éléphants d'Hannibal le Punique, et, plutôt que de voir les Latins chez soi, guidèrent les légions africaines jusque dans les champs d'Italie. Ignorez-vous donc que les Romains n'ont en vue que la servitude du genre humain ? Royaumes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, tout leur est bon. Ils ont conquis d'abord la Gaule du Pô ; puis ils se sont attaqués à la Gaule du Rhône ; maintenant c'est au tour de la Gaule chevelue... Béborix, si tu veux nous emmener à la guerre, ton fils et nous, ce n'est pas sous ces étendards maudits qu'il faut combattre. Mille fois mieux aurait-il valu courir au secours des Helvètes, qui, après tout, sont nos frères, ou de ce roi des Germains, qui nous paraît un vaillant chef. Les Romains ? Qu'ils restent donc dans leur Rome ! Ou du moins qu'ils respectent les limites de cette Province qu'ils disent romaine et qu'ils volèrent à la Gaule.

— Mais, répliquaient les partisans de l'Italie, si l'**Imperator** a battu les Helvètes, c'est qu'ils accablaient les Édues et qu'ils voulaient traverser l'Arvernie pour aller dépouiller de leurs terres les riverains de l'Océan. S'il s'est tourné contre Arioviste, c'est qu'il tyrannisait les Séquanes, et que, depuis sa victoire sur eux, il leur avait arraché le tiers, puis les deux tiers de leur domaine. Il appelait à lui tous les vagabonds de la Germanie, Suèves, Harudes, Chérusks, pour leur distribuer le reste. Il tenait les vaincus sous un joug si dur qu'ils n'osaient même pleurer sans avoir poussé la barre de leur porte.

— Que parlez-vous, du joug d'Arioviste ! Demandez aux Allobroges, aux Ségusiens, aux Voconces, ce qu'ils pensent du joug romain ! Il n'y a pas si longtemps que, poussés à bout, ils ont pris les armes ! Ils se sont fait écraser et sont retombés dans une servitude plus intolérable qu'auparavant.

— Les Gaulois de la province ? Mais, s'ils existent encore, c'est aux Romains qu'ils le doivent. Rappelez-vous cette invasion des Cimbres et Teutons, qui, du temps de nos pères, a traversé la Gaule comme un orage dévastateur, détruisant les récoltes et les villes, forçant les habitants à s'enfermer dans les oppida et à s'y nourrir de chair humaine. Ces myriades de Barbares fondaient sur nos tribus du Sud, si Marius ne les avait pas arrêtés aux Eaux-Sextionnes et n'avait engraisé la terra gauloise de cent mille cadavres germains. Les vigneron, dans le voisinage des Eaux-Sextionnes, ne construisent plus leurs murs de soutènement qu'avec des ossements tudesques. Ce qu'ont voulu faire alors les Teutons, c'est ce que voulait faire dernièrement Arioviste, et les Helvètes ne se conduiraient guère mieux que les Cimbres. Jules César est apparu aux Séquanes et aux Édues comme un dieu sauveur : c'est ainsi que son oncle Marius était apparu aux Gaulois de la Province... Enfin, niez-vous que ce sont les Séquanes et les Édues qui ont appelé César ?

— Ne nous parlez pas des Édues. Est-ce donc la première fois qu'ils ont commis le crime d'appeler les Romains dans le pays ? Il y a juste soixante et un ans qu'ils les appelaient déjà contre Bituit, le vaillant roi des Arvernes. Par vanité ou par bêtise, ils se sont laissé persuader qu'ils sont les frères des Romains, et ont servilement sollicité le titre de leurs alliés. Les Édues, c'est une nation de traîtres. C'est un peuple corrompu par la richesse de ses villes et de ses terres, par le souci de ses industries, par le soin de ses vignes, — sur lesquelles Tarann veuille faire tomber la grêle ! Pour exporter en Italie leurs vivres, leurs porcs, leurs poteries, leurs vases d'étain, ils vendraient la Gaule aux Romains. Lotir sénat ne vit que d'intrigues ; leurs chefs, tous sans exception, se disputent bassement la faveur des consuls ; leurs druides, comme Divitiac, ne croient plus à Teutatès ; leur peuple n'a plus de religion que pour l'argent. Ce n'est plus une

*nation gauloise : c'est Rome implantée au cœur de la Gaule. Et, tenez ! les Rhêmes¹, nos voisins, ils valent pas mieux. Ils sont peut-être encore plus sots : ne se sont-ils pas imaginé qu'ils descendaient de Rémus, le frère de Romulus... Deux bâtards, nourris par une louve. Il y a de quoi se vanter d'une telle descendance ! Et voilà presque aux portes de nos villages une autre nation de **frères** et **alliés** de Rome, une autre nation de traîtres !*

— *Enfin César, après sa double victoire, est rentré paisiblement dans sa province.*

— *Oui, oui ! pour y lever de nouvelles légions ! Attendez-vous à le revoir. Il reprendra le même jeu, qui consiste à diviser et à faire s'entre-tuer les peuples gaulois. Il se fera appeler par les Édues contre les Arvernes, par les Rhêmes contre les Bolgs, par les Pictons et les Santons contre les Armoricains. Attendez ! attendez !*

Ainsi devisait-on. Et ce n'étaient pas seulement les rois, les grands chefs, les chevaliers, les écuyers qui discouaient sur la guerre ; le menu peuple chez nous commençait à s'en émouvoir. Les noms de Jules César, de son lieutenant Labienus, de son maître de cavalerie Considius, d'Émilius, son commandant des auxiliaires gaulois, étaient connus de tous. Les bouviers, en gardant leurs bœufs, les laboureurs, laissant leur charrue et leur attelage au milieu du sillon, les bûcherons, appuyés sur leur hache auprès d'un chêne à moitié abattu, tenaient des conciliabules, et on les entendait raisonner sur la politique de Rome, sur celle des Séquanais, sur celle des Arvernes. Souvent ils embrouillaient tout, prenant Arioviste pour un Romain, et Divitiac, le druide, pour un fougueux général. Ils n'en discutaient qu'avec plus de chaleur, se déclarant contre Rome ou en sa faveur, sans savoir pourquoi, en venant même aux coups de poing à propos de personnages dont c'était la première fois qu'ils entendaient parler et dont ils écorchaient les noms. Les bonnes femmes qui battaient leur linge au bord des rivières, restaient parfois la bouche bée et le battoir en l'air, tandis que l'une d'elles leur contait que Rome était une déesse, que César était son fils, et qu'an l'avait mis autrefois en nourrice chez une louve. Tout le pays était partagé en Césariens et en Anti-Césariens.

Mon père ne savait toujours pas à quelle cause offrir le secours de son bras et du mien. Arioviste était loin, les Helvètes aussi. Jules César ignorait sans doute notre nom, ou n'avait point daigné réclamer notre alliance. Et puis il faut rendre cette justice à mon père : pas plus que moi il n'aimait les Romains.

L'année suivante on fut encore plus ému à la Roche-Grise.

On apprit que la Belgique se soulevait en masse. Elle trouvait, décidément, que les Romains étaient trop près d'elle. Les Bellovaks, les Suessons, les Nerviens, les Vélocasses, les Véromandues, les Ambiens, les Calètes, les Atrébates, les Morins, les Ménapes, les Aduatikis, les Éburons², mettaient sur pied trois cent mille combattants. Tout le pays entre la Meuse et le détroit de Bretagne était en armes.

Coup sur coup, les nouvelles nous arrivaient, alarmantes, irritantes, contradictoires. Les Rhêmes avaient refusé de se joindre à la confédération bolge, et avaient ouvert leur ville de Durocortor à leurs frères et alliés les

¹ Gens du pays actuel de Reims.

² Pays actuels de Beauvais, Soissons, Hainaut et Brabant, Vexin, Vermandois, Amiens, Caux, Arras, Boulogne, Liège, rive gauche du Rhin. — Les *Trévires* sont les gens du pays de Trèves.

Romains. Pour les punir de leur trahison, les Bolgs étaient venus mettre le siège devant leur oppidum de Bibrax. Les Trévires jouaient le même jeu que les Rhêmes et se déclaraient les amis de César.

A tout moment il accourait chez nous des émissaires. Émissaires des Suessons et des Bellovaks, qui nous adjuraient de mettre sur pied nos contingents. Émissaires des Rhêmes et des Trévires, qui nous suppliaient de rester étrangers à la querelle. Les uns nous rappelaient que leur cause était celle de la Gaule entière : eux vaincus, ce serait notre tour. Les autres nous décriaient ces Bolgs brutaux, plus que barbares, de vrais sauvages, qui ne buvaient pas de vin et fermaient leur pays aux marchands de la Celtique comme à ceux de l'Italie, qui dans leurs forêts impénétrables s'enivraient de mauvaise bière et d'orgueil, méprisant le reste des peuples gaulois et se ruant en des rages aveugles.

Autour de mon père frémissaient ses guerriers. Dumnac et Arviragh surtout ne décoléraient pas : ils marchaient entre les huttes du village, les yeux brillants, les dents serrées, les lèvres blêmes.

Quand partons-nous ? disais-je à mon père. *Nous aussi, ne sommes-nous pas des Bolgs ?*

Il était fort ébranlé par l'attitude de ses guerriers et par mes instances. Les chefs de la haute Rivière lui firent demander s'il ne fallait pas appeler aux armes leurs guerriers. Devant les huttes de nos chevaliers et de nos écuyers, on commençait à fourbir les casques, à aiguïser les glaives, à forger sur de petites enclumes les pointes des flèches et des lances.

Mon père partit pour Lutèce, afin de savoir ce que projetaient les gens de l'île ; car, dans une armée parise, ils fournissaient le plus fort contingent.

Faire la guerre aux Romains ! répondirent les membres du sénat de Lutèce. *Vous en parlez à votre aise, gens de la Rivière aux Castors ! On voit bien que vous êtes couverts par le fleuve de la Seine. C'est sur nous, c'est sur notre île que tomberait le gros de l'orage, si nous avons la folie de le provoquer. Savez-vous que César est à quatre marches d'ici ? Savez-vous qu'il est déjà en vue de Bibrax, avec six de ses vieilles légions et deux autres qu'il a couru chercher dans la Cisalpine ? Car il est rapide comme l'éclair, tandis que les Bolgs ont déjà perdu deux mois. Savez-vous qu'avec les auxiliaires, avec les contingents que lui ont fournis les Rhêmes, les Édues, les Trévires, cela fait quatre-vingt mille hommes ? Et si vous n'avez jamais vu de légionnaires, nous vous garantissons que ce sont de rudes soldats. Oui, oui 1 vous voulez nous dire que les Bolgs sont trois cent mille ? Ils l'annoncent partout, mais nous n'avons pas pu les compter. Les chiffres qu'on dit ne sont pas toujours ceux qui sont. Et puis, ne connaissez-vous pas les Bolgs ? Ils ont beau se confédérer et échanger entre eux des otages, au fond ils pratiquent toujours leur orgueilleuse maxime du **Chacun pour soi**. Dès que César menacera la ligne de la Sambre, vous verrez cette grande armée se disperser, les Suessons courir à la défense de leur Noviodun, les Bellovaks à celle de leur Bratuspans, les Aduatikis à celle de leur Aduat, les Nerviens à celle de leurs abatis d'arbres dans leurs forêts marécageuses. Ils se feront écraser en détail, vous verrez. Ils sont braves, les Bolgs, mais quelles brutes ! Les Nerviens s'en vont à la bataille attachés les uns aux autres par des chaînes de fer, afin d'opposer à l'ennemi comme une muraille vivante. Avoir les bras attachés, comme c'est commode pour se battre ! Les légionnaires ne sont pas si sots que de s'engourdir ainsi : vous les verrez quelque jour, et vous nous direz s'il y a au monde des soldats plus lestes, plus agiles, plus débrouillards que ceux-là. Nous*

*sommes des Bolgs, nous autres Parisiens, c'est possible ; mais nous ne le sommes qu'à moitié, et Celtes pour l'autre moitié. Nous sommes très peinés de voir engagés dans cette fâcheuse aventure nos voisins Suessons, Ambiens et Bellovaks, avec qui nous sommes en relation d'amitié, et de commerce. Nous tâcherons d'adoucir le sort qu'ils se sont préparé. Quant aux Atrébates, aux Nerviens, aux Éburons, ils n'auront que ce qu'ils méritent. Ce sont des sauvages, des hommes de bois ! Les Ménapes, les Morins, des hommes de marais ! Cela ne boit pas de vin, cela n'achète pas un ballot d'étoffe dans une année, cela est inhospitalier et cruel aux marchands d'ici. Cela ne se met sur le dos que des peaux de bêtes, pas même, tannées. Et fiers comme des gueux ! Pourquoi ont-ils attaqué les Rhêmes ? Pourquoi ont-ils provoqué les Romains ? Est-ce que César leur avait fait quelque chose ? Que voulez-vous qu'il aille chercher dans leurs chênaies et leurs fondrières ? Il ne se nourrit pas de glands ni de fèves de marais, n'est-il pas vrai ? Toute la Nervie ne vaut pas ce que les Romains useront de chaussures à la conquérir. Les gens du Nord n'avaient donc qu'à rester tranquilles, si l'orgueil bolg l'avait permis... Et quant à vous, nos bons amis de la Rivière aux Castors, nous vous dirons ce que nous avons dit aux Parisiens de l'Essonne, de l'Oise et de la Marne ; **Remettez les glaives au fourreau et les casques aux patères.***

Mon père revint très découragé de son ambassade. Nos guerriers et les chefs de la haute Rivière furent indignés de ce qu'ils appelaient l'égoïsme, l'esprit mercantile et la couardise des citadins de Lutèce. De ce jour, il y eut une vive rancune des gens de la Rivière contre les gens de l'île.

Il fallut bien s'avouer qu'il n'y avait rien à faire. Au sud de la Seine, les nations celtiques ne remuaient pas. Les Senones et les Carnutes¹ montraient la plus parfaite indifférence pour le sort des Bolgs.

Bientôt nous arrivèrent des nouvelles.

La seule approche des huit légions avait suffi pour faire lever à l'armée confédérée le siège de Bibrax. Puis elles la battirent sur l'Aisne. Tout de suite après, comme l'avaient prévu les gens de Lutèce, les contingents bolgs se séparèrent pour courir chacun à la défense de ses foyers. On apprit coup sur coup la soumission des Suessons et des Bellovaks ; les Rhêmes, les Édues et les Lutéciens s'étaient interposés en leur faveur auprès de César et leur avaient fait obtenir des conditions très douces de soumission. Les Ambiens capitulèrent à aussi bon compte. Mais les Nerviens, les Véromandues et les Atrébates, sous la conduite du brave Boduognat, avaient attendu de pied ferme les envahisseurs. Il y avait eu sur la Sambre une bataille acharnée : un moment l'armée romaine avait plié sous la poussée furieuse des Bolgs ; sa cavalerie avait été rompue, ses auxiliaires tréviens et africains mis en fuite ; une cohorte romaine avait été presque entièrement détruite, perdant tous ses officiers, perdant son enseigne. César avait été obligé de prendre un bouclier pour rallier ses légions ébranlées et les ramener au combat. Les Nerviens, enragés de voir la victoire leur échapper, se battirent désespérément ; sous les charges de la cavalerie romaine, sous la grêle des javelots, on voyait leurs masses se faire tuer sur place, des bataillons entiers s'abîmer comme un pan de muraille abattu par un bélier ; mais les survivants montaient sur les corps de leurs frères, sur les tas de morts et de mourants, et, de dessus ces tertres de chair pantelante, frappaient de haut en bas les Romains, arrachant de leurs boucliers et de leurs membres les javelots

¹ Pays de Sens, de Chartres.

italiens pour les renvoyer à l'ennemi. A la fin, la discipline romaine, la supériorité du pilum et du court glaive latin sur les lourds saunions et les longues lattes de fer mou, la rapidité de mouvement des légionnaires en face d'ennemis entassés et liés par des chaînes, avaient fixé la victoire sous les aigles d'or.

De soixante mille combattants nerviens, il n'en était pas échappé cinq cents. De six cents sénateurs, trois seulement avaient survécu. De la glorieuse nation de la Sambre, il ne restait plus que les vieillards, les femmes et les enfants !

Puis nous apprîmes un nouveau désastre.

Les Aduatiks, à leur tour, avaient succombé dans leur oppidum d'Aduat, qu'ils croyaient inexpugnable. Tout ce que les légionnaires n'y avaient pas tué fut vendu comme esclaves : d'un seul coup, cinquante-cinq mille têtes.

Jamais nous n'avions oui parler de cas exterminations de peuples entiers. Jamais nos guerres gauloises ne sont aussi féroces. Les vieillards seuls se souvenaient d'avoir entendu raconter des choses semblables par leurs pères, témoins de la grande invasion des Teutons et des Cinabres.

Je vous assure qu'on n'était pas fier à la Roche-Grise. A table, les plus hardis baissaient le nez dans leur écuelle, et les plus fanfarons gardaient le silence. C'étaient comme des coups de poignard dans notre cœur de Gaulois que l'égorgeement de tant de milliers de Nerviens, aise à l'encan de tant de milliers d'Aduatiks. Ma mère pleurait sur l'infortune de toutes ces femmes et de tous ces petits enfants.

Nous ne pleurons pas, nous les guerriers, mais c'était pour nous comme un remords de n'avoir rien fait pour empêcher la ruine de nos frères. A quoi donc servaient la témérité d'un Dumnac, la force de taureau d'un Boïorix, la bravoure loquace d'un Cingétorix, et les anciens exploits d'un Béborix, arrière-petit-fils d'un héros de Hu-Gadarn ?

Et, par moment aussi, les plus courageux frémissaient en pensant à quel terrible danger nous avions échappé, à quelle catastrophe avait failli nous exposer un premier mouvement de générosité. Il nous semblait entendre le cri de guerre des légions dans notre vallée en flammes ; je voyais ma mère, les mains liées derrière les reins, sous le fouet d'un marchand d'esclaves romain, suivre vers les Alpes la longue et déplorable colonne des captives aduatiques, portant les petits enfants attachés à leur dos, les pieds ensanglantés par les pierres de la route. Et mes poings, de fureur, se serraient.

CHAPITRE VIII — Au pays d'Armor

A un certain moment, je n'y tins plus. L'oisiveté me pesait, surtout depuis qu'on m'avait proclamé un guerrier. J'avais honte de n'employer ma force et mon adresse que contre les bêtes de la forêt, d'être bien au frais l'été et bien au chaud l'hiver, pendant que Gaulois et Romains cherchaient la gloire dans les rudes travaux de Camul. Je dis à mon père :

Père, j'ai dix-huit ans. A mon âge, tu avais déjà gagné de l'honneur, des blessures et des trophées. Permets-moi de parcourir le vaste monde, comme ont fait nos aïeux... Et puis je voudrais voir la mer.

Il resta silencieux. Ensuite il alla parler avec ma mère. Elle pleura beaucoup et dit :

Je savais bien qu'on finirait par me le prendre !

Mon père appela Dumnac et Arviragh et leur dit de se préparer à me suivre. Il me donna une bourse pleine de pièces à la marque des chefs et des cités les plus illustres de la Gaule. Il me passa au cou un torque d'or, car, disait-il, maintenant j'avais à vivre en chef de guerre. Il me remit la moitié d'une pièce d'or cassée en deux :

Je ne veux pas t'envoyer chez mes parents Aulerks, et je ne te permets pas d'aller chez les tribus de la basse Seine : on dit que César va s'y rendre, et c'est trop tôt pour toi que d'affronter ses légions... Tu t'en iras donc dans la direction du sud-ouest ; tu traverseras le pays des Carnutes, des Cénomans, des Redons et des Vénètes¹, où l'étranger est toujours bien reçu. Quand tu arriveras à Gésocribate, ville des Osismiens, tu demanderas le sénateur Houël. Tout le monde t'indiquera sa hutte et son bateau. Il a été mon hôte ici, et j'ai été le sien. Nous avons fait ensemble mainte campagne dans l'île de Bretagne, dans l'île d'Hibernie et chez les autres peuples de la mer. Il te recevra et t'aimera comme son propre fils.

La harangue de ma mère ne fut pas si longue. Elle me remit quelques bijoux pour la femme et les filles d'Houël, s'il en avait. Elle me glissa dans la ceinture de mes braies une autre bourse pleine de monnaies. Elle me passa au doigt une bague de cornaline rouge qui devait me préserver de tout péril, m'é recommanda de ne pas oublier mes prières aux dieux et de prendre garde à la mer. Puis elle se jeta sur mon cœur et pleura comme une fontaine.

Je me mis en route par une belle matinée de printemps, comme les oiseaux s'égosillaient dans les arbres auprès de leurs nids, et nous commençâmes à chevaucher comme trois bons compagnons.

Je traversai les contrées dont m'avait parlé mon père, ravi du clair soleil, de la belle verdure, recevant l'hospitalité dans les villages et les oppida, étonné que le monde fût si grand, et qu'après tous ces pays il y en eût encore et toujours, toujours avec des hommes, des femmes et des petits enfants.

Je traversai les terres granitiques de l'Armorique, couvertes de chênes rabougris, mais toutes parées de genêts aux fleurs d'or, de bruyères aux fleurs rouges, toutes bourdonnantes d'abeilles. Ce pays est pauvre d'habitants.

¹ Pays de Chartres, le Mans, Rennes, Morbihan — Gésocribate, Brest.

Encore ceux-ci, petits et bruns, vêtus de peaux de bique et armés le plus souvent de haches de fer ou de bronze, avaient-ils l'air de vrais sauvages. Ils nous regardaient en dessous, mais ne nous attaquaient pas. S'ils parlaient, à peine comprenions-nous leur idiome. Quand nous étions passés, nous les entendions s'appeler dans les bois en poussant des cris de chats-huants.

Un matin, arrivés au sommet d'une colline, nous aperçûmes une ligne sombre qui semblait plus haute que l'horizon.

La mer ! crièrent mes deux compagnons, en agitant joyeusement leurs lances.

Nous descendîmes, nous remontâmes, nous descendîmes encore, et, dans une sorte de petite mer qui semblait séparée de la grande, nous vîmes un village étrange, autour duquel se dressaient de hautes roches et qui semblait isolé du reste du monde par la mer et les remparts de granit dentelés. Il se trouvait là comme au fond d'un puits.

Sur le rivage de gros galets, que l'Océan semblait évacuer lentement, à regret, en grondant, colère comme un dragon, se hérissant de crêtes blanches, étaient couchés une centaine de bateaux : les uns très grands et capables de contenir trente hommes, les autres plus petits. Ils inclinaient vers la grève leurs longs mâts, avec un fouillis de vergues et de cordages, tandis qu'ils tournaient vers le soleil leur coque toute rugueuse de mousses, d'algues et de coquillages.

Quant au village même, on y voyait des huttes de bois couvertes de peaux de bêtes marines, sur lesquelles on avait posé des galets et des ancres, pour que le vent du large ne pût les emporter. D'autres n'étaient que des bateaux renversés, leurs quilles en l'air, et sous lesquels se glissaient en rampant leurs habitants. Quelques-uns dés naturels avaient élu domicile dans des cavernes fermées de grandes toiles goudronnées. Çà et là des carcasses énormes et blanches d'animaux à moi inconnus. Partout séchaient des filets longs de plusieurs centaines de pas, et d'une couleur rougeâtre. A des perches posées sur des piquets se balançaient des lamelles qui semblaient d'argent et que je reconnus ensuite être des poissons, accrochés là pour sécher.

Devant les huttes, des hommes, chaussés de bottes prodigieuses, des femmes aux cheveux ébouriffés, des enfants demi nus, maniaient des monstres aux formes étranges, ou plongeaient les bras dans des gélatines d'où ils ressortaient noirs jusqu'aux coudes.

Une odeur âcre et fétide se dégageait de tout cela et, malgré le vent salin dont la côte était balayée, vous prenait à la gorge.

Quand nous voulûmes approcher d'une de ces familles, les femmes et les enfants, à la vue de nos casques, de nos longues lances et de nos chevaux, se levèrent et s'enfuirent en poussant des cris. L'homme seul ne se sauva point, mais mit la main sur une sorte de croc emmanché d'un bâton. Je lui dis :

Est-ce ici que demeure le sénateur Houël ?

— *Le sénateur Houël, il est mort.*

— *Il a sans doute un fils ?*

— *C'est selon.*

— *Comment, c'est selon ! Il a un fils ou il n'en a pas.*

— *Tu dis bien.*

— *Comment s'appelle-t-il ? où demeure-t-il ?*

— *Il faut le lui demander.*

J'hésitais entre un bon coup de bois de lance sur les omoplates du rustre et les moyens de persuasion.

Je tirai une pièce d'argent et je la lui jetai. Il la prit, la tourna et la retourna, et se gratta la tête sous son bonnet de laine. On eût dit qu'il n'avait jamais vu d'argent. A la fin il me rendit la pièce, tout embarrassé, et grogna :

Il s'appelle monseigneur le sénateur Galgac, et voilà sa maison.

C'était une hutte plus grande que les autres, mais qui ne pouvait soutenir la comparaison avec notre maison de la Roche-Grise.

Un homme en sortit, courbant sa haute taille sous la porte basse, et nous présenta un visage avenant, hâlé, tanné, et complètement rasé.

Je lui dis en quelques mots qui nous étions et je lui tendis la moitié de pièce d'or. Il rentra dans la maison et ressortit avec l'autre moitié qu'il appliqua contre la première.

Par le dieu qui chevauche sur les flots, me dit-il, j'avais bien l'idée que tu viendrais quelque jour, c'est-à-dire toi ou ton père. Alors il vit toujours ? Il va bien ? Le mien est mort : une lame nous l'a enlevé à la pointe du raz, avec les sept hommes de son équipage de pêche. Alors toi aussi tu vas bien ? Descendez de cheval, vous tous, et entrez dans la maison.

C'est ainsi que je devins l'ami de Galgac.

Sa demeure était encombrée de filets et de bannes d'osier, pleines de poissons pêchés du matin, ou bien de poulpes coupés en morceaux pour les amorces.

Pendant tout mon séjour, il se montrait l'hôte le plus empressé ; mais c'était une hospitalité singulière. On dormait sur des lits de varech, où parfois venaient se blottir de grands crabes, dans l'odeur de goudron, de tannin ou de poisson. Aux heures des repas, on mangeait de l'anguille de mer, des poissons à la tête aussi grosse que le corps avec des feux ronds et énormes, d'autres larges et plats comme des boucliers. Quand le temps n'avait pas permis de pêcher, on ouvrait les grandes jarres et l'on dégustait des sardines confites, des harengs fumés, des quartiers de baleine salée. On décarcassait des bêtes cuirassées comme des centurions romains, rouges comme le manteau d'un tribun, hérissées de dards, armées de pinces énormes et de tenailles dentelées. Pour boisson, de l'huile de phoque ou du cidre de pommes. Rarement de la viande, jamais de vin.

Nos chevaux durent s'accoutumer à brouter, plus souvent que le foin ou l'orge, des varechs et des algues marines lavées dans l'eau douce.

Ils finiront par devenir des chevaux marins, disait Dumnac, et par galoper sur les flots avec des nageoires. Quant à moi, il me vient des palmes entre les doigts, tout comme aux canards. Je commence à respirer par les ouïes, et quand je me gratte, ce sont des écailles qui me tombent du dos.

Ce qui me consolait de tout, c'est que Galgac me prenait avec ses marins dans son bateau de pêche.

C'était une solide coque, dont un bélier romain n'eût pu enfoncer les côtes, avec des peaux de bêtes amincies, rouges de tannin, noires de goudron, en guise de voiles. J'avais peine à remuer les lourdes rames que ces hommes, couverts d'une

saie et de braies en toile huilée, maniaient comme des jonchets, en cadence et poussant des cris rythmés.

Nous allions jusqu'en pleine mer tendre des lignes, plonger des paniers près des écueils, poser des filets garnis en haut de morceaux de liège et en bas de balles de plomb.

En attendant que le poisson vint se prendre, nous dormions au fond du bateau, la face tournée vers la lune, les rayons des astres dans les cils. Le long des bordages passaient les pieuvres étalées en étoiles phosphorescentes. On entendait, près de nous, les marsouins souffler et les requins faire claquer leurs mâchoires.

Galgac m'emmena dans une promenade de plusieurs jours le long des côtes.

Nous passâmes sous des roches colossales, noires comme si elles sortaient d'un four ou resplendissant au soleil comme de l'argent neuf. Sur les rivages bas, nous apercevions des peuples entiers d'animaux à la tête ronde et moustachue, pareils à nos castors, mais se traînant sur des nageoires, la peau rase et luisante, nous regardant avec des yeux brillants et doux, et poussant des cris qu'on eût cru appartenir à une langue humaine. Autour des hautes roches tourbillonnaient des milliers d'oiseaux blancs, aux ailes minces et longues, ou bien ils se posaient sur les vagues et s'y laissaient balancer, assoupis, endormis. Des masses énormes et noires, dix fois plus grandes que notre bateau, se dressaient tout à coup sur la mer, et envoyaient au ciel une double trombe d'eau salée.

Nous frôlâmes des grèves sur lesquelles se dressent des centaines de pierres colossales, où s'alignent des légions de monolithes, aussi nombreuses que celles de César. Les paysans croient que ce sont des troupes lancées à la poursuite de Hu-Gadarn et qu'un geste du héros a pétrifiées sur place. A de certaines nuits, elles se remettent en marche aux rayons de la lune, et malheur à qui se trouve sur leur passage.

Galgac me dit : *Tout cela, c'est des fables. Ces pierres sont simplement les monuments funéraires de chefs fameux ; encore aujourd'hui on apporte de très loin les morts illustres pour les ensevelir dans ces landes.* Mais, à son tour, il me racontait que, la nuit, on entend les défunts se retourner sur leur froide couche en faisant bruire leur armure, et que, de dessous les pierres et les tertres, il sort des nains qui dansent en rond sous les étoiles, forcent le voyageur attardé à danser avec eux et le font tourner et sauter ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il me dit, aussi les dangers de certains rochers isolés dans la mer : ils sont hantés par des druides de la mer, aux mains palmées, qui bénissent les naufragés avant de les dévorer ; par des femmes dont le corps se termine en queue de poisson. Elles ne sortent de l'eau que leur poitrine, appelant d'une voix mélodieuse les navigateurs ; s'ils sont assez imprudents pour approcher, elles s'attachent à eux de leurs bras de femme et de leur queue d'écailles, et les entraînent sous les flots pour les manger.

Il me montra le rivage en demi-cercle où tous les ans, vers le solstice d'hiver, par une nuit sombre, se rassemblent les urnes de ceux qui sont morts dans l'année, attendant qu'un dieu les fasse entrer en une barque et les emmène dans une grande terre qui est bien loin vers l'ouest et qu'aucun marin n'a jamais pu découvrir.

Il me fit passer entre le terrible cap, au pied duquel s'ouvre mugissante une des bouches de l'enfer, et l'île que des vierges farouches font retentir la nuit du fracas des tympanons et des cymbales. Ce passage est un des plus redoutables de l'Océan : le fond en est jonché de carcasses de navires engloutis jusqu'à la pointe de leurs mâts, et, pour peu que le pilote incline trop à droite ou trop à gauche, on est sûr d'être présent au funèbre rendez-vous de la nuit de décembre.

Ailleurs, Galgac, m'obligeant à me pencher hors du bateau, me montrait au fond des eaux les palais de cités que la colère des dieux avait englouties pour punir les crimes des habitants. J'avais beau me pencher : dans la transparence des flots glauques, je ne voyais rien que des rochers, entre lesquels circulaient les homards, les crabes et les poulpes ; mais il m'assura que la nuit on entend monter de là des voix humaines et qu'on distingue les torches qui éclairent encore les orgies subaquatiques de ces coupables citoyens.

Que d'autres histoires encore il me conta pendant les soirées claires de mai, tandis que l'eau filait à droite et à gauche, que le bateau laissait derrière lui un sillage lumineux, et que des rames décollait un feu liquide !

Les chevaliers des nations armoricaines gagnaient leurs torques d'or, non pas comme chez nous, en combattant des guerriers, mais en luttant contre la mer soulevée en montagnes, contre les dieux bouleversant l'Océan de leurs foudres et de leurs tridents, contre les vents dont le souffle emporte les voiles et dont les sifflements affolent les hommes, contre les tourbillons qui pendant des heures entraînent les navires le long d'entonnoirs qui se creusent en cercles toujours plus rapides, toujours plus profonds, jusqu'au niveau des régions infernales.

Ils allaient harponner les cétaqués géants dont un coup de queue effondre les plus puissants navires, les poulpes aux bras plus longs que des mâts, le narval qui porte au front une lance d'ivoire bistournée, les poissons guerriers, armés de glaives, de scies et de marteaux, les lions et les taureaux de la mer, les éléphants à nageoires.

Ils allaient les relancer jusque clans les régions où la nuit dure six mois, où le fer des haches éclate par la rigueur du gel, où l'on voit distinctement le disque enflammé du soleil se plonger dans les flots qui grésillent et qui fument, où dans des glaces éternelles les montagnes de feu vomissent jusqu'au ciel les entrailles de la terre.

Ils commerçaient dans les golfes profonds des Hyperboréens, chez qui les homes n'atteignent jamais la taille d'un enfant de huit ans ; dans cette île de Bretagne où les indigènes allument aux cornes des bœufs des feux errants pour tromper les navigateurs ; dans cette île d'Hibernie où les insulaires se teignent le corps entier avec le bleu du pastel, se piquent sur tous les membres des dessins compliqués, égorgent leurs enfants devant l'idole Cromm-Cruach, et, au lieu de conserver seulement le crâne de l'ennemi tué à la guerre, font sécher sa cervelle.

Des mers où pullulent sur des rochers de glace les ours blancs, les Armoriciens rapportaient de l'huile de baleine, des morues sèches, des ivoires étranges ; des rivages britons et hyperboréens, ils ramenaient des esclaves, des chiens de guerre, de l'étain et de l'ambre.

Galgac me citait un de ses amis qui, emporté vers le sud par une tempête, après avoir erré sous un ciel où le pilote éperdu ne retrouvait plus nos étoiles, était revenu avec une femme toute noire et de la poudre d'or ; un autre prétendait

avoir abordé, par delà l'immensité de l'Océan, en des lieux peuplés d'hommes rouges qui lançaient des flèches empoisonnées et qui mangeaient leurs prisonniers.

Et je l'écoutais en ouvrant de grands yeux, accoudé sur le bordage du bateau, parmi les filets à l'odeur acre et les poissons morts.

CHAPITRE IX — Sur l’océan : mes premières armes

Je devenais hardi sur la mer, et j’avais le teint hâlé et bronzé d’un vieux matelot. A la vérité, j’aurais voulu donner moins de coups de rame et pouvoir distribuer quelques coups de lance. Ce n’était point à être un chevalier de la mer que je m’étais destiné.

Je me souvenais, cependant, que mon père m’avait ordonné d’éviter les légions.

Pourquoi sont-elles venues me relancer dans les baies de l’Armorique ?

Un jour, je trouvai tout le village de Gésocribate en émoi. Un messenger arrivait du pays des Vénètes, annonçant que César construisait une flotte sur la basse Loire et déclarait la guerre à la confédération des Armoricains.

Alès lors il fallait que tous vinsent aider les Vénètes, plus directement menacés par lui. Les Redons, qui labourent les plateaux arides ; les Curiosolites, aux rivages parsemés d’îles granitiques ; les Osismiens, chez qui se dresse la colonne de roches qui marque l’extrémité du monde ; les Namnètes, qui naviguent sur la Loire ; les Diablintes, qui habitent le haut pays : tous, à pied, à cheval, en bateau, devaient se porter au secours de leurs confédérés¹.

D’ailleurs, les Unelles, dont la presqu’île s’avance comme un bras dans la mer, les Lexoves, les Baiocasses, les Aulerks Éburoviks², tous les peuples de la basse Seine avaient promis de faire une diversion.

César, paraît-il, avait envoyé dans tous ces pays des officiers pour réquisitionner des vivres, enlever des otages, et aussi pour observer ce qui s’y passait. Chez les Vénètes, on les avait arrêtés et retenus comme espions, jurant de ne les rendre que lorsque l’*Imperator* restituerait les gens qu’il avait pris chez les confédérés.

Le Romain avait affecté de s’en indigner, déclarant que ces officiers ôtaient des ambassadeurs et qu’on avait violé en leur personne le droit des gens.

Il accourait donc avec ses légions. Il avait demandé une flotte aux Pictons, aux Santons, aux Bituriges-Vivisks³, et ceux-ci, jaloux des Vénètes, meilleurs marins qu’eux et meilleurs négociants, n’avaient pas rougi d’envoyer leurs vaisseaux.

Galgac me dit :

Je m’embarque demain avec tous mes matelots. Comme cette querelle n’est point la vôtre, tu peux rester et attendre le retour de ton ami, vivant ou mort.

— *J’irai avec toi*, répondis-je.

Il ne fallait pas songer à embarquer les chevaux, qui n’étaient pas devenus encore des chevaux marins, ni même Dumnac et Arviragh, qui perdaient beaucoup de leur bravoure à se sentir balancer sur des planches entre le ciel et la mer. Ils préféraient combattre sur le plancher des vaches. Ils me dirent qu’ils iraient chercher les horions du côté de la basse Seine.

¹ Les Vénètes habitaient le Morbihan actuel ; les Redons (Rennes et Redon), l’Ille-et-Vilaine ; les Curiosolites, les Côtes-du-Nord ; les Osismiens, le Finistère ; les Namnètes (Nantes), la Loire-Inférieure ; les Diablinles, la Mayenne.

² Gens du Cotentin, de Lisieux, de Bayeux, d’Évreux.

³ Gens du Poitou, de la Saintonge, du Bordelais.

Du port de Gésocribate, cinglèrent vingt des plus grands navires, portant chacun trente hommes, aussi habiles à manier le glaive que la rame. Au sortir du port, tous les marins saluèrent pieusement les blocs informes de granit qui figuraient pour eux les dieux protecteurs. Ils prononcèrent à haute voix une prière et promirent, si le voyage était heureux, d'immoler des victimes. En chemin, nous ralliâmes cent barques venues de Vorgau, Vorge¹ et autres ports osismiens. Un vent favorable soufflait dans nos voiles rouges, et bientôt nous ralliâmes nos confédérés dans ce dédale d'îles plates qui encombrant la Petite-Île². Cela faisait un total de deux cent cinquante navires et près de huit mille guerriers.

Pendant plusieurs semaines nous eûmes du plaisir. César était bien arrivé sur le rivage avec ses légions, mais sa flotte n'avait point paru. Il lui fallait assiéger par terre les oppida vénètes qui, tous, sont situés sur des caps, et que l'Océan vient entourer complètement à marée haute.

Il s'acharnait contre un oppidum, élevant des terrasses à marée basse, poussant ses galeries, faisant rouler ses machines : pendant tout ce temps, les Romains étaient criblés de traits par les assiégés et par les gens de notre flotte. Ils perdaient beaucoup de monde. Puis, quand ils étaient sur le point d'enlever la place, nous profitions d'une marée haute, nous nous approchions avec nos vaisseaux, nous recueillions la garnison, les habitants, toutes leurs richesses, et nous mettions le feu dans la ville. Quand les légionnaires y pénétraient, ils n'y trouvaient que des cendres ; et, furieux, ils apercevaient sur nos tillacs les assiégés de naguère, qui se gaussaient d'eux et leur tiraient la langue. Ils assiégeaient un autre oppidum, puis un autre, toujours nous répétions la même manœuvre, et c'était toujours pour eux à recommencer.

Ces petites fêtes cessèrent quand la flotte romaine, jusqu'alors retenue par les vents contraires, sortit enfin de l'embouchure de la Loire et s'avança ; contre la nôtre.

Les vaisseaux que leur avaient prêtés les traîtres Pictons et Santons étaient aussi robustes que les nôtres, avec des flancs et des contreforts de chêne, avec des voiles qu'aucun vent ne pouvait déchirer et des ancres solidement fixées à des chaînes de fer.

Au contraire, les galères romaines, d'où sortaient à chaque bord un triple rang de rames, paraissaient si frêles qu'elles devaient se briser sur le premier écueil.

Elles n'avaient pour elles que leur éperon d'airain à l'avant, et de hauts châteaux de bois élevés à la poupe et à la proue, et qui dominaient un peu nos tillacs.

C'était une simple bataille navale à livrer, car le gros des légions, César lui-même, avaient dû rester à terre. Quoique son aïeule Vénus fût sortie des flots, il ne paraissait point curieux de s'y risquer. Seulement, si nous étions vaincus sur mer, le rivage, tout reluisant de casques d'acier, ne nous offrait aucun refuge.

En somme, nous nous trouvions enfermés entre la flotte, romaine qui s'avançait menaçante, et le rivage qui se déployait derrière nous en amphithéâtre, se prolongeant sur notre droite par la presqu'île de Quiberon qui, à la marée haute, est une île.

¹ Aujourd'hui Cos Castell Ach et Carhaix.

² Ou *Mor-Bihan*. C'était alors un très vaste golfe ; la plupart des îles qui le parsemaient sont soudées depuis au rivage.

Certains proposèrent de laisser les légions se morfondre sur les plages et la flotté romaine croupir dans les bas-fonds. Nous n'avions qu'à recueillir les assiégés des oppida marins, à déployer nos voiles, et à gagner la haute mer, où l'ennemi ne pouvait nous suivre, car les galères ne sont point faites pour affronter les tempêtes de l'Océan.

En somme, nous n'abandonnerions aux Romains que des landes stériles ou ravagées, et la république des Vénètes, qui serait tout entière sur ses vaisseaux, resterait intacte. Elle flotterait sur l'Océan jusqu'à ce que la disette chassât de l'Armorique les envahisseurs.

Plus j'y réfléchis, plus j'estime que ce parti eût été le plus sage. Ce ne fut pas celui que soutinrent les jeunes gens et même, il faut le dire, les plus ardents parmi les vieux. Ils avaient hâte de venger leurs injures, de sentir la chair de l'ennemi frémir et crier sous les glaives vainqueurs. Ils tinrent à livrer bataille en vue du rivage natal, de ces oppida d'où leurs familles les contempleraient en leur tendant les bras, de ces hauts menhirs sous lesquels reposaient les ancêtres, de ces légions de géants pétrifiés qui semblaient les encourager à combattre.

On donna le signal ; les galères romaines s'avancèrent à force de rames, afin d'enfoncer leurs éperons dans les flancs de nos navires. Les Romains n'avaient pas compté que ceux-ci ; bâtis d'un chêne qui avait poussé dans les granits, seraient si robustes. Plusieurs des éperons, tant le choc fut violent, s'arrachèrent avec tout l'avant du bâtiment, et deux galères, tout de suite inondées, coulèrent à pic avec les légionnaires et les marins, qui levaient en l'air leurs bras désespérément.

Alors, du haut de leurs tours de bois, les assaillants firent pleuvoir sur nos tillacs des balles de plomb, des boulets de pierre, des flèches, des javelines, des phalariques dont les étoupes, enduites de bitume, flambaient. Cela encore ne leur servit à rien, car nos bardages étaient presque aussi hauts que leurs tours, et nous répondions par une grêle de traits non moins meurtrière.

La bataille semblait gagnée. Je battais des mains.

Méfie-toi, me dit Galgac. Les Romains ne sont jamais à court de ruses, et l'on dit que César est un magicien. Sais-tu nager ?

— *Oui.*

— *Alors tu ferais bien d'ôter ta ceinture de bronze et tout ce qui pourrait alourdir tes mouvements, si tu venais à tomber à l'eau.*

Les capitaines des galères romaines avaient arrêté l'élan de leurs navires, fait ramer en arrière, et ils semblaient se consulter. Tout à coup, sur les tours de poupe et de proue, nous vîmes paraître des engins qui nous étaient inconnus. C'était comme de grandes faux luisantes emmanchées à de longues perches.

Croient-ils qu'il s'agit de couper les blés ? Sommes-nous au temps de la moisson ? demandai-je-en riant à Galgac.

— *Méfie-toi, te dis-je. Je donnerais mon village de Gésocribate pour que le vent soufflât du nord au lieu de souffler du sud. Je cinglerais entre ces galères en brisant, à ma droite et à ma gauche, leurs triples rangs de rames, et je gagnerais la haute mer. Mais ce même vent qui pousse les Romains sur nous m'empêcherait de passer entre l'île de Houat et la pointe de Quiberon. On ne pourrait y réussir qu'à la condition de louvoyer et courir des bordées ; alors les Italiens auraient vingt fois le temps de me couper le chemin. A des moments*

comme celui-ci c'est un fier avantage pour eux que de marcher à six rangs de rames. Fâcheuse idée que de nous être laissés acculer dans cette crique au fond de laquelle le vent nous repousse ! Tant pis, il faut bien se battre sur place. Mais voilà, des engins qui ne me disent rien de bon.

Il n'avait pas fini de parler que les galères romaines, toutes sur une ligne, s'avancèrent de nouveau contre nous ; leurs rames ne faisaient que plonger et sortir de l'eau, bien en cadence, étincelantes sous le soleil.

Soudain, du haut de leurs tours, on vit les faux d'acier s'abattre sur nos navires, trancher le faite des mâts, couper les cordages, faucher les agrès comme on fauche les foins en juillet ; sur nos ponts nous fûmes tout à coup accablés par la chute des mâts et des vergues, pris sous les voiles traînantes comme des poissons sous des filets. En même temps, chacun de nos navires les plus avancés fut cerné par deux galères ; de chacune de celles-ci un pont tomba sur nos bordages.

Les légionnaires, poussant des hurlements de joie, envahirent par les deux flancs nos tillacs. C'était une bataille de terre qui, au milieu de la mer, commençait pour eux, une bataille où le nombre et l'armement leur assurait tout l'avantage.

Devenus fantassins, nous leur étions inférieurs, car les épieux étaient d'une faible défense contre le pilum qui pique comme une aiguille et s'enfonce comme une lance. Nos couteaux de marins ne valaient guère contre les glaives. Nous n'avions ni casques, ni cuirasses. Tout au plus pouvions-nous compter sur nos bonnes haches, avec lesquelles nous défoncions des crânes et abattions des épaules.

La supériorité du nombre nous écrasait. César, du rivage, envoyait sans cesse, sur des bateaux plats, de nouveaux soldats pour renforcer ceux des galères.

A un certain moment, Galgac et moi nous fûmes acculés au bordage, sous la poussée des légionnaires.

Encore un effort, me dit-il, et ce sera le moment de montrer que tu sais nager.

Nous faisons une dernière charge, et les Romains reculent d'un pas sous l'éclair de nos haches. Puis nous enjambons prestement le bordage et nous piquons dans les flots.

Des Romains qui avançaient la tête pour mieux voir reçoivent en pleine figure l'eau qui rejaillit de notre chute.

Nous plongeons comme des marsouins, pour éviter les traits, nageant entre deux eaux, ne mettant le nez hors du flot que pour respirer, le baissant aussitôt sous le sifflement d'une javeline ou d'une flèche.

On ne s'arrête que lorsqu'on est hors de la portée des projectiles. Nous saisissons une épave qui dérivait, et, nous y appuyant du menton et des mains, nous regardons du côté de la bataille.

Des deux cent cinquante navires armoricains, pas un qui, sur son pont rasé par les faux, ne fourmillât de casques d'acier, tandis que des formes humaines en tombaient, pareils à des oiselets qui dégringolent du nid. D'autres navires serrés, chacun, entre deux trirèmes romaines, semblaient de gros canards se débattant entre deux oiseaux de proie. Les rames des galères, se levant et s'abaissant toutes ensemble, frémissaient comme des ailes éployées de faucon ; les éperons d'airain s'acharnaient comme des becs avides fouillant la chair de la victime.

A l'avant de la plupart des vaisseaux gaulois étaient, arborés des enseignes et des vexilla romains ; les longues trompettes jetaient sur les eaux de joyeuses fanfares, et des chants de triomphe retentissaient en langue italienne.

Sur les flots on ne voyait que débris de mâts et de vergues, et des milliers de points noirs qui étaient des têtes humaines. Sur elles les Romains frappaient à coups de rame, à coups de perche, à coups de gaffe, les prenant pour cible de leurs flèches, les sabrant avec les faux.

Ceux des nageurs que les courants de mer, leur lassitude, un trompeur instinct de conservation, poussaient vers le rivage y étaient attendus par les légionnaires. Là on les assommait comme des thons qui se débattent dans les filets ou des veaux marins échoués sur une plage.

La nuit tombait, le soleil couchant empourprait l'horizon, éclairant de ses derniers feux les oppida désormais livrés à la discrétion de César avec les vieillards et les femmes des Vénètes, les hauts menhirs de granit, géants humiliés et consternés de la défaite de leurs enfants, les lignes d'acier de l'armée romaine rangée sur le rivage, les châteaux des galères latines et la ruine des vaisseaux gaulois, et ces milliers de points noirs qui tachaient le miroitement lumineux de la mer, tandis que des éclairs passaient qui étaient le reflet des grandes faux.

Grâce à notre épave, nous pûmes, en nageant des pieds, aborder à l'île de Houat. La nuit, sur une simple barque de pêcheur, nous gagnâmes la haute mer, d'où, le jour suivant, nous cinglâmes vers une anse du pays osismien.

Un mois après, je rentrais fort penaud à la Roche-Grise. J'y retrouvai Dumnac et Arviragh, revenus de la basse Seine, l'un avec un coup de glaive sur le crâne, l'autre avec la cuisse traversée d'une flèche.

Il n'y eut pas besoin de nos récits pour que, dans la maison paternelle, les coeurs fussent tristes et les mines allongées, encore que mon père parut fier de mes exploits et que ma mère me considérât avec une joie attendrie. Là, j'entendis raconter des choses plus terribles encore que celles que j'avais vues. Il n'était pas une région de la Gaule que le malheur eût épargnée.

Tout à l'heure, César était à l'est, battant les Helvètes et les Germains d'Arioviste ; puis on l'avait vu, pour ainsi dire, sur notre tête, écrasant les Bolgs vers l'Aisne, vers la Sambre et vers la Meuse ; enfin on l'avait entendu du côté de l'ouest, guerroyant contre la confédération armoricaine. Il semblait tourner autour de Lutèce comme un loup autour d'un bercail, mais toujours distrait par d'autres proies. Partout sur son passage s'étaient élevés des camps fortifiés, pleins de soldats, qui à distance cernaient les Parises d'un cercle de fer.

Pas à si longue distance, car du mont de Camul, où les gens de Lutèce avaient établi un poste de guetteurs, on apercevait une colline dont la terre, fraîchement remuée, faisait une tache blanche sur la verdure des campagnes, et cette colline nous renvoyait l'éclair des casques frappés des feux du soleil.

La guerre de César contre les Armoricains avait inquiété les gens de Lutèce. Cette fois, c'étaient eux qui s'agitaient, et les gens de la Rivière qui restaient tranquilles. Chez nous on connaissait à peine de nom les Lexoves, les Unelles, les Vénètes, tandis que nos insulaires étaient accoutumés à commercer avec eux par la Seine.

Les plus belliqueux des Lutéciens avaient envoyé à la Roche-Grise des émissaires pour sonder les dispositions de Béborix : il ne s'agissait pas d'une levée en

masse de la nation parise ; mais si mon père et les autres seigneurs de la Rivière aux Castors avaient pu expédier là-bas, sur la basse Seine, quelques centaines de chevaliers, d'écuyers ou de paysans armés d'arcs et de frondes ?

Mon père avait fait comprendre aux ambassadeurs qu'avec des postes romains si près de nous, il lui était difficile de laisser les villages à l'abandon. D'ailleurs, il leur prouva que, pour atteindre la basse Seine, cette poignée d'aventuriers aurait d'abord à passer sur le corps aux légions.

Les Lutéciens étaient repartis l'oreille basse. Le désaccord entre leur île et les villages de la haute Rivière s'en augmenta.

Un jour, cependant, il s'en était fallu de bien peu que la trompe d'appel sonnât dans toute la vallée, du château de Cingétorix au manoir de Carmanno. Un cavalier couvert de poussière avait apporté un message d'un chef des Aulerks Éburoviks, Criciro, qui était le propre frère de ma mère. Les Éburoviks, en masse, avaient pris les armes contre César, forçant les colliers d'or à les suivre, égorgeant ceux qui résistaient. Mon oncle suppliait donc mon père de lui amener en grande hâte tout ce qu'il aurait de guerriers disponibles.

Une fureur belliqueuse fit oublier tous les conseils de la prudence : la vallée des Castors, elle aussi, se levait en masse.

Mais, dans la nuit de ce même jour, mon oncle Criciro lui-même arriva, poudreux, épuisé, sanglant, le casque fracassé. Un moment, avec le vaillant chef des Unelles, Viridorix, il avait cru tenir la victoire : les trois légions de Sabinus, enfermées dans leur camp retranché, privées de toute communication avec César, qui guerroyait en Armorique, étaient sur le point d'être forcées. Quarante mille Gaulois assiégeaient dix-huit mille Romains. L'imprudence de quelques jeunes chefs, sourde aux sages conseils de Viridorix, avait tout perdu. Un assaut tenté sans préparation suffisante avait été repoussé ; une brusque sortie des légions avait complété la déroute de notre armée de la basse Seine.

Et, quelques jours après, on avait appris le désastre des Vénètes. Sans qu'on pût se douter à la Roche-Grise que j'en avais ma part, on fut terrifié de l'étendue de la catastrophe. Tout avait péri. Les héros de l'Armorique, les chevaliers de la mer, les vainqueurs des tourbillons et des enfers océaniques, dormaient maintenant au fond des flots, près de la Petite-Mer, parmi les palais des cités subaquatiques, le visage rongé par les crabes et les pieuvres phosphorescentes. Le lendemain de la défaite avait été pire que la défaite. Sous les verges et les haches des licteurs avaient expiré les membres du sénat vénète. Tout le reste de la nation avait été livré aux maquignons d'hommes du Latium, vendu sous la lance qui indiquait que c'était un butin de guerre, adjugé au plus offrant.

Ah ! les beaux hommes de la Celtique, les vierges aux tresses blondes, ne devaient pas se vendre cher sur les marchés de l'Italie, de l'Afrique et de l'Asie ! Cette chair de notre chair y devenait la plus vile des marchandises.

Ce qui ajoutait de la honte à ces malheurs, c'est que, là aussi, des Gaulois avaient prêté leur bras à César pour la perte des Gaulois. Sur l'Océan aussi s'étaient rencontrés des peuples de traîtres, dignes complices des Édues et des Rhêmes : les Santons et les Pictons. Quand donc la Gaule cesserait-elle de se déchirer de ses propres mains ?

Et, de nouveau, on signalait les légions au nord, à l'est, au sud, partout. Dans les tourbières et les marais de la Morinie ; de la Ménapie, de la Batavie, César, entrant dans les fanges jusqu'au poitrail de son coursier, jusqu'au pommeau d'or

de sa selle, détruisait des cités humaines confondues parmi des villages de castors et des bauges de sangliers. Du côté du Rhin, il décimait les tribus envahissantes des Germains, barrait le cours de la Meuse et de la Moselle avec quatre cent mille cadavres d'Usipètes, de Tenctares, de Chérusks, de Sicambres, les grands corps blancs des guerriers mêlés aux corps délicats des femmes et des enfants. Il domptait le Rhin frémissant, le faisait passer, ainsi que sous un joug, sous le pont construit par ses ingénieurs, et portait la flamme jusque dans les profondeurs vierges de la forêt Hercynienne.

Sur la Garonne, son lieutenant Crassus exterminait les Aquitans de Gaule et les Ibères d'Espagne, accourus au secours de leurs frères. Quand des voyageurs vinrent nous raconter ces massacres de guerriers du Sud, cette mort d'Adiatun, le roi des Sontiates¹, autour duquel ses six cents fidèles se firent tuer jusqu'au dernier homme, il y eut chez nous un cri d'admiration et de douleur. Nos guerriers serrèrent en silence la main de mon père, et leurs yeux lui disaient :

Conduis-nous contre les Romains. Si la fortune trahit ta valeur, aucun de ceux qui sont ici ne te survivra. Nous ferons comme les fidèles du roi des Sontiates. Entre nous et toi, c'est aussi à la vie, à la mort.

Mon père hochait la tête, comprimant son émotion. Les Romains étaient trop près, trop nombreux : ils se multipliaient par la rapidité de leurs marches. Du Rhin et de la Meuse, de l'Escaut et de la Sambre, de la mer d'Armorique et de la mer d'Aquitaine nous arrivait à la fois l'écho du fer martelant des armures ; et, cependant, à une journée de la Roche-Grise luisaient les casques du Latium, s'allongeaient les colonnes des légionnaires en marche, avec le piétinement des cavaleries, et le défilé terrifiant des machines de guerre.

Un vent de colère et d'épouvante courait sur la Gaule entière ; la nuit on s'éveillait en sursaut au bruit de batailles surhumaines qui se livraient dans les nuées. Quand on collait l'oreille au sol, on percevait le sourd gémissement de la terre mère, pleurant ses enfants morts et la honte de ceux qui survivaient.

Qui donc était-il cet homme qui animait ainsi jusqu'aux forêts, jusqu'aux rochers, jusqu'aux nuées du ciel et aux flots de la mer, d'un esprit de démence guerrière, poussant les peuples les uns sur les autres, faisant jaillir partout à la fois des sources de sang humain et tordant les entrailles de la terre dans les douleurs de l'agonie ou de l'enfantement : fils des dieux, presque un dieu ; et le plus terrible de tous, devant lequel Teutatès semblait trembler, et Camul pâlir, et Tarann mettre une sourdine à son tonnerre ?

L'année n'était pas terminée qu'il prenait l'Océan corps à corps, couvrait de ses vaisseaux le détroit de Morinie, et, abordant en des lieux inconnus, livrait bataille à ces Britons indomptables qui se ruent au combat sur des chars de bronze.

Quand nous sentîmes la mer entre César et nous, il y eut en Gaule un soupir de soulagement. Il paraissait si loin, exposé à tant de hasards ! Et qui savait si l'Océan, surpris par son brusque passage, lui permettrait de repasser ?

Déjà le dieu se vengeait sur la flotte ancrée dans les baies de l'île de Bretagne et sur les chalands qui amenaient à César ses vivres et sa cavalerie. Les plages sablonneuses de la Lexovie, les grèves caillouteuses de la Morinie se jonchaient de débris de navires, de chevaux morts. Et jusque dans les criques des Unelles et

¹ Aujourd'hui pays d'Armagnac.

des Osismiens, parmi la brume épaissie, les Armoricains ravis découvraient des barques désemparées que semblaient manoeuvrer des équipages de trépassés.

De nouveau mon père se reprit à espérer. Il envoya des courriers aux chefs de notre Rivière, et à ceux qui font cultiver les vallées de l'Essonne, de l'Orge, de la Marne, de l'Oise, à tous les colliers d'or de la nation parise. Il résolut d'aller trouver lui-même les sénateurs de Lutèce.

Hélas ! pendant qu'il rêvait de grands coups de lance, de camps pris d'assaut et d'une glorieuse guerre de délivrance, les Trois Mères assises côte à côte, avec, sur leur giron, des paquets d'écheveaux qui sont des existences humaines, avaient déjà pris en leurs mains le fil de ses destinées et en approchaient l'acier tranchant. Kathubodua, qui va recueillir les âmes des guerriers dans les mêlées, avait déjà ordonné, à son intention, de seller son coursier aux ailes noires.

Et ce n'était pas dans une grande bataille contre les Romains, à la face du soleil et sous les yeux de milliers de braves, que la messagère de mort allait le toucher à l'épaule ; c'était dans une de ces luttes impies, entre fils de la même mère, pour lesquelles il s'était pris d'une horreur chaque jour plus grande.

CHAPITRE X — Les Parises de Lutèce

Les Parises de Lutèce étaient un singulier peuple. Du temps de mon arrière-grand-père, on avait déjà remarqué que des gens s'étaient établis à demeure dans l'oppidum qui est en haut du mont Lucotice, quoique ces sortes de refuge, chez les Gaulois, ne soient jamais habités en temps de paix, et qu'on se borne à y convoquer des assemblées solennelles, à y faire les sacrifices et à y tenir les marchés. A l'époque de mon grand-père, on s'était lassé de monter si haut, et les tribus puises avaient adopté pour lieu d'assemblée l'île de Lutèce, alors déserte. On l'avait entourée d'une palissade de bois, et on en avait fait une sorte d'oppidum fluvial, aussi bien garanti que l'autre, grâce aux deux branches de la Seine qui l'embrassent. Les gens qui s'étaient bâti des huttes sur le Lucotice n'avaient pas manqué de les abandonner pour s'en construire de nouvelles entre les palissades de Lutèce.

Ils y étaient devenus chaque jour plus nombreux, jusqu'à s'y trouver plusieurs milliers, se recrutant de toute sorte de monde : paysans las de travailler pour un maître, esclaves évadés des domaines, écuyers qui n'avaient pas trouvé de chef à servir, proscrits, vagabonds, même des gens frappés d'excommunication.

Il se rencontrait parmi eux non seulement des Parises, mais des hommes de toutes les nations voisines, Meldes¹, Suessons, Bellovaks, Carnutes, même de nations plus lointaines, Édues, Arvernes, Armoricains, et aussi des Germains. Quelques-uns avaient conservé l'accent des Aquitans, dont ils avaient les cheveux noirs et bouclés, ou celui de la Province Romaine. Cinq ou six étaient originaires de Massilia, et n'avaient point encore oublié la langue grecque, l'abus des hyperboles et le goût de la cuisine à l'huile. J'ai connu, parmi ces Lutéciens, deux Asiatiques et un nègre africain.

Un petit nombre de ces insulaires étaient laboureurs et cultivaient des champs sur les pentes nord du mont Lucotice. D'autres vivaient de leur chasse dans les marais de la rive droite, se risquant parfois à venir braconner à travers les forêts de notre domaine. D'autres passaient leur vie, les jambes dans l'eau, avec une patience de héron, à disposer des filets, des nasses et des lignes d'hameçons ; car la Seine est très poissonneuse, chacun le sait.

Les plus entreprenants s'étaient construits des barques solides, avec lesquelles ils faisaient les transports en amont et en aval de Lutèce, allant, par delà les frontières des Édues, chercher les jambons de Séquanie, les vases étamés des gens de Bibracte, les fers des Helves², et descendant à l'embouchure de la Seine, pour en ramener les moutons des prairies maritimes, les poissons plats et les gros crustacés de l'Océan, l'étain des îles Cassitérides et les esclaves de l'île de Bretagne.

Ces patrons de barque étaient même les plus riches de Lutèce ; ils avaient formé entre eux une société, et c'était parmi les plus notables que se recrutaient surtout les membres du sénat.

Beaucoup de citoyens se livraient à diverses industries. Sur le seuil de leurs buttes et de leurs baraques, on les voyait couler des glaives dans des moules

¹ Les *Meldes* : pays de Meaux.

² Les *Helves* : gens du Vivarais. — Les îles Cassitérides, ou îles de l'étain, sont les Sorlingues.

d'argile, battre le fer sur de petites enclumes, l'exposer dans la vapeur d'eau surchauffée pour le rendre inattaquable à la rouille, le tremper dans des baquets pleins de l'eau glaciale des puits, marteler des chaudrons d'airain, étamer des vases de cuivre, sertir des pierreries ou des coraux dans de l'or, combiner de nouvelles formes de fibules, de bracelets et de pendeloques, remplir d'émail en fusion des cloisonnés de cuivre, tisser des étoffes, fouler des laines, corroyer des peaux, menuiser des bois, tourner des argiles. Ils fabriquaient des bâts pour les ânes, des selles pour les chevaux, des jougs pour les bœufs, des sabots pour les laboureurs.

On disait que leurs forgerons avaient découvert le secret des armuriers d'Ibérie¹, qu'ils laissaient les glaives d'abord se rouiller en terre pour que la moins bonne partie du fer en sortit ; qu'ils arrivaient à tremper des glaives si tranchants qu'une mouche qui se posait sur le fil tombait coupée en deux ; qu'ils rendaient les armes infaillibles en prononçant sur elles des incantations magiques. Pour dérober leur science aux regards indiscrets, ils descendaient travailler en des caves profondes qui ne recevaient le jour qu'au moment où le soleil est au zénith.

Il n'y a pas d'objet si extraordinaire qu'on ne fût assuré de trouver dans quelqu'une de leurs chaumières, fût-ce un sceptre pour un roi ou une muselière pour un loup, des tortues d'Afrique ou du poivre des Indes, la racine qui fait sauter les serrures ou l'œuf magique couvé par les serpents.

Il y en avait même qui coulaient en plâtre, modelaient en cire ou sculptaient en bois des figures de dieux, hautes de deux pieds tout au plus. Ils les peignaient de couleurs éclatantes, les enjolivaient d'or et d'argent, leur incrustaient des yeux d'émail.

On avait alors dans les mains Arduina, chère aux chasseurs, avec son arc et son carquois plein de flèches, et montée sur un sanglier ; Épona, assise sur un cheval, et Boubona, assise sur un bœuf ; Bélen, le front entouré de rayons d'or, ou Bélisana, les cheveux ornés du croissant d'argent ; Ézus, la poitrine à moitié nue sous la saie et brandissant sur des arbres une cognée ; Camul, avec son casque ailé, son bouclier et sa grande lance ; Tarann, sa foudre en zigzags d'or à la main ; Ogma, la peau de lion sur l'épaule, la massue au poing, des chaînes d'or tombant de ses lèvres ; Lug, étouffant le dragon ou bien écoutant ce que des corbeaux croassent à ses oreilles, portant dans la main droite une grosse bourse et dans la gauche une baguette surmontée d'un coq, autour de laquelle s'enroulent des serpents ; sa femme Rosmerta, élevant un sceptre pareil, debout et appuyée sur l'épaule de son époux ; Cernunnos le barbu, avec la ramure immense d'un cerf sur le front, des torques d'or passés dans ses cornes, entouré de bêtes et montrant sur ses genoux un sac de blé ouvert ; la déesse de la Seine et les autres Rivières avec une coupe appuyée au-dessous de la poitrine ; le dieu de la mer pressant un dauphin dans ses bras, ou bien à cheval et foulant aux sabots de son coursier des géants terrassés ; le dieu des légions souterraines, tenant le vase des libations funèbres, et armé d'un énorme marteau au bout d'un long manche, ou de grandes tenailles de forgeron ; la déesse de la terre féconde inclinant une corne d'abondance ou berçant sur son sein le divin serpent à tête de bélier ; le taureau Trigaran, avec trois grues perchées sur sa crinière ou trois cornes plantées sur le front ; et d'autres encore à la tête de buffle, aux pieds de bouc, aux oreilles d'âne, barbus, ventrus, cornus, debout, assis, couchés, montés

¹ Péninsule espagnole.

sur des taureaux, des chevaux marins, des dragons, parfois avec trois têtes sur un même corps ; des dieux tout enfants et ailés, et d'autres qui semblaient des centenaires ; des déesses allaitant des dieux nouveau-nés. Que sais-je encore ? et qui peut les connaître tous, les distinguer entre eux et savoir tous leurs noms et tous leurs attributs ?

C'était en grand secret que les artistes lutéciens fabriquaient ces images et, s'ils les faisaient petites, c'est qu'ils craignaient les druides, qui interdisaient, sous peine d'excommunication, le culte des idoles. Nous-mêmes, les chevaliers, nous considérions que c'était offenser les dieux que de les représenter ainsi, comme des poupées pour amuser les enfants.

Mais les plus superstitieux parmi le peuple, surtout les laboureurs et les mariniers, venaient la nuit acheter ces figurines, les emportaient sous leur saie ou leur cuculle, regardant tout autour d'eux d'un air inquiet. Encore préféraient-ils aux plus jolies images, si fragiles, des blocs de pierre ou de bois, où l'on distinguait vaguement des yeux, un nez, une bouche.

Même ils se contentaient de quelque gros caillou oblong, sur lequel on avait gravé diverses lettres grecques, et qui pour eux figurait l'Amour.

Ces mêmes gens, quand ils souffraient au genou, à la main, au bras, faisaient emplette de genoux, de mains, de bras en plâtre ou en cire ; ils allaient les attacher à quelque chêne sacré, persuadés que, par ce moyen, la partie malade guérirait ; ou bien, s'ils avaient recouvré la santé ; ils suspendaient ces objets dans les enceintes sacrées en témoignage de leur reconnaissance envers les dieux.

Les Lutéciens s'entendaient comme personne à brasser l'hydromel, la cervoise, le cidre, et, avec une amphore de vin d'Italie, à remplir deux amphores. Les moins riches ouvraient leurs maisons à tout venant et débitaient des boissons : on reconnaissait ces demeures hospitalières à des branchages pendus au-dessus de la porte, et au son des harpes ou des rottes dont les bardes vagabonds charmaient les loisirs des buveurs. Près d'un tiers des huttes de Lutèce étaient ainsi ouvertes aux passants.

Au reste, n'importe lequel de ces Lutéciens était propre à faire tous les métiers, tour à tour et souvent à la fois charpentier, marinier, potier, teinturier ou batteur d'or. Si l'on appelait, dans nos villages, un charron de l'île, il ne se bornait pas à vous fabriquer une charrue, mais, par-dessus le marché, il vous empaillait un renard, vous taillait une paire de braies, guérissait la vache malade, enveloppait de l'hipposandale en fer la corne blessée d'un cheval, puis vous chantait quelque chanson nouvellement inventée chez eux.

Tous les Lutéciens, quel que fût leur pays d'origine ou leur métier d'adoption, étaient d'esprit pareil. C'était un esprit curieux, inquiet, gouaillieur. Ils se plaisaient à contrefaire la démarche lourde de nos paysans ou l'air conquérant de nos guerriers. Ils ne marquaient de grand respect pour personne, et les druides pas plus que les chevaliers n'aimaient à s'aventurer chez eux. Ils n'avaient pas de chef reconnu, mais seulement un sénat, dont ils étaient constamment occupés à discuter les actes et à changer la liste.

Ils paraissaient moins robustes que nos gens, ayant le teint pâli par un séjour prolongé dans leurs maisons, mais ils étaient lestes, nerveux, et, dans les querelles, ils défiaient les plus forts. De ces gens, qu'on aurait écrasés d'une

chiquenaude, on recevait presque simultanément un coup de poing dans l'œil, un coup de talon dans la mâchoire et un coup de tête dans le creux de l'estomac.

Ils parlaient la même langue que nous autres, mais ils la parlaient à leur façon, avec des mots, des tournures, des intonations qui nous empêchaient parfois de les comprendre, tandis qu'ils se comprenaient parfaitement entre eux et riaient de nos ébahissements.

Tous les jours, ils improvisaient quelque chanson pour se moquer des autres et d'eux-mêmes. Le soir, quand dans nos villages nous dormions déjà à poings fermés, ils aimaient à se réunir soit dans les maisons, soit dans la rue, à échanger des quolibets et des nouvelles. Certains excellaient à représenter des scènes, où ils paraissaient sous le costume des principaux personnages de la ville, imitant leur accent et leurs tics, leur prêtant des discours à mourir de rire.

Plusieurs n'avaient pas d'autre occupation que d'aller, dans la journée, de porte en porte, chez tous les barbiers et tous les débitants de cervoise, pour écouter ce qui s'y disait et le répéter le soir dans les foules. Si quelque étranger arrivait dans leur ville, on les voyait s'attrouper autour de lui et l'accabler de questions :

Qu'y a-t-il de nouveau ? Qu'est-ce qu'on dit là-bas. ? Que pense Divitiac chez les Édues ? Est-il vrai qu'Arioviste a reparu avec trois cent mille Germains ? Est-ce possible que le peuple romain ait rappelé César et l'ait condamné à mort ? Ce n'est pas vrai, dites, qu'un serpent de cent coudées barre le port de Massilia ?

Les plus intelligents d'entre eux s'entendaient à profiter, pour le bien de leurs affaires, de tous les renseignements qui circulaient ainsi. Ils savaient à merveille le prix d'un bœuf adulte chez les Lexoves, si les moutons des Bituriges¹ n'avaient pas eu la clavelée, si les coteaux des Voconces promettaient de bonnes vendanges, si les châtaignes donnaient abondamment dans les montagnes des Lémoviks, et si les blés s'annonçaient bien dans les guérets des Carnutes. Sur un propos échappé par hasard à quelque voyageur, on les voyait accaparer fiévreusement les sacs de grains ou écouler à bas prix leurs jambons de Séquanie.

Pendant que les uns étaient uniquement préoccupés des faits et gestes du grand serpent de Massilia, ceux-là trouvaient moyen d'ajouter des poignées de monnaies à celles qui emplissaient déjà leurs grandes jarres.

Leurs femmes étaient assez jolies, mais surtout elles étaient les plus coquettes de la Gaule. Elles rivalisaient d'inventions pour se faire belles, et s'empressaient d'imiter celle des leurs qui y avait le mieux réussi. Tous les mois, elles imaginaient quelque forme nouvelle de robe, de tablier, de bonnet ou de galoches, ou quelque combinaison imprévue de parfums et de teintures. Tantôt on les voyait toutes avec les cheveux roux comme le poil de renard, tantôt elles leur donnaient toutes, avec des mixtures de noix de galle et de limaille de fer, les tons noirs du corbeau. Elles mettaient de la farine tamisée sur leur cou, du vermillon sur leurs joues, du bleu de pastel au coin de leurs yeux, tout contre le nez.

Elles étaient folles de bijoux ; quand elles n'en pouvaient avoir d'or, d'électrum ou d'argent, elles s'en faisaient fabriquer en cuivre étamé. C'était à qui parmi elles aurait le plus de colliers, le plus de pendants d'oreilles, le plus de bracelets aux bras, aux poignets, aux jambes.

¹ Pays de Bourges et du Berry.

Aussi intelligentes et vives que leurs maris, elles leur étaient de précieux auxiliaires, non seulement dans le ménage, mais pour la fabrication de leurs produits, pour l'étalage de leurs marchandises, qu'elles s'entendaient à faire payer deux fois plus cher que cela ne valait.

Si vertueuses épouses qu'elles fussent, il leur était impossible de voir passer un homme, indigène ou étranger, vieux ou jeune, laid ou beau, sans essayer sur lui l'effet de leur parure et l'effet bien plus sûr encore de leurs œillades.

Au fond, ces Lutéciens étaient une engeance que nous n'aimions guère, nous autres de la Roche-Grise. Ils nous le rendaient avec usure, nous traitant volontiers de paysans, de rustres et de patauds. Il était bien malheureux qu'on eût laissé tous ces gens usurper un oppidum qui appartenait en somme à la nation parise tout entière, s'y installer et s'y carrer comme les vrais maîtres de la maison, nous y accueillir comme des étrangers, quand nous venions au marché, aux assemblées ou aux sacrifices, et, enfin siéger presque seuls dans le sénat dont les principaux chefs de la campagne étaient cependant membres de droit.

J'ai souvent pensé que mon arrière-grand-père aurait sagement fait de reconduire à coups de bois de lance les premiers qui se bâtirent une hutte dans l'île.

Mais, en somme, nous avons besoin d'eux. A qui donc aurions-nous pu vendre nos récoltes et notre bétail ? Chez qui aurions-nous pu aisément nous procurer mille douceurs ? Qui nous aurait prêté de l'argent, au taux modeste de cinquante pour cent, quand il nous fallait équiper nos guerriers en vue d'une expédition ? Et puis, j'avoue que vraiment ils nous amusaient. Souvent nos hommes allaient chez eux, sous prétexte d'y conduire leurs moutons, mais en réalité pour goûter leurs vins, entendre leurs chansons et savoir ce qu'il y avait de nouveau par le monde.

CHAPITRE XI — Les funérailles d'un grand chef

Mon père partit un jour pour Lutèce afin de se consulter avec les sénateurs sur ce qu'il convenait de décider à l'égard des Romains. Il m'avait chargé de garder le village.

Il était accompagné de Cingétorix ; Carmanno, Boïorix et de quelques autres chefs, et s'était fait suivre de Dumnac, Arviragh et Prydano. Ces derniers devaient simplement l'escorter pour lui faire honneur dans les rues de la ville, car les grands chefs seuls étaient appelés à la délibération.

Du haut de la Roche-Grise, tant que je pus, je suivis des yeux la brillante chevauchée. Elle descendait vers l'île par le sentier¹ qui longe le flanc oriental du Lucotice, car, sur le flanc ouest, la forêt était trop épaisse et le chemin non frayé. Je ne rentrai à la maison que quand je vis les casques étincelants disparaître sous la feuillée. Comment aurais-je imaginé que je venais de recevoir le dernier embrassement de mon père ?

La journée se passa, le soir tomba, la nuit s'épaissit, et nos gens, qui devaient revenir au soleil couchant, n'avaient point encore reparu ! Je commençais à être inquiet. Éponina l'était depuis longtemps. Avant même qu'on pût l'être raisonnablement, elle semblait tourmentée, agitée de sombres pressentiments. Elle ne mangea pas et refusa d'aller dormir.

Le chant du coq avait déjà retenti dans les ténèbres. Tout à coup, du côté du Lucotice, sur ce même sentier qu'avait suivi la noble compagnie, nous entendîmes une lamentation rythmée et lugubre, une mélodie triste et tragique, mêlée de clameurs guerrières et de cris de colère.

De minute en minute, cela grossissait, s'enflait, se rapprochait.

Je saisis ma lance et mon glaive, j'embouchai la trompe de buffle, et je lançai le mugissement d'alarme, que me renvoyèrent aussitôt, dans la nuit, les échos de la vallée. Tous les chiens du village poussèrent en même temps des hurlements plaintifs, que répétèrent de près, de loin, ceux des villages voisins, tout le long de la Rivière. Les hiboux miaulèrent dans les bois. Des beuglements sortirent de toutes les étables. Des chaumières et des huttes, les uns à demi nus, les autres armés au hasard, se précipitèrent guerriers et paysans. Ce fut bientôt de notre côté un tel vacarme de bêtes et de gens que les clameurs qui venaient du Lucotice en furent couvertes.

L'aurore commençait à poindre. Elle éclaira un spectacle pour moi inoubliable. Entre les cavaliers qui marchaient au pas, s'avancait, portée à bras, une civière faite de branches d'arbres. Sur ce feuillage mon père était étendu, les cheveux épars, la poitrine trouée d'une blessure profonde.

On le déposa devant le seuil de sa maison royale, sur lequel il s'était tant de fois assis pour rendre la justice à ses sujets.

Alors ceux des nôtres qui étaient restés à la Roche-Grise se mirent à hurler tous ensemble, à déchirer leurs vêtements, à s'arracher les cheveux, à se balafrer le visage ; leur sang coulait avec leurs larmes.

¹ Depuis, la voie romaine et aujourd'hui la rue Mouffetard.

Ma mère se jeta sur la poitrine de mon père, à corps perdu, entourant de ses bras nus sa tête inerte, collant ses lèvres à la blessure sanglante. Je le baisai sur le front, sur les yeux, sur la bouche, puis brusquement je me levai et, d'une voix terrible, je criai :

Qui donc a fait cela ?

— *Les Lutéciens !* répondirent ceux qui escortaient le corps, baissant la tête.

— *Vengeance ! mort aux Lutéciens !* crièrent cinq cents voix.

Il s'écoula bien du temps avant qu'il me fût possible de savoir ce qui s'était passé. Ceux qui avaient été là-bas parlaient tous à la fois, hurlant des injures contre l'île maudite et se tordant les bras. Voici ce que je finis par apprendre.

Pendant que mon père, entouré des grands chefs de la Rivière, délibérait avec les sénateurs de Lutèce, ceux des nôtres qui ne l'avaient pas suivi au conseil entrèrent, pour tuer le temps, dans une de ces maisons dont la porte est ombragée d'une branche de houx. Assis autour d'une grossière table de chêne, ils vidaient des brocs en devisant joyeusement.

Boiorix, que les délibérations ennuyaient et qui volontiers s'y endormait, était sorti de la maison du conseil et était venu retrouver les buveurs.

Bientôt leurs voix s'élevèrent et ils commencèrent à vanter la bravoure des gens de la Rivière, supérieure à celle de tous les peuples de la Gaule.

Des gens de Lutèce, qui buvaient à une autre table, s'avisèrent de railler la vantardise des nôtres et de contrefaire leur parler et leurs mines.

Les hommes de l'île valent peut-être bien les Castors, dit l'un d'eux.

— *Les Castors,* reprit un autre, *ils n'étaient pas déjà si chauds, quand nous sommes allés les prier d'aller au secours des Lexoves et des Armoricaïns.*

— *Oui,* dit un troisième, *ils ne diffèrent des loirs, des marmottes et des blaireaux qu'en ce que ceux-ci dorment quand il tombe de la neige, et ceux-là quand il pleut des javelines.*

— *Voulez-vous que je vous montre à quoi ressemble le nez d'un Castor ?* intervint le quatrième, un garçon pâle, au cou décharné, mal vêtu et de mauvaise mine.

Il se leva, prit un charbon dans le foyer et commença à dessiner quelque chose sur la muraille.

Cela représentait un castor, assis comme celui qui est peint sur nos armes, mais qui se cachait peureusement derrière un chêne, pendant qu'un casque de soldat romain se montrait à l'horizon.

C'était bien un castor, mais c'était autre chose encore. Le dessinateur avait eu la malice de donner à la tête de l'animal une ressemblance avec celle de mon père : les courtes moustaches de la bête, allongées en moustaches de guerrier, complétaient l'illusion.

La colère s'empara de nos hommes ; mais ils regardaient Boiorix, qui était parmi eux le plus élevé en dignité, et attendaient ce qu'il dirait de cette insolente plaisanterie.

Boiorix, surtout quand il était gorgé de vin et de cervoise, avait l'entendement assez lent. A demi levé de son banc, ses poings énormes appuyés sur la table, le

dos voûté, la tête dans les épaules, se balançant comme un ours sur ses énormes jambes, ses gros yeux ronds tout écarquillés, il regardait ce que dessinait l'insulaire, sans prêter attention aux rires étouffés des autres Lutéciens, sans paraître comprendre.

Quand il comprit enfin, il se leva de toute sa hauteur, poussa un rugissement dont les murailles tremblèrent, et empoignant un lourd broc d'étain, il le lança contre l'artiste, avec autant de roideur qu'aurait pu le faire une catapulte. Le gringalet vit le mouvement, se baissa aussi prompt que l'éclair. Le projectile ne fit que l'effleurer, mais derrière lui, atteignit un des rieurs entre les deux yeux et, du coup, lui fit jaillir la cervelle du crâne.

Les autres insulaires, profitant de ce qu'il y avait l'énorme table entre eux et Boiorix, se bousculèrent pour gagner l'entrée de la hutte ; mais on les rattrapa sur le seuil et une incroyable mêlée s'ensuivit. A leurs clameurs désespérées, les citoyens accoururent de toutes parts, et, sans même savoir de quoi il s'agissait, se mirent à hurler :

Tue ! tue ! assomme ! à l'eau ! à l'eau !

Bientôt le vacarme s'étendit dans la cité entière. A tout moment, il nous arrivait des bandes nouvelles d'assaillants. La vieille rivalité entre la Rivière et l'Île se réveillait. Il pleuvait sur les nôtres des pierres, des pots, tout ce qui peut se jeter. Boiorix, sans même daigner tirer son glaive, élevait et abaissait en mesure son poing énorme, fêlant des crânes, pochant des yeux, écrasant des nez, démantibulant des mâchoires.

Les Lutéciens, rentrés un moment dans leurs maisons, en ressortaient avec des lances, des glaives, des arcs, des frondes.

Aux clameurs qui se croisaient dans l'air, mon père s'était précipité hors de la maison du conseil, suivi de près par ses compagnons, et de loin par les sénateurs de Lutèce. Il essaya d'arrêter le combat. Il était sans cuirasse et avait ôté son casque pour se faire reconnaître.

A ce moment, un de ces mauvais drôles avec lesquels il avait eu des démêlés pour la chasse ou la pêche, l'aperçut, et d'un coup d'épieu traîtreusement lancé, lui défonça la poitrine.

Il s'affaissa ; ses guerriers l'entourèrent, et, à la faveur de la nuit qui tombait, parmi les horions qui s'échangeaient dans l'obscurité, parmi les hurlements et les cris de mort, réussirent à l'emporter par les ruelles étroites et à passer le pont de la rive gauche. Plusieurs des nôtres avaient été blessés, et presque toutes leurs armes fracassées.

Les sénateurs de la cité n'avaient presque rien tenté pour apaiser le tumulte : ils avaient peur que leur populaire ne leur fit à eux-mêmes un mauvais parti. Ceux qui essayèrent d'intervenir entendirent, tout près de leurs oreilles, le cri :

A l'eau ! à l'eau !

Ma mère avait à peine écouté ce récit. Elle restait couchée sur la poitrine sanglante de Béborix, le visage collé au sien, sa bouche sur ses lèvres, comme si elle eût voulu lui insuffler sa propre vie, et l'enveloppant du voile d'or de sa chevelure éparse. On ne put, jusqu'au milieu du jour, l'arracher de là.

Cependant, de tous les villages de la Rivière, accouraient, plus ou moins prompts, selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés, les grands chefs, les chevaliers, les écuyers, les paysans.

Plusieurs milliers d'hommes hurlaient et pleuraient. Autour du corps de mon père se hérissaient les lances et les glaives.

Enfin, Éponina desserra son étreinte. Elle se releva lentement, promena sur tout ce monde des yeux naguère trempés de larmes, maintenant ardents et secs. D'abord d'une voix lente, bientôt précipitant ses paroles, toujours sur un rythme implacablement triste, elle psalmodia les lamentations funèbres.

Elle dit de quels nobles ancêtres descendait Béborix, quel sang presque divin avait coulé dans ses veines, celui de Hu le Puissant et d'Atéol le Fort. Elle rappela ses exploits à la chasse et à la guerre, ses luttes corps à corps avec les aurochs, les ours et le loup gigantesque qui rendait le pays vide d'enfants, ses batailles contre les Harudes, les Sicambres et les Chérusks, son duel avec le grand chef au collier d'ambre et de diamants, ses glorieuses expéditions dans l'île de Bretagne et l'île d'Hibernie, les trésors qu'il avait conquis par sa valeur, les crânes dont il avait décoré sa maison. Quel allié fidèle il était pour ses alliés, quel protecteur pour ses vassaux, quel père pour ses paysans ! Il était le fort rempart du pays, l'impénétrable bouclier, la lance toujours en arrêt, le glaive toujours levé pour la défense des bons et la terreur des méchants. Qui donc l'avait imploré en vain ? A quel voyageur avait-il demandé son nom avant de lui accorder une royale hospitalité ? Quel mendiant avait quitté son seuil sans que sa faim et sa soif fussent apaisées ? Quel infortuné était venu le supplier sans repartir le cœur content ? Quel barde était sorti de sa haute demeure sans faire retentir d'allégresse les cordes d'argent de sa harpe ? Il était fort, il était bon, il était heureux, heureux comme un roi, heureux comme un dieu. Et maintenant il était couché là, en travers de son seuil hospitalier, la poitrine déchirée par l'arme d'un traître, ses grands yeux bleus fermés pour ne plus se rouvrir. Il n'était point tombé, ainsi qu'il le souhaitait, dans une grande bataille, est plein soleil, parmi les glaives étincelants et les frissonnantes bannières, pour la défense de son pays et de son peuple. Et de toutes ces lances qui se dressaient là, pas une n'avait pu écarter de sa poitrine le coup fatal ; de tous ces braves qui pour lui auraient donné tout le sang de leur cœur, pas un qui pût rendre les couleurs à ses joues pales, l'éclat à ses yeux d'azur. Il laissait son fils orphelin ; il la laissait, elle, sa bien-aimée, sa fille, sa servante. Vingt ans d'une vie commune, d'une amitié fidèle, trouvaient leur fin dans cette poussière sanglante. Quand le chêne est abattu, que devient le lierre qui l'embrassait ? Quand l'âme s'est envolée, le corps n'a plus qu'à se dissoudre. Avec Béborix est morte Éponina. Qu'un même tertre donc les réunisse !

A chaque couplet de la triste mélodie répondaient les clameurs des femmes et le mugissement des guerriers dans le creux de leurs boucliers.

Après tant d'années, j'ai encore dans l'oreille cette voix d'Éponina, tour à tour grave ou suraiguë à briser le tympan, invoquant les dieux, suppliant l'unie du défunt de rentrer dans son cœur, tantôt avec les inflexions d'un enfant en détresse qui appelle sa mère, tantôt avec l'ardeur passionnée d'une femme qui veut vaincre la mort par l'amour.

A la fin, épuisée de prières et de sanglots, Éponina tomba comme pâmée, et on put l'emporter à la maison.

Dans l'après-midi, le vieux druide arriva et se rendit auprès d'elle.

Longtemps il lui parla ; sans doute il versa sur son cœur blessé le baume d'espérances prochaines et infinies. La nuit, elle parut s'assoupir, tandis qu'autour de Béborix, exposé dans le grand hall sur une litière d'armures, trois cents guerriers veillaient, le glaive haut et la torche au poing.

Dès l'aube du jour suivant, on creusa dans le sol crayeux, non loin du village, une fosse immense.

Les guerriers nourris dans la maison de mon père vinrent m'annoncer qu'ils entendaient accompagner leur bienfaiteur et leur chef dans la vie bienheureuse ; afin de continuer à l'y servir, comme ils le faisaient sur terre.

Et moi ! leur dis-je. Moi, le fils de votre bienfaiteur et de votre chef, moi qu'il aurait confié, s'il avait pu parler, à la force de vos bras et à la loyauté de vos cœurs, que voulez-vous donc que je devienne ? Avec quels boucliers défendrai-je le domaine qu'il m'a légué et les laboureurs dont il m'a donné la garde ? Avec quels glaives irai-je quelque jour exécuter son projet d'affranchir la mère patrie ? Qui donc m'aidera dans la punition de ses assassins ?

Et m'asseyant sur le seuil de la maison paternelle, devant tous, je pleurai à chaudes larmes, de douleur et de détresse d'âme.

A ce moment, j'entendis derrière moi le pas léger d'Éponina ; je me levai pour lui livrer passage, et ce que je vis alors me frappa de stupeur.

Elle s'avavançait lentement, majestueusement, en fille et en femme de roi, le bras gauche appuyé sur l'épaule du vieux druide, dans la main droite une gerbe de fleurs éclatantes.

De ses traits toute expression de douleur s'était effacée ; ses yeux d'azur levés vers le ciel, elle souriait du sourire de ses plus heureux jours.

Et, ce qui acheva de me confondre, c'est qu'elle avait revêtu des habits de fête, une robe d'une blancheur éblouissante, un manteau à capuchon de fine laine bleue, des sandales fauves à lacets de pourpre et d'or.

Dans ses cheveux rutilants, fraîchement passés à l'eau de chaux, disposés soigneusement en bandeaux et en tresses, elle avait piqué des épingles d'or ; son collier d'ambre et de diamants étincelait à son cou ; des bracelets d'or cerclaient ses bras nus et se rejoignaient par des chaînes d'or à ceux des poignets ; d'autres cliquetaient à ses chevilles. Elle portait au doigt l'anneau de fiançailles.

Elle semblait plutôt une épousée qui court joyeusement à l'autel qu'une veuve qui vient de pleurer son mari assassiné. Debout, sur le seuil, elle parla, ainsi :

Mon fils, mes amis, fidèles serviteurs de mon époux ! Vous me voyez joyeuse et parée comme pour une fête. C'est que ce jour même je vais revoir mon mari, le noble Béborix, le rejeton de Hu-Gadarn. Ce sont mes noces avec lui, mes vraies noces, que je vais célébrer ; non pas, comme il y a vingt ans, une union que le glaive d'un ennemi, l'épée d'un traître, la jalousie des dieux peut trancher, mais un mariage dont la félicité n'aura point de fin...

Je me précipitai vers le druide et je lui dis :

Explique-moi, vieillard, ce que tout cela signifie.

— *Mon fils, répondit-il, j'ai vainement essayé de la détourner de son dessein. Elle veut mourir sur le corps de ton père... Vainement lui ai-je représenté que les*

dieux n'exigent plus aujourd'hui de tels sacrifices... C'était l'usage au temps de nos ancêtres, mais aujourd'hui...

— *Aujourd'hui !* interrompit Éponina. *Et pourquoi ne ferais-je pas aujourd'hui ce qu'ont fait tant de nobles femmes au temps lointain de nos ancêtres ?... Béborix est-il moins digne de dévouement que ne furent les aïeux qui s'en allèrent vers l'autre monde dans les bras de leurs épouses ?... Est-ce sa faute à lui s'il a succombé sous une main obscure ? Peut-être Kathubodua est-elle tentée de le retenir dans un des Cercles inférieurs, parce qu'il n'a pas été tué à l'ennemi ? N'est-il pas vrai, druide, que moi, qui meurs volontairement pour lui, je puis traverser ces Cercles inférieurs, y prendre mon époux par la main et l'emporter avec moi aux plus hautes régions du séjour de félicité, celles où les mortels affranchis de la mort contemplant face à face le Dieu unique qui contient tous les dieux ?*

— *Toi !* m'écriai-je éperdu, *toi mourir ! Toi mourir d'une mort si cruelle ! Toi sentir sur ta gorge le froid de l'acier !*

— *Rassure-toi*, me dit le druide. *Elle respirera seulement ces fleurs que tu vois, et aussitôt son âme s'exhalera parmi les parfums subtils et foudroyants que j'y ai mêlés... Si j'ai tenté de la faire renoncer à son dessein, je ne puis dire que je le désapprouve... Dans les temps où nous vivons, il faut peut-être de telles expiations, d'aussi nobles victimes pour apaiser les dieux... Sois-en sûr : l'âme de ton père, que cette âme héroïque recueillera au passage, ira dans le Cercle de félicité plus haut que n'a jamais été l'âme d'un guerrier... plus haut que ne peut atteindre même l'âme d'un druide. Si orgueilleux que tu puisses être de la gloire de ton père, ta plus fière noblesse est d'avoir eu pour mère une telle femme. Fils d'un héros, fils d'une sainte, que vas-tu donc être pour notre Gaule ! Incline-toi devant la volonté de cette fille de roi... Courbe-toi sous la volonté des dieux qui l'inspirent.*

Alors je me jetai à genoux aux pieds d'Éponina ; en pleurant, je baisai le bas de sa robe.

Mais, alla, souriante, me releva, étendit ses deux mains sur mon front et me bénit. Puis elle me serra sur son cœur et m'embrassa tendrement.

Adieu, me dit-elle, *ce soir je serai avec ton père, et je lui dirai quel fils pieux et vaillant nous laissons après nous.*

Tous les guerriers se jetèrent également à ses pieds, et tous ensemble lui dirent :

Nous ne te quittons pas. Montre-nous le chemin. Conduis-nous chez ton époux.

— *Je sais votre généreux dessein*, leur dit-elle ; *mais écoutez ! Moi, Éponina, fille du roi des Aulerks, au nom de mon seigneur Béborix, au nom de mon fils, je vous ordonne de vivre... Vivez pour servir votre jeune maître, vivez pour venger le maître défunt, vivez pour continuer la gloire de notre maison, vivez pour sauver ce pays et délivrer vos frères.*

Deux hommes restèrent à ses genoux : Prydano et Vandilo.

Le premier dit :

Maîtresse, je suis vieux ; je ne puis plus être utile à ton fils ; j'ai déjà servi deux grands chefs de ta maison. Survivre à un, cela peut s'excuser ; mais survivre à deux, c'est contre l'honneur. Et puis, j'ai si souvent regardé courir les nuées du

ciel, que je ne puis résister à la curiosité de voir ce qu'il y a de l'autre côté... Permets-moi de te suivre.

L'autre reprit :

Maîtresse, je suis encore plus vieux que celui-ci, et je suis aveugle. A quoi puis-je être bon auprès de ton fils ? J'ai servi trois générations de seigneurs ; ils aimaient mes chants ; ils doivent trouver là-haut que je tarde bien à venir les en réjouir. Et puis, j'ai tant vécu avec ceux qui sont morts depuis longtemps, avec Hu le Puissant, avec Atéol le Fort, avec les Sigovèse et les Bellovèse, avec les fameux Brenns des campagnes d'Italie, de Grèce et d'Asie, qu'il me semble que j'ai plus d'amis là-haut qu'ici-bas... La mort semble m'avoir dédaigné, peut-être oublié... Je voudrais la faire se souvenir de moi... Permets-moi de te suivre.

Éponina sourit et fit à tous deux un signe d'acquiescement...

Au fond de la fosse aux parois blanchâtres, se dressait le char de Béborix, dont les roues avaient des bandes et des moyeux de bronze, dont le timon et la caisse étaient incrustés d'argent, et que décoraient des boucliers et des panoplies étincelantes.

Éponina y était assise. Sur ses genoux, entre ses bras, on avait déposé le corps de mon père en son grand costume de guerre, la chevelure bien lavée d'eau de chaux, la pâleur de ses joues dissimulée sous une couche de vermillon.

Près de lui, son brave coursier Tête-de-Bœuf et ses chiens de chasse semblaient dormir, la gorge coupée. Prydano restait debout, appuyé sur sa longue épée. Vandilo, assis sur le timon du char, la harpe sur ses genoux, semblait de ses doigts errants chercher quelque mélodie inconnue.

C'était un spectacle terrifiant que de voir, au-dessous du visage vivant et souriant d'Éponina, clair comme la lune en son plein, la face morte et les paupières closes de son mari.

Quant aux deux hommes, ils semblaient l'un aussi distrait, l'autre aussi rêveur que lorsqu'ils devisaient assis côte à côte, à la lisière des bois, dans l'herbe fleurie. A les voir aussi tranquilles dans leur tombe béante, on eût dit que rien n'est plus aisé et plus simple que de mourir.

A tout moment, dans la fosse, descendaient des serviteurs qui déposaient des vases pleins de vin et d'hydromel, des bannes de froment, des galettes, des fruits, toutes les provisions nécessaires pour le grand voyage d'où personne n'est revenu. Il y descendait aussi des guerriers, des paysans, des esclaves, qui venaient dire à ces défunts encore vivants un dernier adieu.

Tous apportaient des présents pour eux, et pour des parents, des amis qui étaient déjà passés dans l'autre monde. Les plus riches donnaient des armes, des vases précieux, des monnaies d'or et d'argent, se dépouillaient de leurs colliers et de leurs bracelets. Les plus pauvres offraient des moutons, des coqs ou des couples de palombes. Des jeunes filles coupaient leur longue chevelure.

Ceux qui savaient tracer quelques caractères sur l'écorce de hêtre écrivaient des lettres et priaient Vandilo et Prydano de les remettre à destination.

D'autres, se souvenant de quelque dette qu'ils n'avaient point payée, les chargeaient de verser l'argent à leurs créanciers d'outre-tombe.

Des guirlandes de verveine, de marguerites et de genêts d'or, des gerbes de blé mêlées de coquelicots et de bleuets, s'amoncelaient, et le char disparaissait jusqu'au moyeu dans une jonchée de fleurs et de verdure.

Le vieux druide, maintenant revêtu de sa grande robe blanche à large bordure de pourpre, le cuculle noir sur les épaules, la tête ceinte d'une couronne de chêne, la faucille d'or pendue à la ceinture, entouré de prêtres et de bardes, pria, la face levée vers le ciel et les bras étendue. Nous entendions sortir de ses lèvres les paroles qui enchaînent les forces de la nature, rendent les dieux attentifs et affranchissent les âmes.

Puis il donna le signal et se couvrit le visage de son manteau.

Alors éclata le tonnerre de trois cents boucliers sonnans sous le choc des glaives, la clameur des guerriers éveillant au loin les échos, les cris aigus des femmes et des enfants, la vibration des harpes, parmi lesquelles se percevait par instants la voix argentine de celle de Vandilo, modulant les derniers pas de Hu-Gadarn sur le dos lumineux de l'Océan.

Je vis Prydano se courber et passer le tranchant de son glaive sous la gorge de Vandilo, puis tourner, la pointe contre son cœur, et deux ruisseaux de pourpre couler.

Je vis ma mère fixer une dernière fois ses yeux bleus sur moi, porter sa main à ses lèvres en me regardant au fond de mon âme, puis enfoncer son visage dans la touffe de fleurs magiques et se renverser sur le dossier du char de guerre.

Je tombai entre les bras de mes fidèles.

Autour du groupe funèbre on empila des pierres brutes qui, par en haut, se rejoignaient en forme de voûte, et sur le tout on rejeta la terre blanchâtre.

Toute la soirée, toute la nuit, à la lueur des torches de résine, qui allumaient des étincelles aux pointes des lances et aux cimiers des casques, qui éclairaient au loin la sombre masse des forêts et jetaient de tremblants reflets sur les eaux, on entassa sur la tombe des morceaux de roche.

C'est moi qui avais dû apporter le premier, et je contemplais, les yeux brûlés de larmes et d'insomnie, le tertre qui s'élevait toujours plus haut, et je songeais qu'il allait recouvrir tout ce qui m'avait été cher.

Mon père, si vaillant et depuis quelque temps si tendre pour moi ; ma mère qui m'avait appris la douceur des caresses et les noms des dieux ; le vieil écuyer qui m'avait fait aimer l'éclat des fleurs, le charme des bois et les voix mystérieuses de la grande nature ; le barde à la tête blanche, qui avait éveillé mon cœur à la passion de la gloire et au culte des héros de la Gaule : tous ils dormiraient sous ce tertre pour toujours. Jamais plus je n'entendrais leurs voix, jamais plus je ne reverrais leurs visages. Jamais, jamais plus ! sauf au jour que Kathubodua aurait choisi pour faire descendre mon corps auprès de leurs corps et monter mon âme auprès de leurs âmes.

Tout à l'heure, ils me souriaient, et maintenant !... Toutes mes années d'enfance, toute ma jeunesse ardente, mes rêveries et mes jeux, mes joies et mes espérances, le meilleur de moi, s'étaient engloutis dans leurs funérailles.

Cependant, de tous les côtés de la vallée à la fois arrivaient des hommes apportant des pierres. Et le tertre grandissait à vue d'œil.

C'était comme une autre colline qui se dressait sur notre colline de la, Roche-Grise. Elle s'apercevait du mont Lucotice, du mont de Camul et du mont de Bélen.

Aujourd'hui encore, quand un étranger passe dans notre vallée, il demande surpris :

De qui donc cette montagne est-elle le tombeau ?

Et, apprenant que c'est celui d'un vaillant chef, il ramasse quelque pierre et l'ajoute au monticule.

CHAPITRE XII — La guerre entre Lutèce et la Rivière

Les funérailles terminées, je délibérai avec les chefs de la vallée sur la dette de sang que j'avais à exiger des Lutéciens. Il y avait là quarante chevaliers, trois cents écuyers et un millier d'hommes à pied. Tous étaient venus pour rendre les derniers devoirs à Béborix, me saluer comme son successeur et comme leur frère aîné ou leur père. Des bœufs entiers rôtissaient devant les grands feux et la vallée était pleine du bruissement des armes.

On tint conseil et l'on jura sur les glaives de tirer des Lutéciens, s'ils n'offraient pas satisfaction complète, une vengeance dont il serait parlé dans toute la Gaule.

Carmanno partit avec un gros de cavaliers et alla se présenter à la porte de Lutèce qui commande le pont de la rive gauche. Les habitants, effrayés de cette irruption, s'empressèrent de barricader la porte, puis du haut de la palissade, demandèrent ce qu'on leur voulait. Carmanno exposa son message : l'homme qui avait insulté Béborix et celui qui avait porté les mains sur lui devaient être livrés aux parents de la victime, pour qu'ils en fissent à leur volonté ; sinon, la ville serait détruite. Et il remit au gardien de la porte une touffe de poils que j'avais arrachés de ma barbe.

Carmanno attendit près d'une heure la réponse, car les sénateurs s'étaient réunis pour en délibérer. On lui déclara que c'étaient les gens de la Roche-Grise qui avaient commencé le tumulte en assommant un des citoyens ; qu'ils avaient ensuite blessé et estropié beaucoup d'habitants inoffensifs ; que la mort de Béborix était un malheur, mais que, dans le désordre et l'obscurité, il n'avait pas été possible de savoir qui l'avait frappé ; que les notables avaient fait tous leurs efforts pour arrêter le carnage ; qu'il n'y avait, par conséquent, ni satisfaction ni compensation à donner, et qu'on serait plutôt en droit d'en exiger des gens de la Rivière ; que les Lutéciens souhaitaient vivre en bonne amitié avec leurs voisins, mais qu'ils ne craignaient aucun ennemi et ne se laissaient pas effrayer par les fanfaronnades, leurs guerriers étant nombreux et braves, et leurs palissades solides.

C'est tout ce que vous avez à nous dire ? demanda Carmanno.

— *C'est tout*, répondirent les insulaires.

— *Que les dieux, vengeurs des crimes, jugent donc entre nous !*

Il brandit une javeline et la lança contre la massive porte de chêne, dans laquelle, vibrante, elle pénétra d'une longueur de main.

Puis il repartit au galop avec ses hommes, faisant trembler le pont de bois sous les sabots de ses chevaux.

Quand il fit son rapport à la Roche-Grise, les guerriers assemblés poussèrent un grand cri de colère.

Par Camul ! s'écria Cingétorix, *je ne rentrerai chez moi qu'avec huit ou dix de ces grenouilles de marais enfilées dans ma lance, coassant et agitant leurs pattes !*

— *L'île maudite !* mugit Boïorix, *je briserai ses deux ponts, je l'arracherai des racines qui la fixent au fond du fleuve, je la retournerai sens dessus dessous, comme un bouclier, avec ses maisons et ses habitants, où je l'abandonnerai au fil de l'eau.*

— *Je crois qu'on va pouvoir s'amuser*, dit tout bas Dumnac, en donnant un grand coup de coude dans les côtes d'Arviragh.

Le lendemain matin, sur le flanc oriental du mont Lucotice, trois cent cinquante cavaliers en grand costume de guerre, huit cents piétons armés d'arcs, de frondes, d'épieux, de haches pour couper les bois, de pioches pour déchausser les palissades, de crocs pour arracher les claies d'osier, deux cents bêtes de somme portant des vivres pour trois jours, descendaient vers Lutèce.

Dans les champs qui avoisinaient le fleuve, on rencontra des paysans de l'île qui rentraient en toute hâte leurs moissons. On leur donna la chasse ; plusieurs furent tués ou pris, les autres se cachèrent dans les joncs. On mit la torche dans les blés encore sur pied et dans les meules.

Une troupe de marchands lutéciens, qui menaient un convoi d'ânes chargés de poteries et d'outres de vin, eut le même sort : on but le vin et on brisa les pots.

Quand on arriva en vue de Lutèce, on trouva que le pont avait été retiré. On occupa le reste de la journée à échanger des balles de plomb, des flèches et des malédictions. Nos cavaliers, en courant sur la rive, trouvèrent une douzaine de barques ; ils les ramenèrent, après avoir jeté à l'eau les bateliers. On s'installa pour la nuit en plein champ.

Avant que le soleil fût levé, je fis passer dans des barques trois cents piétons ; j'en pris le commandement, après avoir laissé celui du campement à Cingétorix. Aussitôt débarqués sur l'autre rive, nous courûmes au grand pont : les Lutéciens étaient déjà en train de le défaire ; ils ne purent achever leur travail que sous une grêle de projectiles, dont beaucoup furent blessés grièvement. Lutèce avait maintenant pour fossés les deux bras du fleuve, et avec nos barques nous ne pouvions arriver aux palissades en assez grande masse pour leur donner assaut.

Durant cette journée, nous battîmes les deux rives ; quand des voyageurs ou des marchands se présentaient pour entrer dans la ville, si c'étaient des étrangers, on les forçait à rebrousser chemin, si c'étaient des insulaires, on tombait dessus à coups de lance et à coups de latte.

Nous arrêtons de même tous les arrivages, en amont et en aval de l'île. Nous prîmes toutes les barques lutéciennes, nous détruisîmes toutes les pêcheries.

Une nuit, on fit une tentative pour incendier les palissades avec des torches cachées dans de grands pots. Elle échoua, et nous perdîmes quelques hommes. Une autre nuit, comme il faisait très sombre, on s'embarqua en aussi grand nombre que les bateaux pouvaient nous contenir, et ramant très doucement pour ne pas donner l'éveil, on aborda au pied des palissades, et l'on commença à les déchausser à coups de pioche, à les abattre à coups de hache. Aussitôt des lumières coururent dans toute la ville, les Lutéciens arrivèrent en foule et l'on dut se retirer sous une grêle de traits.

Cependant ils souffraient beaucoup, car le commerce était entièrement interrompu, et les vivres leur manquaient.

Au matin du quatrième jour, une barque se détacha de l'île, avec deux rameurs et un barde couronné de verdure et tenant sa harpe. C'était un ambassadeur, et sa personne était sacrée pour nous.

Arrivé à portée de la voix, il nous cria :

Gens de la Roche-Grise ! Les anciens du sénat de Lutèce vous font dire qu'il n'est point convenable à des guerriers comme vous de se musser dans les roseaux des marais pour surprendre des gens inoffensifs. Si vous avez une querelle à vider avec eux, ils vous proposent une rencontre en rase campagne, dans les champs qui s'étendent au pied du Lucotice. Ils demandent que vous ne les empêchiez pas de rétablir le petit pont et que vous ne vous opposiez pas au passage des guerriers. Dans deux heures, nous pouvons nous rencontrer face à face, et les dieux décideront entre nous.

— *Accordé !* répondis-je. *Dans deux heures.*

Le barde retourna vers file.

Je me hâtai de rappeler ceux de mes gens qui étaient sur la rive droite. Tous ensemble, nous nous retrouvâmes sur la rive gauche, et l'on rétrograda vers les pentes du mont Lucotice, afin de laisser aux Lutéciens le temps de passer leur pont et de se déployer en plaine.

Je me plaçai au centre avec les guerriers et les paysans de la Roche-Grise. Cingétorix prit la droite avec Boïorix et tous les hommes de la haute Rivière. Carmanno commanda la gauche, avec tous les contingents venus des vallons de l'ouest.

Nous vîmes les Lutéciens ouvrir leur porte du sud, replacer les madriers du petit pont sur les pilotis, puis, précédés de cors et de trompes qui sonnaient, s'allonger en colonne serrée.

Quand ils furent à trois cents pas de nous, ils se déployèrent en ligne. Ils n'avaient point de cavalerie, et leurs sénateurs mêmes étaient à pied, car leurs administrés n'eussent pas permis qu'il en fût autrement.

Ces guerriers au teint pâle marchaient vraiment en bon ordre, d'un pas rythmé par leur musique, bien armés et bien équipés, avec la contenance d'hommes résolus.

Je vis bien que mes ambactes éprouvaient quelque émotion à se retrouver en face d'hommes avec qui on avait échangé tant de gais propos autour des tables, et avec qui maintenant il s'agissait de se couper la gorge. Nos paysans reconnaissaient des citadins dont ils avaient maintes fois empoché les pièces d'argent en échange de leurs moutons, après qu'on s'était topé dans la main et qu'on avait vidé quelques pintes de bon vin.

Moi-même, je détournais les freux quand, dans les rangs ennemis, je reconnaissais des visages d'hôtes et amis, comme le sénateur Verjugodumno qui avait tant de fois dormi sous le toit de mon père, qui jamais n'était venu chez nous qu'avec de petits cadeaux pour l'enfant de la maison et qui, à Lutèce même, m'avait toujours accueilli et traité comme un fils.

Il y en avait parmi les nôtres qui avaient leur fille mariée dans l'île et songeaient qu'ils allaient peut-être la rendre veuve et ses enfants orphelins.

Mais l'honneur était en jeu et le sang de mon père criait vengeance.

Tout de suite, de part et d'autre, on fit passer en avant les gens armés de frondes et d'arcs. Puis un grand cri s'éleva dans les deux armées ; nos cavaliers rassemblèrent leurs coursiers dans leur main pour charger ; les deux lignes de piétons commencèrent à marquer le pas, les épieux et les lances baissés.

Tout à coup, sur notre droite, entre les deux armées, s'élança du bois du Lucotice un grand vieillard en robe blanche bordée de pourpre, couronné de branches de chêne. Derrière lui se hâtait un cortège de druides portant le même costume, et de bardes avec les harpes dans les mains.

Sous les flèches qui sifflaient et les balles de plomb qui ronflaient, le vieillard se précipita, les deux bras étendus, et cria d'une voix tonnante :

Arrêtez !

Sans que nul des chefs eût fait un commandement, les deux armées suspendirent leur élan. Les lances baissées se relevèrent, les bras tendus pour lancer les javelines hésitèrent, et les chevaux, sentant l'à-coup du mors, se cabrèrent.

Le vieillard s'avança jusqu'au centre des deux armées, regarda tour à tour les chefs, et, croisant ses bras sur sa poitrine, s'écria :

Encore du sang gaulois qui va couler ! Pourquoi ? Quelle fureur vous jette donc les uns contre les autres, fils de la même terre, qui buvez, aux mêmes sources, qui parlez la même langue, et qui dans les visages de vos ennemis reconnaissez vos propres traits ?... Vous ne trouvez pas que la Gaule soit assez déchirée par le conquérant étranger, par le Germain, par le Latin ? Il faut que vous portiez aussi vos ongles sur le sein maternel. Alors, cent mille Helvètes noyés dans les flots du Rhône ou morts de faim dans les défilés du Jura, soixante mille Nerviens égorgés sur les bords de la Sambre, cinquante-cinq mille Aduatiks vendus aux enchères, toute la nation vénète engloutie dans la mer ou jetée sur les marchés d'esclaves, les peuples de la basse Seine décimés, les six cents ambactes des Sontiates tués sur le cadavre de leur roi, tout cela ne vous suffit pas ? Vous n'avez pas de larmes pour tant de milliers de femmes et d'enfants gaulois livrés à toutes les hontes de l'esclavage, pour tant de vaillants chefs succombant sous le fer et la trahison de l'ennemi, pour Boduognat le Nervien, pour Viridorix l'Unelle, pour Adiatun le Sontiate, pour cette élite des marins et des guerriers d'Armorique, dont la Gaule ne nourrira pas de longtemps les pareils ?... Vous voulez d'autres victimes. Eh bien, apprenez que César vient de faire assassiner Dumnorix l'Édue, le seul peut-être qui fût un homme dans cette nation dégénérée. Oui, il l'a fait cerner et sabrer par ses cavaliers parce qu'il refusait de passer la mer avec son contingent, parce qu'il ne voulait point porter le fer chez les Britons de la Grande-Ile, vos frères aussi, d'origine et de langage, parce qu'il avait horreur de tremper une épée gauloise dans le sang celtique, parce qu'il avait osé invoquer la qualité d'homme libre et de citoyen d'un peuple libre.

Des cris de douleur et d'indignation éclatèrent dans les deux armées. Qui donc n'avait entendu parler de Dumnorix, le seul Édue en faveur duquel on fit un peu grâce à sa nation de traîtres ?

Le druide continua :

Vous, Parises de l'île et Parises de la Rivière ; vous avez gardé vos glaives au fourreau quand César, autour de vous, à l'est, au nord, à l'ouest, versait comme de l'eau claire le sang de vos frères. Vous n'avez pris les armes ni pour les Bolgs, qui vous sollicitaient par ambassadeurs, ni pour les Unelles, qui vous suppliaient en embrassant vos genoux, ni pour les Armoricains, qui mouraient en vous maudissant. Les bras croisés, vous avez regardé passer les longues files de captives gauloises, qui sont vos mères et vos sœurs, pendant que le fouet traçait de rouges sillons sur leurs épaules...

— *Ce sont les Lutéciens qui nous ont empêchés de courir au secours des Bolgs !* crièrent les hommes de la Rivière.

— *Ce sont les Castors qui ont refusé d'aller aider les Lexoves !* protestèrent les gens de l'île.

— *Vous êtes tous coupables, également coupables,* interrompit le vieillard. *Il n'y a chez vous du fer et du courage que pour vos luttes fratricides. Vous n'avez même pas ce que la bonne nature a départi aux brutes : l'instinct de la conservation, car le loup n'attend pas qu'on vienne le pousser du pied dans son repaire pour s'en élancer sur qui le menace. Vous n'avez même pas ce qu'ont les bêtes privées de raison : l'instinct de la solidarité, car l'auroch s'arrête dans sa fuite pour revenir sur le chasseur qui s'attaque aux aurochs de sa bande. Qu'attendiez-vous donc ? Que les dieux prissent eux-mêmes la peine de vous délivrer de César ? Quand il a franchi l'Océan ou le Rhin, vous avez bien cru que le fleuve le garderait, que la mer l'engloutirait, et vous vous êtes rassurés. Mais voilà qu'il est revenu de l'île de Bretagne, et qu'après y être retourné une seconde fois il en est encore revenu, vainqueur du brave Cassivellaun et de ses chars de guerre, enrichi des dépouilles de vos frères d'outre-mer, ramenant avec lui de nouvelles bandes de captifs. Il est revenu, vous dis-je ! Il prépare d'autres attentats. Les Bolgs le gênaient dans ses desseins contre vous ; l'Éburon Ambiorix, le Trévire Induciomar, en prenant tout à coup les armes, ont éloigné un moment de vos têtes l'orage prêt à fondre sur vous. César a couru chez eux ; il leur fait, dans les Ardennes, sur la Meuse et sur la Moselle, une guerre d'extermination... Laissez écraser ceux-là, comme vous avez laissé écraser tous les autres, et votre destinée sera proche : Avancez-la encore en tournant vos armes les uns contre les autres. César peut bien vous laisser quelques jours en paix : vous faites son œuvre. Il peut attendre, puisque vous, gens de la Rivière, vous ne savez que passer les jours à chasser et à boire, puisque vous, gens de l'île, vous ne savez que demander ce qu'il y a de nouveau, et qu'enfin tous, vous vous laissez plus entre vous que vous ne détestez l'ennemi commun. Vous aurez le sort de tous ces peuples gaulois, dont les mis par orgueil se présentent seuls au combat, tandis que les autres, par jalousie ou couardise, les regardent mourir, ou même fournissent à l'ennemi des contingents. Quand on songe que s'ils avaient consenti à oublier leurs haines, à se donner la main, à se jeter tous ensemble sur cette poignée d'idolâtres, les légions auraient été balayées du sol celtique, César aurait été réduit à repasser les Alpes en fugitif, et Rome aurait tremblé comme autrefois sous l'épouvante des tumultes gaulois ! Mais parce que vous méprisez les dieux, parce que vous oubliez que Teutatès est le père commun de vos nations, vous serez livrés l'un après l'autre à l'ennemi ; oui, l'un après l'autre, vous verrez flamber vos villes, crouler vos oppida, des mains rapaces vider vos cachettes pour payer les dettes de César, et, sous le fouet des maquignons romains, se traîner vos femmes et vos enfants...*

A mesure qu'il parlait, les chefs et les soldats des deux armées s'étaient rapprochés de lui. Insulaires et Castors se mêlaient, sans plus songer à se mettre en garde les uns contre les autres. Ils semblaient suspendus à ses lèvres comme on se représente suspendus aux lèvres d'Ogma par des chaînes d'or les mortels que charme son éloquence.

Sous l'aiguillon des paroles amères, on les voyait frémir, courber de honte leurs têtes, ou de douleur tordre leurs bras. Les prédictions du druide les épouvantaient, comme des malédictions sacrées dont chaque mot, par soi-même, a une vertu funeste.

A cette menace que leurs femmes et leurs enfants seraient traînés en esclavage, ils élevèrent les mains vers lui et s'écrièrent suppliants :

Tais-toi, père, tes paroles nous porteraient malheur.

— *Eh ! de quelles paroles assez terribles se servir pour se faire entendre à des sourds ?... Vous n'avez donc pas d'oreilles pour écouter, pas d'yeux pour voir ? Regardez donc ces gens d'Italie qui viennent chez vous sous prétexte de trafic, vous apportant les vins qui enivrent et les vices qui corrompent. Ils savent que votre chute est prochaine, et ils calculent le profit qu'ils en peuvent tirer. Ils notent les meilleures terres que César leur donnera. Ils formeront chez vous des colonies pareilles à celles qui ont ruiné les Gaulois de la Province. Où prospèrent aujourd'hui des nations entières, il n'y aura plus place que pour dix propriétaires romains. De vos paysans on fera des serfs, qui travailleront sous le fouet ; de vos guerriers, des mercenaires qu'un centurion mènera à coups de verges ; de vos femmes, des servantes pour les matrones romaines. La cognée s'abattra sur les chênes séculaires de vos enceintes sacrées. Vos autels ruisselleront du sang de vos druides et de vos bardes. Au lieu du Dieu vivant, ce qu'on adorera dans les villes nouvelles, ce seront des idoles de pierre et de marbre, des statues de brigands romains... Regardez-les, dans vos villes et dans vos villages, rôder ces maquignons d'Italie. Ils te soupèsent et t'évaluent du coin de l'œil, toi, Boïorix ; et calculent ce qu'un esclave de ta taille et de ta force, attelé aux meules, pourrait moudre de blé en un jour. Et toi aussi, Dumnac, et toi, Arviragh, ils supputent ce qu'on vendrait bien une paire de hardis gladiateurs comme vous, qui s'entr'égorgeraient si bravement sous les yeux du peuple roi ! Et vous aussi, gens de Lutèce, qui, les fers aux pieds dans l'ergastule, travaillerez à sertir des bijoux, ou qui, dans la maison, serez des serviteurs spirituels, si ingénieux à charmer l'ennui d'un maître, si patients à souffrir ses boutades et ses soufflets... Cette destinée, c'est vous-mêmes qui l'aurez tissée pour vous. Et ce sera le juste châtiment de vos iniquités, de vos sacrilèges, de vos guerres impies...*

J'essayai alors de lui expliquer le juste motif de mon courroux, mais les sénateurs lutéciens se mirent à parler tous à la fois pour s'excuser.

Le grand vieillard nous écarta de la main, et reprit :

Je sais tout... Je ne vous demanderai qu'une chose : Voulez-vous continuer à vous déchirer comme des bêtes enragées, ou vous unir pour le salut du pays ? Êtes-vous décidés à oublier vos injures particulières pour ne songer qu'à venger l'injure commune ? Êtes-vous des Gaulois, ou des gladiateurs enrôlés d'avance par César pour le plaisir de la canaille romaine ?

— *Père, lui fut-il répondu de toutes parts, dis-nous ce que nous devons faire, et nous t'obéirons.*

— *Vous m'acceptez comme arbitre ? Je consens à juger entre vous, mais souvenez-vous que quiconque osera résister à ma sentence, les dieux le châtieront !*

Il se recueillit un instant et, d'une voix grave et lente, prononça ces mots :

Le sang du glorieux chef Bëborix a été versa par une main criminelle... Il y a deux principaux coupables : celui qui a fait la première insulte et celui qui a porté le coup mortel ; mais ce sang a rejailli sur la cité tout entière, par l'impunité accordée à ces malfaiteurs. J'ordonne que l'homme qui a dessiné l'injurieuse image et celui qui leva l'épieu sur le noble défenseur du pays soient bannis de Lutèce et qu'ils n'y puissent rentrer sous peine de la vie. Pour le prix du sang, le

sénat livrera au fils de la victime douze casques de bronze, douze boucliers et douze glaives de bon acier. Vénestos mettra en liberté, sans rançon, tous les prisonniers qu'il a enlevés aux Lutéciens. Comme lui aussi s'est souillé de sang fraternel, il donnera douze bœufs blancs, de deux ans, qui n'aient point subi le joug, sans défaut et sans tache. Ils seront immolés dans l'enceinte sacrée du mont Lucotice, en un sacrifice solennel à Bélisana, et tous les combattants des deux armées y prendront part, afin de se purifier par l'aspersion du sang. J'ai dit.

A peine eut-il parlé que tous les Lutéciens, levant leur main droite vers le ciel, crièrent ensemble :

Qu'il soit ainsi ! qu'il soit ainsi !

Comme je me taisais, pensant à mon père assassiné, impuissant à dompter mon ressentiment, le druide se tourna vers moi, me fixa de ses yeux sévères et me dit à mi-voix :

Penses-tu, Vénestos, que c'est dans du sang gaulois que ton père, qui trône avec ta sainte mère au Cercle de félicité, souhaiterait te voir laver son injure ?...

Je baissai la tête, puis je dis à haute voix :

Qu'il soit ainsi !

De cette façon se termina ma guerre contre les Parises de Lutèce.

Les sénateurs me prièrent d'envoyer quelques cavaliers pour assister au châtement des coupables. Je chargeai de ce soin Carmanno, escorté de Dumnac et d'Arviragh. Ils entrèrent dans la ville, et, en leur présence, on fit sortir par la porte du nord les deux condamnés.

L'homme que paie le sénat pour exécuter les criminels, et dont le contact même est infamant, poussa devant lui les deux scélérats jusqu'au bout du grand pont. Là il les informa que, s'ils osaient le repasser, ils seraient brûlés vifs ; puis, prononçant la formule consacrée du bannissement, il administra à chacun d'eux un vigoureux coup de pied dans les reins. Ils s'éloignèrent au milieu des malédictions et des huées du peuple.

Les sénateurs retinrent nos cavaliers pour leur faire fête et leur présentèrent du vin dans la coupe d'honneur. J'ai su que le soir, dans les carrefours, tous les bardes de la ville chantèrent les exploits de mon père et la magnanimité de son fils.

CHAPITRE XIII — Une leçon de politique

A quelque temps de là, je donnai un grand festin, qui dura plusieurs jours, à tous les guerriers qui m'avaient accompagné dans cette expédition. J'en profitai pour délibérer avec les chefs. Nous avons encore les oreilles remplies des paroles du druide sur l'humiliation de la Gaule. Aux nouvelles que nous tenions de lui s'ajoutaient celles que, depuis la réconciliation, nous faisions parvenir, les Lutéciens et d'autres qui nous arrivaient de l'est, et du sud.

La Gaule entière était en proie à une sourde agitation. Presque, chacune de ses nations avait senti le poids du bras de César, mais aucune ne se résignait à sa défaite, et toutes cherchaient à se concerter avec leurs voisines pour tenter en commun un grand effort.

Des émissaires allaient de tribu en tribu, et, en attendant l'explosion générale, des mouvements partiels éclataient de côté et d'autres.

Depuis son retour de l'île de Bretagne, César avait eu à porter les yeux et la main partout à la fois.

Chez les Carnutes et chez les Senones¹ pour s'assurer d'amis qui lui garantissent la tranquillité du pays, il avait rétabli la dignité royale, qui presque partout en Gaule était abolie. Il avait nommé roi des Carnutes un certain Tasget, et roi des Senones un certain Cavarin. Tous deux descendaient d'anciens rois de ces peuples ; mais leur seul mérite aujourd'hui était de s'être montrés les agents serviles des Romains.

Les Carnutes firent périr leur traître, les Senones voulurent tuer le leur et l'obligèrent à fuir. Alors César dut détacher dans ces pays une légion, moins pour comprimer l'insurrection, car il n'avait pas encore assez d'hommes, que pour observer les mouvements.

Dans le nord, Induciomar avait soulevé les Trévires. Ambiorix insurgeait les Éburons. Il appelait à la vengeance les débris des nations nervienne et aduatike.

Chez les Éburons, un camp avait été forcé, une légion détruite tout entière, et les insurgés avaient jeté aux pieds d'Ambiorix une aigle d'or, dix vexilla de cohortes et deux têtes de légats, celles de Sabinus et de Cotta.

Au pays des Nerviens, une autre légion, celle de Quintus Cicéron, était assaillie par ce même Ambiorix et si étroitement bloquée dans son camp qu'aucun renfort ne pouvait y arriver et qu'aucun émissaire ne pouvait en sortir.

Une légion détruite, une autre sur le point de l'être ! Ainsi donc on pouvait battre les Romains ?

Ce qui montrait l'audace et la résolution de nos frères du nord, c'est que ces attaques avaient eu lieu à quelques marches de César, alors campé chez les Ambiens².

On annonçait encore qu'à la voix d'Ambiorix les tribus germanes des deux rives du Rhin s'étaient ébranlées et marchaient vers l'ouest.

¹ Gens du pays de Chartres, et gens du pays de Sens.

² Gens d'Amiens et de l'Amiénois.

César, enfin averti, était accouru en toute hâte, avait délivré Cicéron et refoulé Ambiorix dans les gorges des Ardennes.

Sur la Moselle, son lieutenant Labienus avait donné la chasse à Induciomar, et des cavaliers romains, le surprenant au passage d'une rivière, avaient rapporté la tête du héros trévire.

Rien n'était fini cependant ; car, dans le nord, les Nerviens, Aduatiks, Éburons, restaient en armes ; les Trévires avaient donné pour successeur à Induciomar un chef du parti de la guerre ; et, dans le sud, les Carnutes et les Senones donnaient à César les plus vives inquiétudes.

Ainsi la guerre et l'insurrection latente enveloppaient de toutes parts le pays des Parises.

Le druide avait raison : l'union de notre petit peuple pouvait seul le sauver. Toutefois le moment n'était pas encore venu de prendre les armes. Nous étions entourés de légions. Toute la force de Rome semblait s'être concentrée sur cette partie de la Gaule. C'est avec des précautions plus grandes encore qu'à l'ordinaire, que César faisait établir les camps, élever des retranchements, multiplier les sentinelles. Rien qu'à voir l'aspect de ses castella et la sévérité nouvelle des consignes, on comprenait qu'il se sentait en pays ennemi...

Un voyageur nous dit l'avoir vu qui laissait pousser toute sa barbe : il avait juré de ne se raser à la romaine que lorsqu'il aurait vengé Sabinus et Cotta. Mais sur qui ? Apparemment sur Ambiorix. En attendant, il fallait éviter d'attirer sur nous cet orage par quelque démarche prématurée.

Je convins donc avec mes principaux chefs qu'on observerait la plus grande prudence et qu'on laisserait passer l'hiver.

Dans tous nos villages, on se mit à forger des pointes de lances et de flèches ; les armes que nous ne savions pas fabriquer, j'en fis acheter par les négociants de Lutèce, en leur recommandant le secret. Je creusai de grands trous dans la forêt, je déblayai les anfractuosités des roches, pour y emmagasiner des grains. On retira les chevaux de la charrue, et on ne les nourrit plus que d'avoine et d'orge, afin de les entraîner pour la guerre.

Je pris soin d'envoyer régulièrement des courriers à tous les grands chefs de la nation parise, afin d'entretenir leurs bonnes dispositions, de les exhorter à se tenir prêts et à ne pas nous abandonner en cas de péril, et enfin d'obtenir d'eux les renseignements qu'ils pourraient se procurer.

Tous les voyageurs qui traversaient notre pays, même quand c'était loin de la Roche-Grise, je faisais courir après eux, je les priais courtoisement d'accepter mon hospitalité, ce qui me permettait de les interroger sur tout ce qu'ils avaient vu ou entendu. Je me rendais fréquemment à Lutèce, où j'étais reçu avec respect et même comme l'hôte le plus aimé.

Si nous autres, de la rive gauche, nous étions assez exactement informés de ce qui se passait au pays des Carnutes et des Senones, c'étaient les gens de Lutèce, qui, par leurs voisins les Ambiens et les Bellovaks, étaient le mieux au fait de l'agitation au pays des Nerviens, des Aduatiks, des Trévires et des Éburons.

Dans une conférence que j'eus avec les sénateurs de Lutèce, je jurai et je leur fis jurer que jamais nous ne séparerions nos destinées, et qu'entre nous ce serait à la vie, à la mort.

Un d'eux proposa d'échanger des otages. Je fis observer que cela ne se pratiquait jamais entre les tribus d'une même nation ; de plus, l'internement d'hommes à moi dans l'île et de Lutéciens à la Roche-Grise aurait fait causer les oisifs et attiré l'attention des espions de César. Autant avouer que nous armions contre lui. Les curieux n'étaient déjà que trop intrigués par mes allées et venues, les voyages de mes cavaliers, le troc de tout ce que je pouvais livrer de bétail contre tout ce qu'on pouvait m'amener de chevaux. Un coursier de guerre, qui naguère s'échangeait contre trois boeufs, en valait maintenant sept ou huit.

L'hiver finit, l'été survint, puis l'automne, sans que j'eusse pu donner le signal de l'insurrection. Il faut du temps pour préparer une telle entreprise.

D'autre part, les occasions ne se présentèrent pas, précisément parce que la Gaule entière se recueillait comme nous. Dans l'année qui suivit ma querelle avec les Parisiens, il n'y eut réellement qu'un soulèvement très peu étendu et vite apaisé, celui des Carnutes et des Senones, et une guerre prolongée, mais qui sévissait loin de nous, sang ; que nous eussions autre chose que des nouvelles, tardives ou incertaines ; c'était celle que soutenaient obstinément Ambiorix et quelques nations bolges et germanes. Nous étions toujours cernés par les légions, quoiqu'elles n'eussent pas encore mis le pied sur notre territoire, et César ne quittait plus nos environs, sauf pour des expéditions rapides dont nous n'apprenions le début que lorsqu'elles étaient déjà terminées.

Cette année-là se passa donc assez tranquillement pour nous ; elle fut la dernière avant celle qui vit l'insurrection générale et la lutte suprême pour l'indépendance ; elle la préparait, elle l'annonçait.

Elle a marqué dans ma vie par plusieurs faits que je ne puis omettre.

Au temps où les fleurs à corolles jaunes commencent à s'épanouir dans les clairières humides des bois, Verjugodumno, membre du sénat de Lutèce, vint m'informer que César convoquait à Samarobriva¹, ville des Ambiens, l'assemblée générale des nations gauloises, et amies alliées de Rome, et que les Parisiens devaient y envoyer des délégués.

Allez-y, si vous voulez ! répondis je. *Pour moi, je n'irai pas. Suis-je donc un ami des Romains ? Et puis, de la Roche-Grise à Samarobriva, il y a pour le moins trois jours de chemin. C'est un peu trop pour rencontrer un ennemi, quand ce n'est point pour le traiter en ennemi. Si César a quelque chose à me dire, c'est à lui de se déranger.*

Le sénateur, un vieux à l'air éveillé et malin, me regarda bien entre les deux yeux :

Tu tiens tant que cela, mon ami, à recevoir la visite de César ? Fais attention ! C'est un grand seigneur qui ne se dérange pas pour une petite fête. Dans celles qu'il se donne à lui-même, il amène quarante ou cinquante mille convives casqués de fer, et ce sont les villages incendiés qui font les frais de l'illumination... Écoute ! continua-t-il, en se rapprochant de moi et prenant un de mes genoux entre ses deux mains, *écoute bien ! César est déjà exaspéré d'avoir eu à refaire une campagne d'hiver dans la brousse épineuse et les marais des Ménapes, dans les forêts vierges des Nerviens. Il est furieux d'avoir eu à se battre contre des gens qu'il croyait enterrés, contre des morts récalcitrants, contre des revenants. Ses légionnaires s'y sont éreintés et n'ont pas recueilli une*

¹ Samarobriva, pont sur la Somme ; nom celtique d'Amiens.

peau de lièvre pour butin. Avant de leur demander un nouveau coup de collier contre les Éburons et les Trévires tout aussi gueux, il ne serait pas fâché de leur accorder, en manière de récréation, le pillage de quelque contrée où l'on trouverait beaucoup d'or, beaucoup de bétail et beaucoup d'esclaves. Il cherche sur quel peuple un peu riche il pourrait d'abord tomber. C'est pour cela qu'il a convoqué l'assemblée de Samarobriva ; tu sais d'ailleurs qu'il en réunit de semblables tous les ans ; seulement les Parises n'y avaient pas encore été invités, sans doute parce que c'est un trop petit peuple. Sans doute aussi, César croyait que nous faisons encore partie de la nation senone. C'était vrai au temps de nos grands-pères, mais depuis nous nous sommes séparés d'elle. Enfin, cette année, il nous invite. Suis bien mon raisonnement... Ceux qui ne se rendront pas à l'invitation, il les considérera comme des ennemis, et c'est sur eux qu'il lâchera d'abord ses chiens, je veux dire ses légions. Pour sûr, les Carnutes, les Senones, n'iront pas. C'est leur affaire. La nôtre, à nous, qui sommes encore plus près de lui, c'est de ne pas l'attirer sur nous.

— Ah ! oui, le système habituel ! m'écriai-je. C'est à qui esquivera les premiers coups. C'est à qui ne recevra pas le premier choc de la bête furieuse. Il faut bien pourtant que quelqu'un commence.

— Très bien ! me dit le Lutécien railleur. Tu parles en héros. C'est cela. Commençons. Ouvrons la danse. Pour débiter, que pas un Parise, ne se montre à l'assemblée de Samarobriva. César, d'un coup d'œil, constatera notre absence. Or, pour lui, en ce moment, tout réfractaire à son appel est un ennemi. Il a quatre légions sous la main, compte bien sur tes doigts : celles de Fabius, de Quintus Cicéron, de Crassus, de Trebonius. Avec les auxiliaires espagnols, baléares, numides, crétois, — et gaulois, hélas ! — cela fait tout près de cinquante mille hommes. Tout cela, dans trois jours, peut être chez nous. Es-tu prêt à les recevoir ?

— Les Parises sont braves, répondis je un peu embarrassé.

— Oui, mais nous serons dix mille contre cinquante mille. Parmi nous, beaucoup de gens qui n'ont jamais fait la guerre, des artisans arrachés à leur établi, des paysans mal armés, des esclaves auxquels il est peut-être égal de changer de maître. Du côté de César, tous de vrais soldats, de rudes lapins, trempés aux feux de l'été et dans les glaces de l'hiver, habitués à escalader les roches et à patauger dans les fanges, capables de faire deux étapes avec de l'eau jusqu'au cou... Et tu verras quel ménage feront dans ton village de la Roche-Grise les Africains à la face noire et les Baléares pour qui un clou a de la valeur.

— Mais, lui dis-je, tu oublies nos alliés. Nous avons pour amis tous ceux qui haïssent le joug romain.

— Lesquels, cher ami ?

— D'abord les gens du nord, Ménapiens, Nerviens, Éburons, Trévires. Puis, les gens du sud, si voisins de nous, Carnutes, Senones...

— Pourquoi pas aussi les Armoricains et les Aquitans ? Pourquoi pas, pendant que tu y es, les gens de l'île de Bretagne, les Germains et les hyperboréens ? Pourquoi pas les Édues ?... Tu sais pourtant ce que valent leur druide Divitiac et leurs chefs intrigants. Pourquoi pas les Arvernes ?... Tu n'ignores pas cependant que le parti de la guerre, chez eux, a été écrasé par le parti de la paix à tout prix, que le roi Keltil a été brûlé vif comme un malfaiteur, que son fils est en fuite...

— Tu me parles d'Hyperboréens ! Mais les Éburons d'Ambiorix, mais les Carnutes et les Senones sont tout près...

— Ne sois donc pas si jeune ! Dès que les Carnutes et les Senones verront s'élever à l'horizon la poussière des légions en marche, Accon, l'auteur du soulèvement, se dérobera ; les autres s'empresseront de le désavouer ; ils crieront à leurs patrons les Édues, qui accourront solliciter leur grâce, et, comme nous n'avons pas de patrons, nous, ce seront les Parises qui paieront les pots cassés. Quant aux Bolgs, avant qu'ils aient remis le nez hors de leurs marais, César aura cent fois le temps de nous écraser. Tu es donc bien pressé d'aller tourner la moule dans les faubourgs de Rome ?...

— Alors que faire ?

— Faire ce qui a été convenu, ce qui a été juré entre nous. Ne pas séparer nos destinées, gens de l'île et gens de la Rivière. Éviter que César, à Samarobriva, ne note notre absence et ne se dise : **Tiens ! voilà des gaillards qui refusent mes invitations ; commençons par nous inviter chez eux.** Notre sénat va envoyer des délégués ; les seigneurs de la campagne également. Sois des nôtres, car surtout d'un chef comme toi l'absence serait remarquée. Que risques-tu ? On peut toujours voir l'homme, écouter ce qu'il peut avoir à nous dire. Nous n'en continuons pas moins à nous tenir prêts pour la lutte prochaine.

— Toujours la lutte prochaine ! Il y a des années qu'on me l'annonce pour demain.

— Ma foi ! mon jeune ami, cela pourrait bien être pour demain. Écoute-moi jusqu'au bout, et pardonne à un vieux de te faire une leçon de politique. Sache avant tout que des soulèvements de Bolgs, d'Armoriciens ou d'Aquitans n'ont aucune importance. Ce ne sera jamais par là que la Gaule sera sauvée. Il faudrait que le centre même s'ébranlât ; or, le centre est tenu par deux puissantes nations, qui ont pour alliés ou clients presque tous les peuples de la Celtique. Tant que les Édues et les Arvernes subiront des chefs dévoués aux Romains, il n'y a rien à entreprendre pour nous, si nous ne veillons pas nous faire casser inutilement la figure. Et, tu vois, depuis cinq ans que César promène dans notre Gaule le fer et la flamme, ni les Arvernes ni les Édues n'ont remué. Même ils lui fournissent ponctuellement leur contingent.

— Mais s'ils remuaient ?

— Alors, ce serait tout à fait différent. Qu'un seul de ces deux peuples se déclare pour l'indépendance, et nous pouvons sonner la trompe d'appel dans les vallées. Que tous deux s'entendent contre les Romains, et le succès devient non seulement possible, mais assuré. Les Édues, parce qu'ils sont les maîtres des voies fluviales, ont dans leur alliance ou leur clientèle les Carnutes, les Senones, les Lingons, les Bituriges, les Ambarres¹ et dix autres peuples. Les Arvernes, qui ont toujours commandé aux Lémoviks, aux Pétrocores, aux Nitiobriges, aux Cadurks, aux Rutènes, aux Gabales², à tous les peuples entre Loire et Garonne ; les Arvernes, dont tous ces protégés portent leurs offrandes au Temple du ment Dôme, dont tous ils ont adopté les monnaies avec la tête de leur grand dieu Lug et la cheval sans bride, symbole de l'indépendance ; les Arvernes, qui habitent les plateaux granitiques, les monts de porphyre, de lave et de basalte ; ce sont

¹ Pays de Chartres, de Sens, de Langres, de Berry, d'Ambérieu.

² Pays de Limoges et Limousin, Périgueux et Périgord, Agen, Cahors, Rodez et Rouergue, Gévaudan.

*les **hommes des Hautes-Terres**. Les autres qui ne cultivent que les plateaux calcaires sont les hommes des Basses-Terres, encore que leurs terres soient bien plus élevées que les nôtres, et ils sont habitués à suivre ceux-là. Entre les Édues et les Arvernes, la Celtique presque entière se trouve donc partagée. En dehors de leurs deux confédérations, de leurs deux clientèles, je ne vois que la ligue des Armoriciens, celle des nations bolges et quelques tribus aquitaines. Si ces deux peuples-rois, s'unissent quelque jour, en dépit des rivalités et des haines qui les désunirent autrefois, c'est la Gaule soulevée tout entière, de la Seine à la Garonne par les Arvernes, de la Loire aux Alpes par les Édues ; c'est la guerre reportée dans la Province Romaine ; c'est César rejeté de l'autre côté des Cévennes, rejeté au delà des Alpes, rejeté dans la Haute Italie ; bientôt rappelé à Rome, où tant d'ennemis, conjurés contre lui, ne sont contenus que par les messages de victoire et par les votes du Sénat décrétant des actions de grâce aux dieux. C'est Pompée, son grand ami d'aujourd'hui, qui retire de lui sa main protectrice ; c'est Caton renouvelant sa proposition d'il y a cinq ans pour livrer le conquérant aux peuples injustement attaqués ; c'est la guerre civile dans Rome ; c'est le soulèvement général des peuples opprimés, depuis les Maures d'Afrique jusqu'aux Syriens d'Asie...*

A ces espérances que m'ouvrait le Lutécien, semblable à un magicien qui fait apparaître l'avenir, je me levai, saisi d'enthousiasme, et je battis des mains.

Il me contraignit à me rasseoir et dit tranquillement :

Oui, mais ni les Arvernes ni les Édues ne donnent signe de vie. Pour l'instant, nous n'avons d'autre alternative que de nous rendre à l'appel de César ou de le voir tomber chez nous... A quoi te résous-tu ?

— *Je ferais volontiers comme les gens de Lutèce... Mais il faut d'abord que je consulte mes hommes.*

Je rassemblai mes guerriers et les chefs les plus voisins : le sénateur leur répéta une partie de ses paroles ; je l'appuyai. Ils dirent alors :

Nous aimerions mieux rencontrer César, face à face, sur un champ de bataille que dans une de ces assemblées où l'on échange de vaines paroles. Mais enfin on peut toujours voir et entendre. De causer, cela n'engage à rien. D'ailleurs, ce que Vénestos aura décidé sera bien décidé.

CHAPITRE XIV — L'assemblée de Samarbriva

Nous partîmes pour Samarbriva, ville des Ambiens sur la Somme. Nous étions une vingtaine de chefs, tant de Lutèce que des autres régions parises ; tous accompagnés de nos meilleurs cavaliers.

Le troisième jour de voyage, nous franchîmes le pont de la Somme et nous entrâmes dans la ville de Samarbriva, où l'on eut beaucoup de mal à se loger, car la cité n'est guère plus grande que Lutèce. Elle était déjà pleine de casques gaulois à cimier dentelé.

Là étaient réunis les principaux chefs de toutes les nations qui adorent Teutatès, depuis les Bellovaks et les Suessons jusqu'aux Pictons et aux Arvernes, même les Morins et les Armoricains, qui avaient été naguère si maltraités par César.

Les Édues, reconnaissables à leurs yeux noirs et à leur teint fleuri, allaient des uns aux autres, caressant ceux-ci, intimidant ceux-là, déblatérant contre Ambiorix et ses Barbares avec lesquels on n'était jamais tranquille, vantant leur crédit sur César, offrant leur protection auprès de lui, prônant sa bravoure et sa douceur, le proclamant invincible, frappant du doigt leur front quand ils parlaient de lui, comme pour dire :

Si vous saviez ce qu'il y a dans cette tête-là !

Et de ces mots *Jules César* ils avaient plein la bouche.

La soirée entière et même une partie de la nuit se passèrent en banquets et en larges beuveries, chez les principaux habitants, dans les rues et sur les places publiques. Les escortes des chefs, faute de logis à l'intérieur de la cité, durent camper dans les prairies, de la rive gauche du fleuve. Quant à l'autre rive, elle était occupée par les légions romaines.

De grand matin, je me rendis avec les députés parises sur cette rive droite où devait se tenir l'assemblée.

Les quatre légions, sorties de leur camp, occupaient déjà le terrain sur trois côtés d'un grand carré, dont le quatrième restait libre pour laisser entrer les délégués de la Gaule. Cela formait trois lignes de fer qui étincelaient au soleil levant.

Ah ! mes amis, quel ordre, quelle discipline et quel silence dans ces lignes ! Chaque soldat d'infanterie, avec son casque de fer à cimier bas, avec les garde joues réunies par une jugulaire, et le couvre-nuque de fer, avec la cuirasse formée de lames de fer imbriquées, avec les épaulières de fer, aurait semblé une statue, sans les yeux noirs qui luisaient sous la visière du casque, sans le mouvement bien égal de la respiration qui faisait miroiter les plaques de métal.

Tous portaient la même armure, tous le court glaive pendu au côté ; dans la main gauche, le bouclier carré avec des foudres zigzagant autour de l'umbo ; dans la main droite, le terrible pilum. Tous étaient vêtus, sous le fer, d'une tunique de laine brunie descendant jusqu'aux genoux. Ils avaient le cou, les bras et les jambes nus ; ils étaient chaussés de sandales de cuir solidement tenues par de légères courroies s'entrecroisant au-dessus de la cheville.

Tous, comme insensibles au spectacle que nous leur donnions, n'avaient d'yeux que pour leurs chefs.

Les centurions, de vieux officiers blanchis sous le harnais, avec des cuirasses couvertes de phalènes et de décorations, avec des torques d'or au cou, des armilles aux bras, des aigrettes sur le casque, autant de récompenses pour leurs hauts faits, circulaient entre les rangs, inspectant les armes. Ils s'assuraient qu'elles étaient nettes et luisantes et que les glaives n'étaient point retenus au fourreau par la rouille, rectifiaient la position des hommes, quelquefois détachaient de leur flanc un cep de vigne dont ils cinglaient les bras ou les mollets nus. Les soldats romains, si chatouilleux sur leur dignité, ne s'en montraient point offensés. Ce cep de vigne, consacré à leur dieu Bacchus, s'appelle en leur langue *vitis honorata*, et ses coups ne déshonorent point.

Au reste, jamais on n'eut dit que ces soldats avaient fait de si rudes campagnes, marché des journées entières avec la charge d'un mulet sur les épaules, cheminé dans les ronces, les roches et les fanges. A leurs tuniques, à leurs manteaux de campement roulés sur leurs sacs en écharpe, pas une tache, pas un trou. Pas une courroie qui manquât à une sandale. Leurs corps avaient passé aux étuves, leurs aciers à la poudre de grès, leurs vêtements de laine chez le foulon. Ils sentaient bon l'essence de verveine, le musc et l'eau de rose ; car César aimait que le soldat poussât le souci de sa toilette jusqu'à se parfumer. Il disait en riant que les petits-maîtres ne sont pas ceux qui se battent le plus mal.

Il y avait là de vieux troupiers aux cheveux bouclés et gris dépassant le casqué, aux sourcils blancs sur les yeux noirs et vifs, aux mentons rendus calleux au contact de la jugulaire, aux gencives édentées dont chaque brèche disait une campagne de plus ; et aussi de tout jeunes gens, sans doute fraîchement arrivés d'Italie, mais déjà hâlés par les étapes sous le soleil, le vent et la pluie.

Devant le front de chaque légion passaient et repassaient à cheval les officiers supérieurs, le légat, qui a la dignité sénatoriale, les six tribuns et le questeur, avec leurs anneaux de chevalier au doigt, leurs casques à grands panaches rouges, leurs cuirasses de plaques dorées et les longs manteaux de pourpre.

Au-dessus des rangs, parmi la forêt luisante des pila, se haussaient les aigles d'or de chaque légion, surmontant les hampes décorées de médaillons qui rappelaient les victoires, avec des flots de rubans et des guirlandes de fleurs, et les vexilla en drap rouge de chaque cohorte, taillés en carré et portant dans leurs plis ces quatre lettres d'or : S. P. Q. R., c'est-à-dire : *Senatus populus que romanus*.

C'était déjà imposant comme masse ; mais on sentait que ce n'était point une masse inerte ; on distinguait le sectionnement en cohortes, en manipules et en centuries, chacune de ces sections vivant de sa vie propre.

Une légion, c'était comme une bête énorme et formidable, mais bien découplée, bien articulée, se prêtant aux évolutions les plus rapides et aux manoeuvres les plus variées.

Chacun des hommes semblait avoir abdiqué son individualité pour n'avoir d'autre mouvement que les mouvements d'ensemble, d'autre passion et d'autre élan que l'élan et la passion de tous, d'autre âme que celle qui soulevait en même temps dix mille poitrines. Et cependant, à le voir si fièrement campé, si libre de ses allures, avec sa chaussure légère et sa cuirasse de lames mobiles, on devinait que, même en combat singulier, il serait un alerte et redoutable adversaire.

De l'autre côté des lignes d'infanterie s'apercevaient les cuirasses de plaques ou d'écailles de la cavalerie, toutes reluisantes sous les grands manteaux de laine

verte à bordure rouge, les casques bas des cavaliers romains et espagnols, les casques ailés des cavaliers auxiliaires gaulois, les capuchons blancs des cavaliers africains. De ceux-ci quelques-uns avaient sur la tête un voile léger, serré aux tempes par des paquets de cordes et qui tombaient sur les yeux comme des cornettes de paysannes ; de loin, ces guerriers auraient assez bien ressemblé aux vieilles femmes de chez nous ; mais, de près, on était surpris par l'éclat de leurs yeux noirs fendus en amande, la courbe en bec d'aigle de leur nez, l'ébène de leur barbe, le teint foncé de leur maigre visage et un air de férocité indomptable.

Plus loin encore, une mêlée de poutres levées, de grands bras semblables à des mâts pourvus de leurs agrès, de têtes de bélier en bronze au bout de troncs d'arbre, de grandes carcasses massives avec des roues d'acier énormes et luisantes. C'était là sans doute cette fameuse artillerie des Romains, aux noms si étranges de catapultes, balistes, onagres, scorpions. Les soldats du génie, charpentiers et forgerons, les entouraient sous les ordres du *præfectus fabrorum*.

Au dernier moment, des colonnes de guerriers à pied traversèrent l'espace libre pour prendre position à l'une des ailes. Ils marchaient d'un pas relevé et allègre, vêtus d'une simple tunique à larges manches retroussées au-dessus des coudes, coiffés d'un petit bonnet de feutre rouge, chaussés de sandales plus légères encore que celles des Romains. Tout leur armement se composait d'une pannetière pleine de balles de plomb ou d'argile, d'un long coutelas dans la ceinture, d'une fronde à la main droite et de deux frondes de rechange liées autour des tempes. C'étaient les Baléares.

Puis une autre colonne de piétons avec des chapeaux, de paille sur la tête, des jupes blanches et tuyautées, des jambières d'étoffe d'or et d'argent, un carquois sur le dos et de longs arcs dans la main. C'étaient les archers crétois.

Nous autres, les chefs gaulois, dont le nombre augmentait à vue d'œil, on nous laissa approcher de très près. Ceux qui connaissaient la sévérité des consignes romaines s'en étonnaient. On pensa que César n'était pas fâché de nous permettre de tout regarder et bien voir, et ensuite de réfléchir.

Dans le milieu de l'espace encadré par les troupes, se dressait une sorte de grand tertre en terre revêtue partout de gazon, et sur la plate-forme duquel on pouvait arriver par des gradins. On me dit que c'était le *prætorium* ou tribunal, du haut duquel les généraux romains ont coutume de rendre la justice aux peuples soumis et de haranguer, leurs soldats.

Soudain éclatèrent les fanfares de la cavalerie ; les cors des légions lancèrent leur appel strident ; les *titui*, longs comme le bâton d'un augure, poussèrent leurs notes aiguës et prolongées. Des commandements volèrent de ligne en ligne ; les officiers à cheval et les centurions s'activèrent sur le front des troupes ; les rangs prirent un aspect plus rigide ; pas une pointe de pilum ne dépassait les autres ; les aigles d'or enrubannées et les vexilla de pourpre se levèrent encore plus haut.

Du camp romain accourait un tourbillon de poussière dans lequel étincelaient des casques, luisaient des glaives, flamboyaient des panaches.

Cela contourna l'aile droite des lignes romaines et en un clin d'œil fut au pied du *prætorium*. Un homme de taille moyenne, en cuirasse d'or guillochée, en brodequins rouges, en manteau de pourpre, tête nue, sauta de cheval, monta les

gradins et se plaça devant un trône d'ivoire qui se dressait sur la plate-forme. Du brillant état-major qui l'entourait, chefs gaulois, officiers espagnols ou généraux latins, les uns restèrent à cheval au pied du tertre, les autres le gravirent et, debout, se rangèrent en demi-cercle autour de l'homme.

J'aperçus alors distinctement la jupe rouge sur les jambes nues, les *ptéryges* ou pendeloques d'or flottant sur les cuisses, le glaive court collé au flanc gauche, et cette tête pâle, maigre, aux cheveux rares et soigneusement ramenés en avant, et ce large front, ces yeux d'aigle, ce menton saillant et volontaire, cette face glabre creusée de plis sur les joues, parfois contractée par un rictus, mais le plus souvent d'une rigidité de marbre. Ce petit homme aux membres débiles, aux mains délicates et fines, aux épaules étroites, à la figure vieille qui portait les stigmates du *mal sacré*, c'était donc lui qui avait vaincu des géants, fait tomber les plus forts oppida, dompté le Rhin et l'Océan, exterminé des nations entières !

Sur son masque impérieux, on ne lisait aucun sentiment humain, sinon la passion de la puissance et de la gloire, avec la plus parfaite indifférence pour les souffrances des mortels, comme s'il eût été pétri d'une autre pute que les autres.

Chacun des mille, chefs gaulois qui s'entassaient au pied du proetorium, se pressant pour mieux regarder, avait le sentiment que ces yeux perçants les voyaient tous en même temps, plongeant dans leurs prunelles et dans leurs coeurs, lisant comme en un livre leurs plus secrètes pensées.

Autour de moi, rien que des visages graves et inquiets, des regards fixés vers la face marmoréenne de l'*Imperator* ; le silence n'était troublé que par le bruissement des armures sur des poitrines qui se soulevaient d'anxiété. Devant cet homme, Boïorix le géant se faisait petit et Cingétorix le brave devenait modeste.

D'un seul coup d'œil César nous avait comptés. Un mouvement de dépit, prompt comme l'éclair, plissa son front, contracta les coins de sa bouche, et, distinctement, je l'entendis qui disait aux chefs les plus rapprochés de lui :

Eh bien ! vous le voyez : ils ne sont pas venus.

Ils, c'étaient évidemment les Senones et les Carnutes.

Sur un ordre rapidement donné, cinq ou six officiers sortirent de l'escorte, mirent un genou en terre ; sur l'autre genou ils étendirent des papyrus ; le calame levé, ils attendirent. Je compris qu'il leur dictait à la fois des lettres différentes. Les calames couraient sur les papyrus. Quand ce fut fini, ils plièrent ces feuilles, allumèrent des cires à une torche qu'apporta un légionnaire. Et César, tirant de son doigt un anneau, l'imprima sur les cachets.

Ah ! cet anneau ! Comme il m'attirait l'œil avec ses chatoiements et ses reflets. Il était en or massif, avec une grosse pierre ronde et rouge, sur laquelle était gravé quelque chose, une figure de femme, que je distinguais mal.

Tout cela ne dura qu'un instant. Les officiers se relevèrent, glissèrent les lettres dans le haut de leur cuirasse ; et aussitôt je les vis s'enlever sur leurs coursiers et galoper dans des directions opposées.

César s'avança sur le bord du tertre, enveloppa tous nos Gaulois d'un regard, et, d'une voix brève, saccadée, impérieuse, il prononça ces paroles :

Je vous remercie de vous être rendus en si grand nombre à mon appel. Je regrette de ne pas apercevoir parmi vous des hôtes que j'espérais. Je le regrette non pour moi, mais pour eux...

On sentait que, malgré le grand empire qu'il avait sur lui-même, une impatience le travaillait. Il allait et venait sur le tertre. Et brusquement il s'arrêta, tourné vers nous :

Beaucoup, parmi ceux mêmes qui sont ici, me connaissent mal. Tant de gens sont intéressés à me calomnier auprès de vous ! Sans doute, ils me représentent comme avide de conquêtes, altéré de sang gaulois... Quelle conquête ai-je donc faite en six années de guerre ? Quel territoire celte ou bolg ai-je donc annexé à la Province Romaine ? N'ai-je pas laissé à chaque peuple ses terres, ses lois, ses dieux, son sénat ? Je suis venu chez vous appelé par vous. J'ai fait la guerre aux Suèves d'Arioviste pour affranchir les Séquanais, aux Helvètes pour sauver les Éduens, les Arvernes et les peuples océaniques d'une invasion formidable, aux Bolgs parce qu'ils attaquaient les Rhêmes, aux Vénètes parce qu'ils exerçaient la piraterie sur les vaisseaux des Pictons et des Santons. J'en appelle aux députés des nations qui sont venus implorer mon secours ; sollicitant l'entretien le plus secret, fléchissant devant moi le genou comme devant un libérateur. C'est avec le sang de mes soldats que j'ai préservé votre indépendance, que j'ai arraché vos terres aux convoitises de toutes les hordes germaniques, de tous les peuples vagabonds d'Outre, Rhin. C'est au péril de ma vie que j'ai, à trois reprises, chassé de la Gaule les Suèves, les Harudes, les Usipètes, les Tencières, les Sicambres, les Chérusques¹, si pauvres que la casaque d'un de vos esclaves leur fait envie, si féroces qu'ils se débarrassent de leurs prisonniers et de leurs captives en leur brisant les membres dans les ornières sous les roues de leurs chars... Délégués des Éduens, des Rhêmes, des Séquanais, des peuples de l'Océan, protestez donc, si je ne dis pas la stricte vérité !

A ces mots, dans les rangs des chefs amis de Rome, quelques acclamations, rares, isolées, timides, et comme honteuses, se firent entendre.

On vous a parlé aussi de mes cruautés. Envers qui donc ai-je été cruel ? Envers les Aduatiques, qui, feignant de livrer toutes leurs armes, avaient gardé les meilleures dans leur oppidum et tentèrent d'égorger mes soldats qui se reposaient sur la foi d'une capitulation acceptée et jurée. Envers les Vénètes, qui, par un crime que punissent vos dieux, avaient arrêté mes ambassadeurs. Envers Ambiorix et ses Éburons, qui ont attiré à une conférence mon légat Sabinus et l'ont lâchement assassiné. A aucun peuple gaulois je n'ai fait expier une guerre même injustement et follement provoquée. N'ai-je point recueilli et rétabli dans ses pénates les débris de la nation helvète, entraînée à de funestes résolutions par un coupable aventurier ? N'ai-je pas, après ma victoire de la Sambre, épargné les restes du peuple nervien, dont j'admirais la bravoure et plaignais les malheurs ? Que de fois j'ai répondu à des provocations par la patience, le pardon, l'oubli ! Députés des Rhêmes, dites si j'ai repoussé votre intervention en faveur des Suessons insurgés. Députés des Bellovaks, rappelez-vous les vieillards de Bratuspans² qui vinrent, en me tendant les mains, implorer ma pitié pour votre nation ; rappelez-vous ces femmes aux cheveux épars, affolées de terreur, qui du haut des remparts nous présentaient leurs petits enfants. Députés

¹ Ce sont tous des peuples germaniques.

² Aujourd'hui Gretepanche, près Beauvais.

des Édues, dites si j'ai alors méprisé vos prières en faveur des Bellovaks, puis en faveur des Ambiens.

Cette fois les chefs édues et rhêmes applaudirent avec transport et crièrent :

Oui, tu as été un père pour nous, pour nos alliés et pour nos clients. Pour nous le peuple romain s'est montré vraiment un frère aîné.

La voix onctueuse du druide Divitiac s'éleva :

Méprise la calomnie, César ! Écrase-la sous tes brodequins, comme le dieu Lug écrase la tête du dragon.

César continua :

Gaulois ! On affecte de vous représenter les Romains comme des étrangers que d'est un devoir de repousser et de chasser. Pourquoi seraient-ils plus des étrangers dans la Gaule que les Grecs établis à Massilia, que les Germains cantonnés sur toute la rive gauche du Rhin. Bien des peuples gaulois sont moins vieux en Gaule que les colons romains à la Province. Notre langue est plus intelligible pour vous, Gaulois de la Celtique, que celle des Ligures, des Aquitans et de la plupart des Bolgs ; pour vous, Gaulois de la Belgique, que celle de vos plus proches voisins, Trévires ou Éburons. En cherchant bien, ce ne sont pas seulement les Rhêmes, issus de Remus, qui seraient les frères de peuple de Romulus. Certains druides fanatiques affectent d'invoquer contre nous vos dieux. Mais nous adorons les mêmes dieux que vous, sous d'autres noms, à la vérité. Il vous plaît de les appeler de noms choisis en votre langue ; chez nous on les invoque sous les noms d'Apollon, de Diane, de Jupiter, de Mercure, de Mars. Voilà toute la différence. Je ne vois rien qui vous éloigne de nous ; tout conspire à nous rapprocher. Comme vous, nous avons un sénat, des chevaliers, des clientèles, des collèges de pontifes... On vous dit que j'apporte chez vous la servitude. Regardez nos légions : combien de soldats levés dans la haute Italie, parmi vos frères les Insubres et les Cénomans, se souviennent encore que leurs ayeux parlaient la même langue que vous ! Des officiers qui m'entourent, combien sont nés dans la Province Romaine ou dans la Cisalpine et ont du sang gaulois dans les veines. Au sein de notre sénat de Rome, cette assemblée de citoyens pareils à des dieux, vous retrouveriez d'anciens chefs de tribus celtiques. Notre cité, notre curie, notre armée n'ont jamais été fermées aux hommes de votre race. Je ne suis venu chez vous, que pour resserrer l'antique alliance, vous offrir de partager avec nous la conquête et l'empire du monde. Le temps n'est plus où la cité romaine ne s'ouvrait qu'à des riverains du Tibre. Mon oncle Marius, bien avant moi, a vu en elle la patrie commune du genre humain. Je marche sur les traces de celui qui vengea la Gaule de la grande invasion teutonique. Ne le comprenez-vous donc pas ? Je suis venu pour donner aux chevaliers une dignité plus haute, pour protéger l'honnête travailleur, pour rendre sûres les voies du commerce, pour honorer le prêtre réellement dévoué à sa sainte mission... N'est-il pas vrai, Divitiac, mon noble et savant ami ?

Et Divitiac, en grasseyant, répondit :

Nos dieux sont vos dieux, et votre patrie sera la nôtre.

Cependant l'assistance, à part les Édues, les Rhêmes, les chefs des Arvernes, restait silencieuse. On voyait que César n'était pas content de cette froideur. Je crois bien que c'est du côté des Parisiens qu'il regardait quand il reprit :

Alors que signifient ces sympathies latentes ou avouées pour Ambiorix et ses coupe-jarrets ? Cette fausse pitié pour les Éburons et les Nerviens, acharnés à leur propre destruction ? Cette affliction à la nouvelle de nos victoires et cette joie quand des messagers de mensonge annoncent d'impossibles défaites ? Cette affectation de dédain pour nos alliés les plus fidèles et d'engouement pour nos ennemis ? Pourquoi ces druides qui sortent des forêts pour vaticiner l'humiliation prochaine de nos aigles ? Pourquoi ces allées et venues d'émissaires, cet espionnage autour de nos camps, ces ventes hâtives de bétail, ces achats clandestins d'armes et de chevaux, ces amas de blés dans les oppida et les cachettes des bois ? Que veut-on ? Que me veut-on ? Si c'est la guerre, qu'on l'avoue donc hautement ! Qu'on aille rejoindre ces Bolgs insurgés qu'on admire tant et qui demain n'existeront plus. Ce ne sera pour moi, pour mes braves soldats, pour mes fidèles alliés de la Celtique et de la Belgique, qu'une campagne de plus ! Parce qu'un légat a été assassiné en trahison, que deux ou trois cohortes ont été surprises, on s'imagine qu'on peut vaincre les Romains ! Quand même on arriverait à détruire mes huit légions, oublie-t-on que Rome en a quarante ? Oublie-t-on que l'Italie est inépuisable en guerriers, que l'enfant y grandirait pour venger le père ? Oublie-t-on que le monde entier s'armerait pour notre querelle, depuis les archers du Tigre jusqu'aux cavaliers de l'Atlas ? Un guet-apens dans les marais des Nerviens, en un pays dont le nom est à peine connu des Latins, la belle affaire vraiment ! Rome a vu de plus redoutables ennemis qu'Indutiomar et Ambiorix. Ils étaient campés sur le Rhône, campés dans les Alpes, campés dans l'Apennin, campés sous ses murs. Où sont-ils maintenant ? La roche immuable du Capitole en a-t-elle été ébranlée ? Hannibal, sans pouvoir y entrer, a vu les murs de Rome. Il n'en a pas moins été rejeté dans son Afrique, vaincu à Zama, chassé par ses propres concitoyens, condamné à une mort ignominieuse dans l'Asie lointaine. Et Hannibal était un autre homme qu'Ambiorix...

Chaque fois que ce nom d'Ambiorix revenait sur les lèvres de César, on voyait son oeil étinceler d'une haine implacable. Il termina en ces termes :

Lutter contre Rome, c'est lutter contre les dieux. La défaite certaine est au bout, avec un trépas de désespéré... J'ai dit ce que je devais vous dire, moins par amour pour Rome que par une sincère amitié pour vous... Vous voyez mes légions : elles sont là pour rassurer les bons et faire trembler les mauvais. Que ceux qui sont intelligents comprennent ! Je serai doux à mes amis, terrible à mes ennemis... Je frapperai comme la foudre, Rome se vengera en déesse... Maintenant d'autres soins me réclament : aujourd'hui nous n'avons pas le temps de juger les conflits, de fixer les contributions et les contingents... L'assemblée générale des Gaules se réunira de nouveau, dans quinze jours, à l'île de Lutèce, chez les Parises. Soyez exacts : j'y serai et vous y reverrez mes légions avec quelques victoires de plus à inscrire sur leurs enseignes... Rompez !

C'est ainsi que se termina l'assemblée. Nous reprîmes le chemin de la ville, et nous tous, les chefs gaulois, nous étions silencieux.

Tu as vu César de si près ! dit Carmanno à Cingétorix. *Tu aurais pu sauter sur le tertre et lui enfoncer ton glaive au défaut de la cuirasse... Du coup nous aurions été libres.*

— *Le tuer, lui !* s'écria Cingétorix, les yeux agrandis par la stupeur.

Il n'y avait pas pensé. Et maintenant encore il lui paraissait qu'un homme comme celui-là ne se tue pas avec un morceau de fer pendu au flanc d'un soldat.

César était plus qu'un mortel, et les dieux seuls avaient pouvoir sur lui. Au bout d'une heure, quand Cingétorix recouvra la parole, il dit encore :

Le tuer, lui ! Tu n'as donc pas vu ses yeux ?

Ce n'est que le soir, après maints brocs de cervoise vidés, quo Cingétorix prononça qu'en effet rien n'eût été plus facile que de tuer César. Sauter d'un seul bond sur le tertre, enfoncer d'un seul coup le glaive dans cette poitrine étroite. Comment n'y avait-il pas songé ? Mais à Lutèce l'occasion se représenterait : là aussi il y aurait un prétoire dressé, et cent mille spectateurs pour son exploit. Un seul bond, un seul coup, et la Gaule serait libre. Boïorix mugissait, jurant qu'il étoufferait César entre ses bras comme un louveteau. Dumnac promit de le prendre vivant et de le ramener à la Roche-Grise pour l'attacher à un poteau, de même que l'homme sauvage de la caverne.

Le lendemain, j'éveillai mes hommes et l'on se mit en route à petites journées pour Lutèce. Nous vîmes que le chemin était battu par d'innombrables sandales, défoncé par des milliers de sabots de chevaux, sillonné par les ornières de lourds charrois. Nous apprîmes que, dans la nuit même, César et ses légions avaient suivi cette route, marchant vers la Seine.

Quand nous arrivâmes à Lutèce, on nous dit que César y avait passé ; qu'il y avait repassé quarante-huit heures plus tard, et qu'il se dirigeait maintenant à grandes marches vers le nord-est. En ces quelques jours, la campagne contre les Carnutes et les Senones avait été terminée. Accon s'était enfui ; les tribus avaient demandé grâce, et les Édues étaient intervenus pour obtenir le pardon de leurs alliés.

Eh bien, ne l'avais-je pas prévu et prédit ? me dit le sénateur Verjugodumno.

Nous étions stupéfaits de cette rapidité de manœuvres. Nous suivions encore la trace de César vers le sud que déjà il était remonté vers le nord, acharné à la répression des Ménapes, Éburons et Trévires. Quelques semaines après, on apprit qu'il avait jeté un pont sur le Rhin et, pour la seconde fois, franchi le grand fleuve pour propager la terreur dans les forêts germanes.

Nous étions tristes, mais nous n'étions pas découragés. Les dieux finiraient bien par marquer l'heure de la délivrance : deux fois cet homme avait bravé l'Océan et deux fois le Rhin ; les divinités des eaux ne supporteraient pas toujours cette insolence d'un mortel. Une première fois la mer avait dispersé sa flotte ; qui savait, si le Rhin n'emporterait pas ses ponts ?

CHAPITRE XV — Ambioriga

Toujours occupé de maintenir l'union des Parisiens contre la domination étrangère, je partis un jour pour aller visiter un chef de la rive droite, dont le village fortifié avoisinait la colline de la Haute-Borne. J'étais accompagné seulement de Dumnac et d'Arviragh.

Pour passer la Seine, nous nous servîmes d'un lourd bateau plat, qui pût nous porter, nous et nos trois chevaux. Arrivés sur l'autre rive, nous amarrâmes ce bac sous de grands saules dont la frondaison le dissimulait à tous les regards. Puis nous chevauchâmes jusqu'au village du chef ; nous restâmes deux jours chez lui, et, vers le milieu du troisième jour, nous étions tout près de la touffe de saules qui cachait notre embarcation.

Avisant une clairière, nous mîmes pied à terre pour prendre notre repas. Les chevaux furent attachés aux arbres et se mirent à brouter l'herbe fleurie, dissimulés ainsi que nous sous les ombrages.

Tout à coup, nous vîmes un cavalier traverser la clairière, venant du nord et se dirigeant vers la Seine. Il était armé et équipé à la mode germanique, qui est presque celle des Bolgs de la Meuse et de la Moselle. Il était poudreux et paraissait las, autant que sa monture. Ce qui nous surprit, c'est que le visage était caché non seulement par la visière du casque et le nasal destiné à protéger le nez, mais par une sorte de masque en tissu de mailles d'acier.

Le guerrier mystérieux arriva jusqu'à la berge du fleuve, et du bois de sa longue lance sembla sonder la profondeur des eaux. Celles-ci étaient hautes et assez rapides ; il parut découragé.

Puis il poussa un cri de joie ; il venait de découvrir sous les saules notre embarcation. Il mit pied à terre, prit son cheval par la bride, s'approcha du bateau, y entra, et, tirant son glaive, se disposa à en couper les amarres.

Dumnac et Arviragh se levèrent aussitôt, mirent leurs glaives au clair, et courant vers l'inconnu, commencèrent à lui crier :

Attends ! vagabond ! brigand ! voleur de bateaux ! C'est pour toi sans doute que nous avons amené celui-là ! Rends-toi, coquin.

L'étranger ressortit vivement de la barque et se campa sur le rivage. Il appliqua un coup du bois de sa lance à droite sur les reins d'Arviragh, un coup à gauche sur la nuque de Dumnac. Tous deux tombèrent en avant, les mains étendues, et comme le bord était tout près, ils piquèrent dans le fleuve un double plongeon.

A ce spectacle, la colère me gagna. On m'insultait en la personne de mes chevaliers !

Je détachai mon coursier, me mis en selle d'un bond, et saisissant à l'arçon ma grande lance, je la couchai et ne fus pas long à galoper vers l'ennemi.

En me voyant monter à cheval, il n'avait pas été moins leste que moi. Il remonta également en selle et courut à ma rencontre la lance en arrêt et le bouclier serré sur son cœur.

Ma lance glissa sur sa targe, la sienne se brisa à ma ceinture de bronze. De ce double coup nous fûmes tous deux presque couchés sur la croupe de nos bêtes,

et nos deux chevaux, l'à-coup du mors leur meurtrissant les barres, s'assirent battant l'air des sabots de devant.

Le coursier de l'inconnu, une fois assis, ne put se relever et, pivotant sur son train de derrière, s'abattit, comme à bout de forces. Son cavalier fut assez agile pour se retrouver debout, ayant entre ses deux jambes écartées le cheval abattu.

C'est dans cette position incommode qu'il reçut mon second choc, cette fois le glaive à la main. Il para mon coup de latte, m'atteignit sous le bras, mais la pointe glissa en m'éraflant l'épaule. Je ripostai par un autre coup qu'il para encore ; il se fendit et engagea sa pointe dans la boucle de ma ceinture, sans me faire aucun mal. Je déchargeai alors sur son casque un coup terrible, qui lui aurait fendu le crâne avec la botte de fer, si, les pieds embarrassés dans les courroies de son cheval, il n'avait butté et n'était tombé en avant. La force du coup que je lui avais porté s'amortit d'autant ; mais cela n'avait pas dû l'empêcher d'en être assommé, car il ne remuait plus.

Je sautai à bas de mon coursier ; je pris l'homme à la gorge, le retournai sur le dos et lui appuyai la pointe de mon glaive sur la poitrine.

A ce moment, Dumnac et Arviragh sortaient des flots en s'accrochant des mains aux arbustes de la berge, trempés, couverts de vase, rendant l'eau par la bouche et par le nez. Le premier, le seul qui eût recouvré la parole, hurlait, d'uni voix étranglée par le fade breuvage :

Tue ! tue ! assomme !... Maître, achève-le ! achève ce brigand, ce pirate, ce voleur de bateaux.

Le vaincu ne remuait toujours pas, et il me répugnait d'enfoncer le glaive au cœur d'un homme qui peut-être était déjà mort. D'autre part, l'aspect de mes fidèles serviteurs ruisselants d'eau, noirs de fange et couronnés d'herbes aquatiques comme des dieux fluviaux, me mit en gaieté et désarma mon courroux.

Je me bornai à lever le masque qui cachait le visage du vaincu, et j'éprouvai une stupeur. Je vis des traits fiers mais imberbes, délicats comme ceux d'un enfant. J'enlevai le casque, et une épaisse chevelure blonde ruissela sur les épaules. C'était une jeune femme ! Elle pouvait avoir vingt ans.

Tue ! tue ! assomme ! hurlaient maintenant de concert les deux chevaliers, qui accouraient en brandissant leurs lattes.

Je me retournai vers eux, et leur dis :

Avec votre manie de crier comme des blaireaux, de toujours vouloir tuer et assommer, regardez le bel exploit que nous allions accomplir.

Ils regardèrent, et parurent aussi penauds que moi. Mais j'étais bien plus troublé qu'eux. Un sentiment inconnu pénétrait dans mon cœur. Était-ce seulement de la pitié. Je ne sais pourquoi, mais je ne permis pas qu'ils m'aidassent aux soins que je rendais à ma victime.

De lui-même, Arviragh courut au fleuve, et en rapporta son casque plein d'une eau limpide et fraîche. J'en jetai quelques gouttes sur le visage de la jeune femme. Elle eut un soubresaut, entrouvrit les yeux et les referma aussitôt avec un soupir douloureux.

Elle vivait. Je ne pouvais m'expliquer la joie que je ressentais à le constater.

Bientôt elle rouvrit les paupières, nous regarda de ses yeux fixes, de grands yeux bleus, doux et altiers. Elle paraissait d'abord farouche, comme s'attendant à mourir. Mon air compatissant et anxieux la rassura.

Écoute, lui dis-je, et ne crains rien. Je ne te demanderai jamais qui tu es, ni d'où tu viens. Je reconnais que tu es une vaillante femme, je le sens .à certaine blessure qui saigne à mon épaule. J'imagine que tu as des motifs pour te cacher, puisque tu es venue par des sentiers perdus dans les bois, et que tu couvrais ton visage. Nous respecterons ton secret, quel qu'il soit. Je puis supposer aussi que tu allais dans la direction du sud : nous y allons ; nous te transporterons dans cette même barque que tu voulais conquérir, et tu n'auras pas d'escorte plus sûre que la nôtre. Tous trois, tes ennemis de tout à l'heure, mes chevaliers et moi, nous sommes prêts, s'il le faut, à nous dévouer pour toi... Tu parais lasse et viens de recevoir un coup brutal, dont je souffre en ce moment plus que toi. Je te demande seulement de te reposer quelques jours dans mon village. Tu y seras entourée de tous les respects que méritent ton courage et ta noblesse, car je vois bien que tu n'es pas issue d'un sang vulgaire... Rassure-toi, je t'en conjure et t'en supplie. Je ne suis pas ton ennemi ; tu n'es pas ma prisonnière, mais mon hôte révééré. Quand tes forces seront rétablies, tu iras librement où ton destin t'appelle.

Je parlais, je parlais toujours, tant je craignais que la conclusion de mon discours fût un refus de sa part, tant je redoutais le moment de silence qui suivrait mes paroles. Ma voix prenait des inflexions qui m'étonnaient moi-même, d'une douceur persuasive, de tendresse respectueuse, humble et suppliante. Moi, Vénestos, fils de Béborix, le plus rude guerrier de la Rivière, je suppliais ! Je suppliais un ennemi vaincu, et je n'en avais point de honte. Même la présence de mes fidèles ne mettait point d'embarras dans mes paroles et mes regards.

Elle murmura :

Merci.

Puis, apercevant le sang qui coulait de mon épaule, sans qu'il me fût venu à l'esprit d'étau cher ma blessure, elle ajouta :

Tu souffres aussi.

Elle dit ces mots en celtique, avec l'accent qu'ont les Bolgs en s'exprimant dans notre langue.

Je ne savais quoi lui dire encore, et cependant je ne pouvais m'empêcher de parler, moi, le taciturne Vénestos, l'élève du méditatif Prydano. Je lui demandai tout à coup, avec un peu de honte :

Est-ce que la tête te fait mal ?

Et je regardais cette belle tête à la longue chevelure, sur laquelle mon bras coupable s'était abattu si violemment. J'avais les fibres du cœur qui se pinçaient douloureusement à la pensée qu'un hasard seul rivait empêché le coup d'être mortel. Cependant, pas une goutte de sang ne perlait dans cette gerbe de fins cheveux ondulés, blonds comme les blés. Elle secoua doucement la tête et répondit :

Presque pas.

Elle se souleva un peu, regarda autour d'elle, et apercevant un arbre tout près, s'y traîna et s'appuya du dos contre le tronc. Je n'avais point osé l'aider, et le moindre signe de contrariété qui lui eût échappé m'aurait cloué sur place.

Les couleurs revenaient sur son visage tout à l'heure si pâle. Elle avait un teint d'une blancheur liliale, qui aux joues se nuançait de rose.

Penché vers elle, dans l'attitude la plus respectueuse, je lui dis alors :

Tu viens de loin, par des lieux déserts. As-tu faim ? As-tu soif ?

De la tête elle fit un signe affirmatif. Arviragh ouvrit sa panetière : il y restait une galette et une gélinotte rôtie. Dumnac détacha sa grande gourde, encore à demi pleine de vin d'Italie. Tous deux semblaient comme moi aux petits soins pour elle ; mais ils n'étaient point aussi absorbés dans leurs pensées, car de temps à autre ils regardaient le disque du soleil qui déclinait sur l'horizon.

Elle mangeait avec délicatesse, toutefois en personne qui, depuis longtemps, n'a fait un repas. Elle porta la gourde à ses lèvres, parut surprise du breuvage, et dit simplement :

De l'eau !

Mes hommes coururent au fleuve quoique le casque qu'ils en avaient rapporté tout à l'heure fût encore plein.

Quand elle eut mangé et bu, elle se dressa, non sans un nouvel effort et put se tenir debout, toujours adossée à son arbre. Elle essaya de faire un pas, puis recula pour s'adosser de nouveau. Alors elle étendit la main, la posa sur mon épaule et s'y appuya. Puis elle dit :

Allons !

Son cheval, qui s'était remis sur pied, avait pris de son côté un bon réconfort dans la prairie verdoyante. Dumnac lui rajusta la bride et le fit entrer dans le bateau avec les nôtres, mais les jambes de la bête tremblaient ; elle semblait fourbue. Toujours appuyée sur moi, l'inconnue monta dans la barque avec précaution, s'assit à l'arrière, sans refuser cette fois mon aide, et dit encore :

Merci !

Pendant que les deux chevaliers ramaient et que je tenais la barre du gouvernail, la jeune femme, assise à mon côté, restait silencieuse, mais ne paraissait plus si triste.

Quand nous fûmes arrivés sur l'autre rive, Dumnac dit que le coursier de l'étrangère était décidément trop faible pour qu'on pût la lui confier sans risquer quelque accident. Je demandai à ma captive si elle croyait pouvoir monter à cheval.

J'essaierai, dit-elle.

Elle me permit de l'aider à se mettre en selle sur mon coursier et parut s'y tenir assez solidement. Par surcroît de précaution, je pris la bride et marchai à côté d'elle. Mes hommes conduisaient en main leurs chevaux. Souvent je me tournais vers elle, pour m'assurer que tout allait bien. Elle avait l'air reconnaissante de mes soins, mais ne parlait pas.

Il nous fallut plus de trois heures pour atteindre la Roche-Grise, et heureusement nous ne rencontrâmes personne. Combien je me félicitai de ce que, cette fois,

notre chemin ne passât point par Lutèce ! Les insulaires auraient répandu l'histoire aux quatre vents.

J'avais recommandé à mes deux compagnons de ne parler à âme qui vive de cette aventure. A ceux qui les interrogeraient ils répondraient qu'une jeune parente de ma mère était venue du pays des Aulerks. Pour tous, elle s'appellerait Néhaléna.

Cette combinaison parut faire plaisir à la jeune fille.

Je la conduisis dans la chambre même qu'avait habitée ma mère. Je lui donnai deux femmes, jeunes, assez jolies et très entendues. Je dis à Dumnac que j'irais coucher sous son toit.

Je fus longtemps à m'endormir, cette nuit-là. Ce n'étaient point les émotions du combat ni la morsure de ma plaie qui me donnaient la fièvre.

Le lendemain, après avoir laissé couler beaucoup d'heures qui me semblèrent longues, je lui fis demander si elle consentait à me recevoir.

Je la trouvai dans le grand hall, vêtue cette fois d'habits de femme, qu'une des paysannes lui avait donnés. Elle les portait avec élégance et dignité. Dans sa belle chevelure blonde, où l'on devinait les soins d'une main plus experte que celle d'une paysanne, des bleuets étaient piqués.

Elle se leva quand j'entrai, fit une inclination de tout la corps, respectueuse et noble, et resta debout tant que je ne l'eus pas suppliée de se rasseoir. Elle me pria d'en faire autant, et souriant :

Tu as tenu ta parole. Je vois que tu ne me traites pas en captive. Merci pour ta généreuse hospitalité. Tu m'as reçue sous le toit de ta mère sans me demander qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Je sais que tu ne m'en parleras pas le premier. Je vais te le dire. Quand j'aurai prononcé mon nom et celui de mon père, tu verras ce qu'il te reste à faire. Si tu es, comme tant d'autres, un esclave des Romains, tu auras une belle occasion, en me livrant à eux, de t'assurer leur faveur. Si tu as seulement peur d'eux, peur d'attirer le courroux de César sur le toit qui m'aura recueillie, tu me feras sortir la nuit de chez toi et tu me montreras le chemin le plus sûr pour aller au pays des Carnutes, le centre sacré des druides.

— *Tu m'offenses*, lui dis-je, plus peiné qu'irrité. *Je ne suis ni un esclave, ni un peureux.*

— *J'en suis sûr*, dit-elle avec grâce. *Je t'ai vu hier à l'œuvre. Si tu me connaissais mieux, tu saurais que ce n'est pas un mince honneur de m'avoir terrassée, encore que je fusse épuisée de fatigue. Mes mains sont habituées à manier non la quenouille, mais la lance et le glaive. J'ai brisé plus d'un casque romain et j'ai vu sous mes pieds une aigle d'or.*

Je me rappelais avec quelle solidité de poignet elle avait envoyé Dumnac et Arviragh faire leur plongeon dans la Seine, avec quelle fermeté elle avait reçu mon premier choc, la promptitude de ses parades et la vivacité de ses ripostes. Si elle n'avait combattu dans une position aussi désavantageuse, il n'était pas certain que je fusse sorti vainqueur du tournoi.

Maintenant ce costume de jeune femme, cette chevelure d'enfant, ces mains fines aux doigts fuselés me faisaient me demander si vraiment je n'avais pas rêvé ce funeste duel.

Et voilà que ses paroles, son ton vibrant et mâle, son regard courageux sans provocation me ranimaient dans l'oreille le cliquetis de ce combat. Je me souvins alors que, tout en bataillant, elle avait toujours gardé le silence. Un héros qui est une vierge ! une jeune fille qui a défoncé des casques et foulé aux pieds une enseigne de légion ! Je me perdais en mes réflexions. Elle reprit :

Oui, j'étais à l'assaut du camp de Cotta et de Sabinus, j'étais au siège du camp de Quintus Cicéron. J'ai été à toutes les batailles sur la Sambre, sur la Meuse, sur la Moselle, dans les gorges des Ardennes. J'ai trempé mes mains dans le sang... Je dois t'inspirer de l'horreur !

Je fis un signe de dénégation. Non certes, ce n'était pas de l'horreur qu'elle m'inspirait, quelque étranges que fussent ses aveux, mais alors quel sentiment m'inspirait-elle ? Elle continua :

Que veux-tu ? dans une nation comme la nôtre, sans cesse attaquée par les Romains ou par les Germains, les jeunes filles n'ont pas le temps de filer la laine. Il leur faut savoir d'abord se protéger elles-mêmes, ne pas craindre le fer de ces soldats dont chacun est doublé d'un marchand d'esclaves, apprendre à préférer la perte de la vie à la perte de l'honneur. Nos mères, plus d'une fois, se sont jetées dans les mêlées pour ramener au combat les guerriers hésitants ; plus d'une fois, quand leurs maris et leurs fils étaient tous couchés dans la poussière, elles ont prolongé la bataille, derrière le rempart des chariots, à coups de lance, à coups de pierres, avec leurs ongles, avec les crocs de leurs chiens de garde, avec les torches de résine, avec les cadavres de leurs enfants égorgés par elles, lancés à l'ennemi comme des projectiles, mais délivrés avec elles et par elles de la servitude. Mon père, qui n'a jamais eu de fils, m'a élevée à l'instar d'un fils. C'est de lui que j'apprends, à l'âge où vos petites filles jouent avec des poupées, à manier la lance et le glaive, à parer les coups, à en porter, et — tu l'as vu — à en recevoir. Je ne suis point une élégante de Massilia, de Bibracte ou de Lutèce. Je suis une Barbare et fille d'une nation de Barbares.

— *Puisse la Gaule être tout entière peuplée de Barbares comme ton père... et comme toi. Mais poursuis, car je n'ose t'interroger.*

— *Connais-tu Ambiorix ?*

— *Quel Gaulois digne de ce nom ne le tonnait et ne l'honore ! Ambiorix qui le premier a montré qu'une légion romaine n'est point invincible et qu'un camp romain peut se forcer ! Ambiorix qui a su faire connaître à César le sentiment de la crainte et de la honte ! Ambiorix qui seul aujourd'hui, dans le silence de la Gaule, maintient quelque part, je ne sais où, des étendards triomphants et des épées qui bravent le conquérant !... Je vais appeler devant toi tous mes guerriers. Ils te diront quel nom fait frémir les glaives à nos flancs. Ils te diront combien de fois nous avons mesuré les espaces et évalué les obstacles qui nous séparaient du héros.*

Tout en parlant, je m'étais levé, je marchais à grands pas, et ma voix sonnait dans le hall, avec le nom dix fois répété d'Ambiorix.

Oui, oui, dit-elle en me prenant la main. *Et combien longtemps il vous a attendus ! Combien souvent il a répété devant moi le nom des Bellovaks, des Suessons, des Senones, des Carnutes, des Parises ! Mais depuis que j'ai traversé ce pays tout couvert de camps et de légions, j'ai compris pourquoi il vous attendait en vain.*

— *Ambiorix, mais tu le connais donc ?*

— *C'est mon père ; je suis sa fille unique Ambioriga.*

Je mis un genou en terre, je pris le bas de sa robe et le baisai avec ferveur. Elle sourit et me dit :

J'étais sûre que tu ne me livreras pas aux Romains.

— *Sois sûre aussi que tu ne sortiras de cette maison que par ta libre volonté, fussent cent cohortes y apporter le fer et la flamme. Un jour viendra, et je le sens proche, où je te ramènerai dans les bras de ton père avec dix mille guerriers parises pour escorte et des aigles de légion pour trophées... Mais permets-moi de te faire une question : comment donc te trouvais-tu sur les bords de la Seine, occupée à couper les amarres de mon bateau ?*

— *Rien de plus simple. César, avec dix, légions, poursuit mon peuple d'une guerre d'extermination. Tantôt elles tombent en masse sur nos forces réunies, tantôt elles se séparent, pour suivre les vallées et les gorges, brûlant les villages, tuant jusqu'aux troupeaux, égorgeant même les femmes et les enfants ; car le soldat romain sait qu'on ne peut faire de nous des esclaves ; le captif éburon tue ou se tue ; on n'en veut plus sur les marchés de Rome. Ici, ce sont des populations entières enfumées dans les cavernes oh elles ont cherché un abri. Là, on chasse à l'homme, dans les marais et les fourrés, avec des chiens nourris au sang. Seul, mon père, avec quelques cavaliers fidèles, réussit à dépister les ruses et la férocité des chasseurs. Vingt fois on a cru le cerner dans une enceinte de forêt : toujours l'enceinte s'est trouvée vide. Vingt fois on a apporté une tête à César : ce n'était jamais la tête du véritable Ambiorix. Les Romains sont sur les dents, et alors César, pour reposer un peu ses troupes, a fait appel aux brigands, aux Barbares d'Outre-Rhin, et les a lâchés sur notre pays. Dans une de ces hideuses campagnes, je me suis trouvée séparée de mon père, traquée moi-même comme un loup. Mais j'ai imité le loup ; je me suis retournée contre la ligne des traqueurs, j'ai forcé le cordon et pris du champ. J'avais avec moi une douzaine de cavaliers ; les chevaux sont morts de misère, puis les hommes. Le dernier de mes compagnons a laissé ses os à une journée d'ici, là-bas, derrière cette montagne au sommet de laquelle, la nuit, s'allume un feu, sans doute en l'honneur de Camul. Comment j'ai pu arriver jusqu'à l'endroit où tu m'as vue pour la première fois, je l'ignore moi-même. J'ai choisi les sentiers perdus des forêts, évité les camps et les oppida, voyagé la nuit, dormi le jour dans quelque fourré, vivant des fruits sauvages, des racines et des baies de la forêt.*

Comment n'ai-je rencontré ni sentinelle romaine, ni espion latin, ni traître gaulois, c'est par un signe visible de la protection du ciel. Les dieux sans doute ont veillé sur moi, afin qu'Ambiorix, leur fidèle serviteur, ne perdit pas tout en même temps, et son peuple et sa fille. Je me guidais sur les étoiles, j'allais toujours dans la direction du sud-ouest, car j'espérais, ou chez les druides des Carnutes ou chez les vierges des îles de l'Océan, trouver un asile honorable. La Seine m'arrêtait, j'ai trouvé un bateau, c'était le tien. Tes homes m'ont traitée de voleur ; pouvais-je entrer en discussion avec eux ? Auraient-ils cru cette histoire si peu croyable ? Étaient-ils de loyaux Gaulois ou des traîtres vendus aux Romains ? J'ai préféré me taire et les envoyer dans le fleuve. Tu m'as alors chargée sans demander aucune explication : je n'avais qu'à me défendre et à me taire. Tu sais le reste. Tu ne me livreras pas aux Italiens, mais si la présence de la fille d'Ambiorix sous ton toit peut attirer sur lui la foudre romaine, fais-moi conduire au pays des Carnutes.

Je me levai, je saisis sa main droite dans mes deux mains, et, prenant à témoin les dieux, je jurai de la défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Sache bien, lui dis-je, que c'est toi qui es la maîtresse dans cette maison. C'est ma mère qui te reçoit chez elle. Du haut du Cercle de félicité, où par un sacrifice volontaire elle est allée rejoindre son époux héroïque, elle te protégera et te gardera. Ne va pas chercher si loin, en pays inconnus, un asile moins sûr que celui que t'offre cette enceinte de palissades, jusqu'à présent inviolée. Ici tu recevras plus promptement des nouvelles de ton père. Bientôt, j'en suis certain, la trompe d'appel retentira dans cette vallée ; tu nous verras courir aux armes pour venger ta querelle et celle de la Gaule ; tu nous verras combattre et, s'il le faut, mourir pour toi.

Il fut convenu qu'on ne révélerait à personne ni son origine, ni son nom. Elle serait toujours Néhaléna l'Aulerke, venue en ce pays pour y trouver un refuge contre les dangers de la guerre et pour sacrifier sur le tertre de sa parente Éponina.

Afin de la laisser plus libre chez moi, je me fis bâtir dans le village une autre maison. Elle vécut dès lors comme la fille d'un chevalier parise, portant le costume de notre pays, distribuant les tâches aux servantes, surveillant les travaux des champs.

Il me semblait que ma chère Éponina était revenue animer la vieille demeure. Un génie bienfaisant avait ramené le bonheur à la Roche-Grise. Les mânes des ancêtres devaient s'en réjouir, et, quoique l'automne fût avancé et les jours plus courts, c'était un éternel printemps qui me souriait sur nos toits de chaume.

J'évitais d'approcher de la porte de la maison paternelle, et sans cesse je m'y trouvais ramené. Ambioriga ne me fuyait pas, et souvent je la trouvais sur le seuil, en sa longue robe flottante qui faisait valoir son corps jeune et svelte, les longs cheveux blonds épars sur ses épaules, contemplant l'horizon ou regardant d'un rail gai le défilé des animaux qui rentraient du pâturage ou qui s'y rendaient en faisant tinter leurs clochettes de bronze, tandis que sonnait la corne du berger. Ou bien, assise sur le banc de pierre devant la porte, elle fourbissait les glaives et les pointes des lances, éprouvant au contact du fer un plaisir visible. Ou bien on la trouvait aux étables, frappant de sa main blanche sur l'encolure des coursiers, les appelant par leur nom. Les bonnes bêtes hennissaient de contentement, sentant que c'était la main d'un guerrier et que c'était la main d'une femme. Je ne l'ai jamais vue tenir une quenouille.

Les chevaliers et les écuyers la saluaient respectueusement, les paysans s'inclinaient en murmurant des paroles de bon augure. Elle était courtoise pour les uns, bienveillante pour les autres, mais toujours avec l'air imposant d'une reine :

Les dieux nous ont donné une autre Éponina, disaient-ils.

Nous avons passé de longues heures devant la porte de ma maison, à parler des exploits de son père, des malheurs de son peuple et des nôtres, de la revanche prochaine.

Un de mes chevaliers fut, à la chasse, grièvement blessé par un sanglier. Sa cuisse avait été ouverte du genou jusqu'à la hanche. Ambioriga se rendit à la lisière des bois, par un clair de lune, y cueillit des plantes mystérieuses, les broya et les appliqua sur la paie en prononçant une formule magique. Une semaine après, l'homme, qui avait dormi trois jours d'un sommeil enchanté, était debout,

demandant si l'on ne retournerait pas bientôt à la chasse. De ce jour, tous se seraient fait tuer pour Néhaléna.

Un soir, comme je passais devant la maison, elle sortit et me prit la main dans sa main droite. Elle était pâle et profondément troublée. Ses yeux, démesurément agrandis, semblaient fixer quelque chose dans la nuit.

Regarde ! me dit elle.

Je ne voyais rien.

Mais hâte-toi donc et mets le glaive au clair... Vois-tu cet homme à la taille gigantesque, couvert d'une peau d'aurochs, qui fuit sur son courrier écumant... Ils sont cinq cents à sa poursuite, les cavaliers au casque bas... Un fleuve immense va l'arrêter, le livrer à eux... Non ! non ! bénie soit Arduina !... D'un dernier bond, il leur échappe... Les flots le reçoivent comme leur enfant chéri, le berçant jusqu'à l'autre rive... Les maudits se sont arrêtés, tout penauds, sondant de leurs lances la profondeur du fleuve...

Elle resta, longtemps ainsi, haletante. Puis elle respira plus librement, et, comme revenant à elle, parut surprise de voir sa, main dans ma main, et enfin sourit :

Ambiorix vient encore d'échapper à un grand péril... Non pas ici, mais là-bas, bien loin, par delà les forêts et les monts, sur la Moselle aux flots clairs... Maintenant, à cette heure, il est en sûreté.

Je compris alors que quelque chose de divin était en elle, que son œil perceait dans la nuit et voyait plus loin que celui des autres mortels.

Un autre jour, je la trouvai qui pleurait.

Tu ne vois donc pas ! me dit-elle. *Un grand bûcher aux portes d'une ville très haute... Sur ce bûcher, un homme attaché au poteau... Il a la mine d'un vaillant guerrier, et son costume, tout lacéré, est celui d'un chef gaulois... Parmi ceux qui l'entourent, des légions romaines rangées en bataille et un homme chauve, en manteau rouge... Mais il y a là aussi des guerriers gaulois en armes, des chefs avec le casque aux ailes déployées... N'ont-ils pas honte de porter le collier d'or et des bracelets d'or quand c'est un des leurs qui va mourir ?... L'homme au manteau rouge a levé la main ; des soldats armés de torches s'approchent du bûcher. Ils y mettent le feu... Ah !*

Ambioriga tomba évanouie et ne revint à elle que longtemps après.

Je songeais à ce qu'elle m'avait dit.

Je me souvins alors que César avait convoqué l'assemblée générale des Gaules à Durocortor, ville forte des Rhêmes, afin de juger Accon, l'auteur du soulèvement des Carnutes et des Senones. Cette fois j'avais refusé d'obéir à la convocation.

Mais quel rapport pouvait exister entre cette assemblée et la vision qui avait épouvanté Ambioriga ? Des chefs gaulois assistant, les bras croisés, au supplice d'un des leurs ! Ce n'était point possible. Au péril de leur vie ils l'eussent défendu. Me laisserais je donc ému par le rêve tout éveillé d'une femme !

Quelques jours après, des sénateurs lutétiens, qui revenaient de Durocortor, m'apprirent ce qui s'était passé.

Les Senones avaient été contraints par la terreur de livrer leur chef. César avait exigé qu'il fût jugé par les députés des nations gauloises. Singuliers juges que ceux, qui délibéraient sous les glaives de six légions ! César avait affecté de ne

point se mêler du procès, entendant laisser tout l'odieux de la condamnation aux compatriotes de l'accusé. Ils le condamnèrent comme rebelle, complice du meurtre du roi Tasget et fauteur de révoltes. Ils le condamnèrent, espérant que César se contenterait de la sentence et n'irait pas jusqu'à exiger le supplice. Il l'exigea ; mais il ne voulut même pas y employer les verges et la hache de ses licteurs :

C'est vous qui l'avez condamné, dit-il aux juges. A vous de procéder à l'exécution. Il a commis son crime non contre Rome, qui est à l'abri de ses attentats, mais contre la paix de la Gaule. C'est un crime gaulois ; il faut un supplice gaulois. Quel est celui que prescrivent les coutumes de vos ancêtres ?

Ce supplice était celui qu'avait subi autrefois Keltil, roi des Arvernes ; le supplice des traîtres, le supplice ignominieux qui anéantit jusqu'à la dépouille mortelle, ne laissant que des cendres bientôt dispersées par les vents.

Les sénateurs lutéciens étaient honteux, exaspérés de la lâcheté de tous et de la leur :

Cette fois César a passé toutes les bornes. Nous, les juges et les bourreaux des héros de la Gaule ! Que le dieu Kirk, de son souille d'orage, disperse donc la cendre d'Accon et la répande sur toutes les campagnes de la Celtique ! Partout elle suscitera des vengeurs... Frères de la Rivière aux Castors, la patience de Lutèce est à bout. Battez le fer et forger des glaives. Avant que les neiges aient fondu sur le mont de Camul, la Gaule sera libre ou nous serons morts.

Je partageais leur fureur, mais j'admirais de quel don précieux et triste les dieux avaient doté Ambioriga.

L'affection qui grandissait dans mon cœur y était comprimée par le respect. Quand je voyais ses yeux bleus se troubler comme un lac que fait frissonner un vent d'orage, une horreur sacrée envahissait mon âme, pareille à celle qu'on éprouve en approchant d'une enceinte de chênes consacrée à Ézus.

CHAPITRE XVI — Kérétorix le Romain

Dans la vallée de la petite rivière d'Yeres vivait un chef parise qu'on appelait Kérétorix. C'était un beau garçon de trente ans, et comme sa terre était féconde, il avait de l'or en abondance.

Il recevait quelquefois les autres chefs et venait à leurs fêtes. Mais on l'aimait point ; on se défiait de lui, et, dès qu'il paraissait, on cessait de tenir des discours sur l'indépendance.

Jadis, un de ses parents, un sénateur édué, l'avait emmené en Italie. Il en était revenu engoué des Romains, de leur langue, de leurs usages, de leurs modes.

Il s'était fait bâtir une maison qui ressemblait à un palais romain comme une cage à lapins rassemblée à la demeure d'un chef. Elle était toute petite ; mais on y voyait des espèces de colonnes, des manières de statues que les gâcheurs de marbre du Latium lui avaient vendues aussi cher que des chefs-d'œuvre. Le toit était plat, formant terrasse comme ceux d'Italie, et comme notre climat n'est pas si clément que là-bas, Kérétorix avait le désagrément, dès qu'il tombait une ondée, d'avoir de l'eau jusque dans sa couche.

Il avait ramené de Rome un esclave qui n'avait d'autre occupation que de raser les lèvres de son maître, de friser ses cheveux, de les teindre de noir. Kérétorix, au lieu de la tignasse rouge et des fières moustaches d'un noble gaulois, nous présentait la face glabre d'un mercanti romain.

Il avait essayé de porter une toge et des cothurnes, mais on s'était tant gaussé de lui qu'il y avait renoncé.

Il prenait sa revanche en faisant tailler ses braies, sa saie et sa tunique dans les étoffes importées d'Italie et qu'il payait dix fois leur valeur. Il se moquait de nos cuculles et de nos saies, tissées, disait-il, par des paysannes, et barbouillées de couleurs barbares. Il nous vantait la laine fine que blanchissent les foulons italiens, les étoffes brillantes qui viennent d'un pays très lointain où les fils en sont pondus par une espèce de chenille, quelques-unes si légères qu'elles ressemblent à de la brume tissée et qu'elles passeraient tout entières dans un anneau d'or.

Nos festins, où l'on déchire les viandes avec les mains et les dents, lui inspiraient du dégoût ; il disait que notre hydromel et notre cervoise étaient bons pour laver les pieds des chevaux ; il ne s'enivrait que de vins d'Italie.

Quand il avait bien bu, il nous humiliait en décrivant ces festins de Rome, où l'on mange couché sur des lits, où la table se couvre de cristaux transparents comme l'air et fins comme une pelure d'oignon, où l'on sert des mets dont personne ne peut deviner la nature, tant ils sont adroitement préparés ; où l'on fait le dédaigneux sur des poissons pêchés dans tous les océans, sur des turbots grands comme des boucliers, et sur des plats de langues de rossignols.

Souvent il finissait par nous agacer, et Cingétorix lui criait :

Dis-nous donc ce que font tes bons amis les Romains quand ils ont trop mangé et qu'ils veulent manger encore !

Kérétorix le disait, car d'eux il admirait tout, et cet usage répugnant lui semblait une marque de richesse, de haute aristocratie et de bon goût.

Puis il nous dépeignait cette cité colossale, avec de grandes voies pavées de larges dalles, ses temples des frontons sculptés, ses alignements de colonnades, ses aqueducs qui amenaient l'eau des sources de cent lieues à la ronde, ses égouts dont le réseau formait comme une ville souterraine, ses jardins où resplendissaient des fruits d'or, et partout des statues d'airain et de marbre.

Est-ce que tes Romains n'ont pas élevé un temple à Jupiter-Voleur ? interrompait Cingétorix. *Ce doit être leur suprême divinité !*

Cependant nous ne pouvions nous empêcher de l'écouter, tant il parlait de choses extraordinaires pour nous. Il nous montrait le Sénat assemblé dans la curie pour voir les rois d'Asie, aux tiaras d'or, se coiffer du bonnet d'affranchi et se prosterner à plat ventre devant lui ; le peuple couvrant le Forum d'une houle tumultueuse, qui s'apaisait tout à coup lorsqu'un orateur célèbre, avec de grands gestes de la main droite, la main gauche enveloppée dans sa toge, soulevait les colères ou faisait couler les pleurs ; les longues processions de citoyens en habits de fête, de jeunes filles en robes blanches, de flamines, d'augures, de vestales, devint des dieux aux visages points et couchés sur des lits ; les sacrifices où coulait le sang de cent taureaux blancs comme la neige ; les théâtres où des acteurs au masque de bronze, rugissant d'une voix métallique, jouaient les amours des immortels et les infortunes des héros.

Mais, ce n'est rien encore ! poursuivait Kérétorix en s'exaltant. *Qui n'a pas vu les jeux du cirque n'a rien vu. C'est là que, sur une mer improvisée, des flottes de galères, heurtant leurs éperons, se livrent des combats dont les flots sont empourprés. C'est là que s'exhibent les bêtes sauvages de l'Afrique, des éléphants par cent à la fois, des panthères par quatre cents, des lions par six cents, et qu'on les fait lutter contre des hommes. C'est là qu'on voit jusqu'à trois cents couples de gladiateurs, les uns avec le bouclier et le glaive, les autres avec le trident et le filet, déployer toutes les ruses de l'escrime, se charger avec fureur, tandis que le peuple, les consuls, même les jeunes filles de race, monte les vestales en robe violette, le pouce tourné en bas, décident de l'égorgeement du vaincu...*

— *On leur a donc retiré la cervelle et le cœur, à tes gladiateurs ? Pourquoi ne se jettent-ils pas ensemble sur ces vestales et ces consuls ?... Et puis leur as-tu parlé jamais à ces malheureux ?*

— *Sans doute.*

— *Ne t'ont-ils jamais répondu en langue gauloise ?*

Kérétorix ne se laissait pas troubler pour si peu.

Vous croyez, disait-il, être obéi par vos clients et par vos esclaves ? Allez voir à Rome ce que c'est qu'être obéi. Vous y apprendrez ce que c'est qu'un patron. Tous les matins son palais est assiégé par une multitude de gens qui viennent pour baiser le bas de sa robe ; souvent il ne daigne pas les recevoir ; quand on le salue sur les places, il a un esclave pour rendre le salut. Et les esclaves ! Pas des brutes comme les nôtres ; mais des hommes mille fois plus savants que nos druides, instruits dans la grammaire et la poésie, tirant de toutes sortes d'instruments des mélodies enchanteresses, ayant pénétré tous les secrets de la médecine et de la magie ! Et ils obéissent au doigt et à l'œil, comme des génies captifs. Le maître ne daigne même pas leur adresser la parole, mais avec un sifflement de ses lèvres, un claquement de ses doigts, un mouvement de son sourcil, leur signifie ses volontés. Le plus souvent, c'est à eux de deviner et

prévenir son désir. Voilà comme j'aimerais à être servi ! Pour les indociles ou les négligents, des châtiments terribles ; les verges, la fourche, le front marqué au fer rouge, les membres cloués sur une croix, ou les poissons carnassiers des étangs. D'ailleurs, les meilleures murènes sont celles qui sont nourries de chair humaine.

— *Quelle horreur ! Et ce sont les Romains qui nous accusent d'être des Barbares !*

— *Eh ! oui, c'est vous les Barbares. A-t-on idée que vous puissiez prendre votre plaisir à écouter de vieux bardes croasser des absurdités, en tourmentant un instrument de bouvier, sur un air qui est toujours le même... Quand j'entends un de ces vagabonds se lamenter à ma porte comme un chien malade, je le fais chasser tout de suite... C'était bon au temps de Luern de leur distribuer des pièces d'or... Parlez-moi des poètes romains ! En voilà qui entendent à chanter la gloire des ancêtres, les louanges des dieux, les délices des champs !... Et comme ils sont ingénieux à rendre les tourments d'un cœur épris, les charmes de l'objet préféré !... Je n'oublierai jamais l'un d'eux qui nous arrachait des pleurs sur un moineau, le moineau de son amie...*

Il ne voyait même pas qu'il nous faisait pouffer de rire, avec son objet préféré et son moineau. Concevait-on qu'un homme qui avait le cœur assez dur pour chasser les bardes errants, pour ne pas s'étonner qu'on nourrisse des poissons avec de la chair humaine et pour se faire une fête du supplice de gladiateurs, prétendit nous attendrir avec lui sur un oiseau mort ?

Élegant et parfumé comme tu l'es, lui disait Cingétorix, *avec ce goût raffiné des choses galantes qui te distingue, là-bas tu as dû être la coqueluche des dames romaines ?*

Kérétorix prenait alors un air avantageux et fat, comme un homme qui ne veut pas dire tout ce qu'il sait.

Allons ! ne fais pas le mystérieux avec nous !... Conte-nous tes aventures.

Et chacun de se rapprocher de lui, tous allumés de gaieté moqueuse.

Et, sans broncher, il racontait, parmi les interpellations ironique des jeunes et les exclamations indignées des vieux guerriers, comment il fallait d'abord faire assidûment sa cour, rechercher leur voisinage sur les gradins des théâtres et des cirques, être aux petits soins pour elles, savoir disposer des coussins derrière leurs reins et sous leurs petits pieds serrés de rubans, applaudir les acteurs, les danseurs, les chanteurs, les cochers qu'elles préféraient, tourner les mains comme elles pour exiger la vie ou la mort d'un gladiateur, deviner le parfum dont elles raffolaient ce jour-là, disposer des fleurs sur le seuil de leur demeure, glisser la pièce d'or dans la main, du portier, enjôler la soubrette, séduire le chien favori ; faire semblant de mourir de langueur, annoncer un prochain suicide...

— *Et tu veux qu'un peuple aussi, efféminé puisse jamais l'emporter sur nous, les Celtes et les Bolgs ?*

— *Efféminé, qu'est-ce que cela veut dire ? César aussi est à Rome un efféminé. Et vous avez vu quel rude guerrier il devient en campagne... On dirait que-vous ne connaissez pas les légions... Allez, mes bons, amis, avec vos cohues de chevaliers indisciplinés paysans mal armés, jamais vous ne serez de taille à lutter contre elles. Jamais ! jamais !... Oh ! cela ne m'empêchera pas d'aller combattre*

à vos côtés quand la trompette sonnera ; mais ma supériorité sur vous consistera à savoir que je fais une sottise. Avec vos druides, vos bardes, vos dieux cornus, jamais on ne fera rien de vous. Heureusement que Rome vous mangera comme les autres. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Le plus tôt serait le meilleur pour vous, car alors vous pourriez devenir des Romains. Dans toute la Gaule, il n'y a qu'un homme qui voie clair et qui ait le sens commun... après moi. C'est Divitiac l'Édue.

Mais alors les colères s'allumaient. C'était trop fort à la fin, tout ce qu'il disait là. On lui criait :

Tu n'es plus un Gaulois ! Tu n'es qu'une mauvaise imitation de Romain !... On ne te surnomme plus que Kérétorix le Romain... Ce n'est pas Kérétorix que l'on devrait t'appeler, mais bien Quiritorix... Oui ! tu n'es qu'un Quirite, un vil citoyen, quelque chose de moins qu'un légionnaire.

— *Je suis aussi bon Gaulois que vous, répondait-il, mais je le suis autrement. César aussi est bon Gaulois. Même quand il vous aura tous vaincus, Rome lui décernera le surnom de **Gallicus**.*

Chaque jour davantage nous le prenions en mépris. Personne ne l'invitait plus dans les festins. On ne voulait pas s'exposer à trahir devant lui les secrets du pays. Et puis son ironie glaçait notre enthousiasme. Il était l'oiseau croassant, le chien de mauvais augure.

Un jour, par hasard, il vint chez moi. Il vit Ambioriga, et l'aspect de cette fière beauté le troubla profondément. Il essaya de faire parler mes gens. On lui dit seulement que c'était une parente de ma mère, Néhaléna l'Aulerke.

Il revint et me demanda la permission de chasser dans mes forêts :

Tant qu'il te plaira, lui dis-je. Tu trouveras des lièvres sur le plateau et des sangliers dans les fonds.

Il revenait même en mon absence, trouvant un prétexte pour entrer dans la maison et parler à Ambioriga. Un jour, il s'enhardit jusqu'à lui déclarer ses sentiments en termes alambiqués comme le langage de ses chers poètes d'Italie.

Ambioriga le regarda. Elle parut aussi étonnée que si elle eût eu devant elle quelque bête curieuse.

Qui es-tu, jeune fille ? soupirait-il en modulant ses paroles. *Une mortelle ? ou bien une déesse cachée sous les habits d'une mortelle ? Ni Diane quand elle apparut à Endymion, ni Vénus quand elle daigna se révéler à Anchise...*

— *Et toi, qui es-tu ?* répondit-elle sèchement. *Un loyal chef gaulois, ou bien un esclave des Romains ? Enfin que me veux-tu ?*

— *Mes intentions sont pures comme la lumière du jour,* murmura-t-il, déconcerté par cet accueil auquel ne l'avaient pas accoutumé les élégantes romaines.

Et sa passion l'amenant tout de suite à changer de ton et de projet :

C'est en mariage que je prétends te rechercher.

— *Ce n'était donc pas en mariage tout à l'heure ?... Écoute, et fais ton profit de mes paroles. Tu ne sais pas qui je suis. Tu ignores si tu parles à une captive de Vénestos, à sa parente ou à sa fiancée. Comment donc as-tu osé, si tu me crois sa captive, convoiter sa propriété ; si tu me crois sa parente, m'adresser la parole, sans en avoir demandé l'autorisation au chef de ma famille ; si tu me*

crois sa fiancée ; comparer son mérite avec le tien ?... Sache seulement que je suis une noble fille gauloise, et que celui qui me recherchera, devra jeter à mes pieds, avec les bijoux de fiançailles, des têtes de Romains... Et ta tête ressemble trop à celles que je demanderai !

Puis, montrant les glaives des panoplies, elle ajouta :

Si je croyais qu'une femme telle que moi pût être offensée par un homme tel que toi, j'aurais sous la main de quoi venger moi-même mon injure. Je ne te ferai pas l'honneur de révéler ton audace à Vénestos. Va-t'en !

Il sortit humilié et furieux. Il ne cessa d'aimer Ambioriga, mais d'un amour mêlé de haine. Par contrecoup, sans que j'en susse rien, il me haïssait. Son cœur, qui déjà ne comprenait plus la Gaule, perdit toute affection pour elle.

Ambioriga, dédaigna de m'informer de cette aventure, soit qu'elle crût le châtiment de Kérétorix trop indigne de mon bras, soit qu'elle ne voulût point troubler mon esprit tout occupé de la guerre sacrée.

CHAPITRE XVII — Le soulèvement

L'hiver était venu. César avait repassé les Alpes, mais, derrière lui, il laissait la Celtique plus écrasée que jamais sous le poids de ses armées. Comme toujours, c'était, notre région qui était la plus étroitement emprisonnée dans le réseau de ses postes, de ses camps, de ses voies militaires. C'est là qu'il avait senti battre le cœur indigné de la Gaule, et d'une main de fer il essayait de l'étouffer.

Sur la frontière des Éburons et des Trévires, deux légions ; chez les Lingons, aux sources de la Seine, deux autres légions ; et enfin, à trois marches de Lutèce, autour d'Agedincum¹, ville des Senones, six légions.

Jamais les remparts de ses castella et de ses camps ne s'étaient élevés si haut ; jamais les fossés qui les entouraient ne s'étaient creusés plus profonds ; jamais tant de balistes et de catapultes ne s'étaient dressés sur les parapets, derrière les grandes *loricæ* ou claies d'osier à créneaux ; jamais des consignes plus rigoureuses n'avaient arrêté aux entrées tout porteur de saie.

Sur les remparts de ces forteresses, on voyait grelotter, par un froid terrible, malgré les braies dont ils enveloppaient maintenant leurs jambes nues, malgré leurs caracalles gaulois que soulevaient les épaulières de fer, les soldats en sentinelle. Allant et venant, le pilum sur l'épaule droite, la main gauche à la poignée du glaive, ces factionnaires se profilaient sur les pentes blanches de neige et dans le ciel pâle. A tout moment retentissait un cri que des voix proches, puis lointaines répétaient sur tout le parcours des camps : *Garde à vous !* De temps à autre surgissait la silhouette d'un centurion, la *vitis honorata* levée sur quelque soldat qui sommeillait en marchant.

Sur nos chemins, la neige était à peine tombée que sa blancheur vierge se sillonnait d'ornières noirâtres, se mouchetait de creux laissés par les sabots des chevaux de guerre, car d'un castellum à l'autre se succédaient sans relâche les patrouilles, les reconnaissances et les pelotons de cavaliers escortant des convois.

Au coin des bois, blancs de givre, des glaçons aux moustaches, comme des statues équestres de marbre, on distinguait des vedettes romaines. Ou bien des cavaliers au visage noir, au capuchon blanc, paraissaient tout à coup, la longue lance en arrêt, isolés sur les hauteurs, avec l'étonnement, dans toute leur attitude, de ce froid inconnu et de ces plumes blanches qui emplissaient le ciel. Les sabots des coursiers d'Afrique sonnaient sur les glaces de la Seine, de la Marne et de l'Oise.

De temps à autre, des clameurs s'élevaient des villages : c'étaient les corvées des camps qui venaient réquisitionner les bœufs, les moutons, les poules, les bannes d'osier pleines de gerbes et de grains. Des incendies s'allumaient dans la nuit et des tourbillons de fumée rouge s'élevaient : c'est que les paysans celtes n'avaient pas bien compris le latin, ou l'espagnol, ou le numide, ou le baléare, ou le crétois.

Comme s'il ne suffisait pas de ces dix légions, dont chacune avait sur la conscience l'extermination ou la vente à l'encan d'une nation gauloise, on disait

¹ Aujourd'hui Sens.

que César n'avait repassé les Alpes que pour enrôler en masse la jeunesse d'Italie et revenir sur nous avec cent mille hommes de plus, entre lesquels il partagerait nos meilleures terres.

Quelque lourde, que fût l'oppression, quelque effroyable le danger, nos cœurs ne se troublaient pas. On sentait que chez tous, rois, chevaliers, écuyers, paysans, esclaves, une résolution était prise : celle d'en finir. Les traces laissées par nos émissaires, allant de village en village, se croisaient sur la neige avec celles des patrouilles romaines.

On ne se hasardait pas à donner l'assaut aux camps ; mais, dans les hameaux isolés, les maraudeurs n'étaient pas toujours les bienvenus. Souvent les paysans les recevaient à coups de fourche, les jetaient dans les puits, cassaient la glace des rivières pour les noyer, ou faisaient dévorer leurs cadavres par les chiens et les porcs.

Il en manquait tant à l'appel du soir que les légats défendirent toute sortie des camps autrement qu'en grande force.

On ne ménageait plus rien ; on ne daignait plus se cacher des espions romains, ni de Kérétorix. Les artistes lutéciens vendaient des figures représentant César, avec une énorme tête et un tout petit corps, cloué par les quatre membres sur une croix. Leurs bardes, dans les ruelles de chantaient les exploits des anciens Brenns contre Rome, pleuraient des plaintes sur le supplice d'Accon, ou bien racontaient des histoires abominables sur le *galant chauve*. Le peuple des campagnes n'était pas moins exulté ; les paysans donnaient à leurs chiens les noms de César, de Labienus et de Crassus.

On apprit que celui-ci, avec son père le triumvir, avait été massacré là-bas, bien loin d'ici, près d'un fleuve d'Asie, par des cavaliers couverts d'écailles de fer et armés de flèches, qui combattaient en fuyant et fuyaient en combattant. Alors on alluma des feux sur les places de Lutèce et sur le sommet du Lucotice. On haïssait tellement les Romains qu'on se passionnait pour les Parthes, pour les Arabes, pour les Scythes ; volontiers ont eût appelé les Harudes et les Chérusks.

A tout moment accouraient des gens effarés et triomphants. Dans les forêts sacrées, où les chênes séculaires se fendaient par la rigueur du froid, ils avaient cru entendre des voix terribles, parmi les éclairs et le tonnerre, qui provoquaient à l'extermination des Romains.

D'autres avaient cru voir, à la lisière des bois, des guerriers de haute taille, avec le casque aux ailes éployées, et qu'ils reconnaissaient parfaitement sans les avoir jamais vus auparavant : c'étaient Dumnorix l'Édue, Boduognat le Nervien, Viridorix l'Unelle, Adiatun le Sontiate, Accon le Senone, tous portant la trace du fer des soldats ou de la flamme des bûchers. A travers les hurlements des loups et les hululements des chouettes, ces spectres criaient :

Parce que nous n'avons pas su nous unir, nous sommes morts et nos mânes sont captifs dans les Cercles inférieurs. Unissez-vous, vengez-nous, délivrez nos âmes.

Teutatès s'était manifesté sur le mont du nord et Bélen sur le mont de l'ouest. Dans les nuées on avait entendu passer des chevauchées hennissantes, s'entrechoquer des armées aériennes et, dans une lueur, on avait entrevu la lance de Camul et la hache d'Ézus. Les dieux de la Gaule se levaient donc en masse pour l'extermination des idolâtres, adorateurs de simulacres en pierre et

en bronze. Les autels en granit brut, perdus dans l'épaisseur des bois, avaient été trouvés fougés d'un sang frais et encore fumant.

De toutes les forêts sortaient des druides, si âgés que la mousse les recouvrait ainsi que des troncs de vieux chênes, des jeunes filles aux cheveux épars, aux yeux hagards, à peine vêtues quand les roches éclataient sous la gelée, qui annonçaient, d'une voix aigue et rythmée, la mort prochaine de la Ville Éternelle.

De toutes parts nous arrivaient des prédictions et des présages. Les prêtres de l'île de Bretagne avaient vu se dresser, dans les feux du couchant, la face de Hulgadarn, émergeant de l'Océan, suivi d'une armée sans nombre. Les vierges de l'île de Sein avaient égorgé un équipage de matelots romains et, dans leurs entrailles palpitantes, n'avaient point trouvé de cœur. Sous les peulvans et les dolmens des Vénètes, on avait entendu la nuit des frémissements d'armures, comme de guerriers qui s'éveillent, et des ébrouements souterrains de coursiers.

Un marchand édué nous raconta que dans les temples de la Province Romaine les dieux de bronze et de marbre pleuraient, que leurs prêtres ne pouvaient tarir leurs larmes, et qu'un matin on avait trouvé vide le socle de la statue de la Victoire : la déesse ailée s'était envolée vers le nord.

D'un bout à l'autre de la Gaule les peuples s'armaient. On déposait les vieilles haines. Les Trévires pleuraient de rage, en se souvenant qu'ils avaient abandonné, au début, la cause des autres Bolgs. Les Santons et les Pictons suppliaient les Vénètes d'oublier l'appui donné à César. Les juges d'Accon envoyaient s'excuser auprès des Senones. Même les Rhêmes, les Édues, les Séquanes, les Lingons, étaient honteux d'avoir tant fait contre la Gaule. Ce qui pouvait subsister encore de Nerviens et de Ménapes sortaient des marais et pardonnaient aux Bellovaks, aux Suessons, aux Ambiens, leurs défections d'autrefois. Je détachai de ma maison les crânes qui avaient été les têtes de guerriers gaulois et je les ensevelis pieusement.

Dans les bois de la Roche-Grise, mes paysans ramassèrent des gens exténués, mourant de froid, à peine couverts de débris d'armures. Quand on les amena chez moi et qu'ils aperçurent Ambioriga, ils ouvrirent des yeux très grands et, se prosternant devant elle, baisèrent le bas de sa robe. Ils voulaient parler ; elle leur imposa silence en une langue que mes Celtes ne comprenaient pas.

Ce sont, me dit-elle, des guerriers de mon père, échappés comme moi à quelque battue des Romains, et parvenus ici sans trop savoir comment. Je les connais. Ils savent souffrir, obéir, et mourir. Prends-les à ton service. Pour l'amour de mon père et de moi, ils te seront fidèles jusqu'au dernier souffle.

Je touchai de ma main droite la poignée de leurs glaives ; ils m'embrassèrent les genoux. Je leur fis donner à manger : ils dévorèrent jusqu'aux os. Je les admis au nombre de mes chevaliers et de mes écuyers, chacun suivant le grade qu'il avait parmi les Éburons.

Il en vint d'autres encore. Par le conseil d'Ambioriga, presque tous les jours je traversais la Seine en barque ou sur la glace, suivant le temps, pour aller attendre sur la rive droite ceux qui pouvaient arriver du nord. J'en eus bientôt plus de trente.

C'étaient tous des hommes de taille colossale, à la chevelure inculte et rousse, aux yeux bleus et durs. Ils mangeaient comme des loups, mais ne buvaient que de l'eau.

Je vis bien qu'au printemps il resterait très peu de moutons et de bœufs dans mes villages. Pour cette raison aussi, j'avais hâte d'en finir avec les Romains.

On aurait déjà pris les armes ; mais la Gaule attendait un chef. Il en fallait un qui se fit obéir au doigt est à l'œil, qui domptât les nobles égoïstes et les chevaliers turbulents, qui pendit ou brûlât par douzaines les traîtres et les indociles, qui eût le droit de couper les poignets, de crever les yeux, de faire voler les têtes ; car, dans l'exaspération où nous étions, nous voulions nous soumettre à une discipline plus terrible que celle des Romains, à la seule condition de pouvoir les vaincre.

Mais qui serait ce chef ? Ambiorix était loin, Dumnorix était mort. César avait fait périr les meilleurs d'entre nous ; on ne pouvait compter ni sur les Arvernes ni sur les Édues. Qui serait ce chef, glorieux entre tous les chefs ? Serait-ce Camulogène l'Aulerk, Comm l'Atrébate ou Corré le Bellovak ? Aucun d'eux n'était assez illustre pour s'imposer à toute la Gaule. Allions-nous, faute d'un chef, nous résigner encore ou périr sans gloire, en nous ruant isolément à l'assaut des camps romains ?

Nous, les Gaulois, si fiers de notre liberté, si intraitables sur l'indépendance, nous étions affamés d'obéissance. Nous aurions suivi même un brigand, même un esclave, s'il eût pu nous conduire à la victoire.

Ah ! si les dieux daignaient hâter la venue du Libérateur inconnu que les druides, les bardes et les prêtresses annonçaient depuis si longtemps ! S'ils avaient voulu permettre à Hu-Gadarn de reparaitre en ce bas monde, ne fût-ce que pour quelques semaines !

Un jour Ambioriga me dit :

Le Libérateur s'est révélé. Hu-Gadarn est revenu sur terre. Il s'appelle maintenant Vercingétorix.

Or personne, en ce temps-là, ne parlait encore du fils de Keltil.

Au moment le plus rigoureux de l'hiver, un matin que je réfléchissais en me chauffant devant un grand feu, j'entendis vers la porte d'entrée du village un appel de cor.

Puis, tout de suite après, la porte de ma maison s'ouvrit et je vis entrer en costume de guerre, mais couvert de frimas et secouant sur le seuil la neige de son cuculle, Verjugodumno, le sénateur de Lutèce. Je me levai très empressé, l'installai devant le brasier et, tout d'abord, lui versai une grande coupe de vin. Il paraissait agité, ému, à la fois inquiet et joyeux.

Tu ne sais donc rien ? me demanda-t-il.

— *Non ; par ce temps de loup, il ne passe personne devant la Roche... Il y a donc quelque chose à savoir ?*

— *Grandes nouvelles ! Très grandes nouvelles ! T'ai-je assez importuné jusqu'à présent de mes conseils de prudence ! Eh bien ! aujourd'hui je viens te dire : le moment de l'action est proche. Il est venu.*

— *Les dieux en soient loués. Mais qu'y a-t-il donc ?*

— *Ce qu'il y a ? Il y a que si la Gaule n'est pas encore debout tout entière, elle le sera demain peut-être. Toutes les nations qui ont à leur tête des sénats hostiles aux Romains sont d'accord ; celles, qui ont des sénats amis des Romains, comme les Suessons, les Arvernes et même les Édues, ne songent qu'à les*

renverser pour se joindre à nous. Chez les Arvernes, Vercingétorix, le fils de Keltil, a déjà fait prendre les armes à ses clients. Seulement, il fallait que quelqu'un commençât...

— Pourquoi pas nous ?

— Nous, notre tour va venir. Aujourd'hui c'est un autre peuple qui doit donner le signal, un peuple qui soit établi sur la Loire, de telle sorte qu'on s'insurgeant il coupe tout d'abord les communications, entre les légions romaines du nord et les recrues arrivant de la Province, un peuple qui soit au cœur même de la Gaule, afin que le signal donné par lui parvienne en même temps à toutes les extrémités du pays...

— Et ce peuple ?...

— Ce ne pouvait être que les Carnutes. Leur territoire s'étend au nord jusqu'à la Seine ; au sud, il dépasse la Loire. Ils avoisinent les peuplades de la basse Seine, Auterks, Lexoves, Véliocasses, dont tu te rappelles les exploits sous le malheureux Viridorix ; ils sont en relation avec les tribus de l'Armorique, qui n'ont point oublié leur bataille navale contre les Romains, et avec celles de la basse Loire, Turons, Andégaves¹, Namnètes ; ils confinent aux Bituriges, qui eux-mêmes touchent aux Pictons, Lémoviks, Arvernes, Édues. L'insurrection des Carnutes ébranlerait donc vingt peuples à la fois. De plus, c'est une nation très riche, qui possède des villes magnifiques comme Durocass, de grands ports sur la Loire comme Genabum². Elle est la plus religieuse de la Gaule, et son Némèdh d'Autricum, avec ses collèges de druides et de prêtresses, avec ses forêts consacrées à Teutatès et à la Vierge mère, attire les hommes pieux de toutes les régions. Il n'est peut-être pas un Gaulois qui ne connaisse le pays des Carnutes pour y avoir été en pèlerinage ou pour avoir fréquenté ses ports, ses marchés et ses foires.

— Les Carnutes sont trop riches, dis-je, non sans un peu d'amertume, pour courir les premiers une pareille aventure.

— Aussi n'est-ce pas sans peine qu'on les a décidés. Leurs sénateurs ne voulaient pas, car ils font de grosses affaires avec les négociants romains établis à Genabum. Ils craignent pour leurs belles maisons, pour leurs grands troupeaux ; ils sont terrifiés du sort d'Accon, et ne se soucient pas d'être livrés à César pour qu'il les fasse mourir, soit à la mode gauloise, sur un bûcher ; soit à la mode romaine, sous les verges et la hache de ses licteurs. Mais il y a là deux hommes déterminés, Cotuat et Conconétodun, qui ont peut-être moins à risquer que les autres, et qui ont effrayé, leur sénat de la colère du peuple. Alors ils se sont tous mis d'accord... Ce sont les Carnutes qui donneront le signal ; mais ils exigent que tous les peuples gaulois s'engagent de la façon la plus solennelle à ne pas les abandonner : dans le péril où ils se seront jetés pour la cause commune.

— Ils ont raison. Que chaque peuple gaulois livre des otages aux Carnutes et que chacun en prenne d'eux.

— Cela exigerait trop de temps, et puis cela donnerait tout de suite l'éveil aux Romains. Autant signifier aujourd'hui aux commandants des légions qu'on les attaquera demain. Ils n'auront plus qu'à graisser les rouages et tendre les ressorts de leurs catapultes.

¹ Les Turons, en Touraine ; les Andégaves, en Anjou.

² Genabum : c'est Orléans suivant les uns ; Gien suivant les autres. — Autricum : Chartres.

— Alors que faire ?

— Quelque chose de bien simple. Au lieu d'otages, on portera dans le Némèdh d'Autricum les enseignes de tous les peuples, afin que les Carnutes voient bien que tous sont résolus à vaincre ou à périr avec eux.

— Mais les Arvernes ? Mais les Édues ? Ne m'as-tu pas dit qu'il n'y avait pas de succès à espérer si l'un ou l'autre de ces peuples ne se déclarait pour l'insurrection ?

— C'est vrai, sans l'un ou l'autre, on ne peut rien. Avec l'appui de tous deux, la victoire est assurée... Mais ne vois-tu pas que, chez les Arvernes, Vercingétorix va travailler les côtes au parti de la paix, qui a pour chef son oncle Gobanition ? Ne vois-tu pas que chez les Édues tout est en l'air. Il y a beau temps que l'on n'écoute plus Divitiac et que l'on est tout oreille aux insinuations de Litavic...

— Alors, toi si sage, tu crois au succès ?

— Oui, si Vercingétorix, chez les Arvernes, Litavic, chez les Édues, réussissent à faire la révolution. Et ils la feront : celui-là tout de suite, celui-ci un peu plus tard. Ah ! mon ami, avec les Arvernes et les Édues, même avec les Arvernes tout seuls, la Gaule est libre !... César, empêtré dans les intrigues du Sénat et du Forum, avec son Pompée, son Caton, son Clodius, son Metellus, aura tout au plus le temps de repasser les Alpes. S'il réussit à les traverser, il trouvera les Cévennes se dressant devant lui comme une muraille infranchissable, car, en ce moment, il y a six pieds de neige dans les gorges. Derrière ce rempart, il trouvera pour garnison la Gaule soulevée tout entière. Et s'il réclame ses légions, on lui montrera de grands plis dans les plaines de neige, et on lui dira : **Elles sont là-dessous**. Seulement, mon cher Vénestos, après cette extermination des légionnaires, il n'y aura pas de grâce à espérer, tu comprends ? On se battra non pour la gloire, mais pour sa peau.

— Une guerre à outrance, une guerre à mort ! Celle que mon père a si longtemps invoquée, celle que j'attends depuis dix ans !... Alors en route pour le Némèdh des Carnutes ! Tous, tous ! Roulons comme un torrent vers la Loire !

— Non, pas comme un torrent. Pas tous, entends-tu bien. Tu oublies donc les six légions campées à Agedincum, à trois marches d'ici. Il faut songer en même temps à l'offensive chez les Arvernes et à la défensive de ce côté-ci. Suppose que les six légions ne soient pas attirées dans le sud, pour se porter au-devant de César. Suppose qu'il en reste seulement trois sur la Seine... Qu'est-ce qui défendra contre elles notre ville, tes villages, nos femmes, nos enfants ? C'est beaucoup déjà que nous nous avançons sur la Loire avec l'élite de nos cavaliers. Il faudra laisser ici la majeure partie de tes guerriers. Grâce au secours que nous ont promis les Meldes, les Bellovaks, les Atrébates, les Suessons, les Aulerks, on pourra protéger l'île de Lutèce et la Rivière aux Castors... Nous avons pensé à un chef dont le nom, sans aucun doute, ralliera tous les suffrages, c'est Camulogène l'Aulerk, un vrai fils de Camul ; tu connais ses exploits contre les Germains et dans l'île de Bretagne. C'est un brave à tous crins et un tacticien des plus retors. Les Sicambres lui ont abattu la main droite ; mais un habile artisan, versé dans la magie, lui en a fabriqué une en argent. A chacune de ses campagnes, il la perd dans la bagarre, et on lui en refait une autre. Nous partirons plus tranquilles pour Autricum si nous le savons installé dans Lutèce. D'ailleurs, s'il y a un danger trop pressant, nous aurons tout le temps de revenir.

— Quand partons-nous ?

— *Les délégués de Lutèce et les chefs de la rive droite arriveront ce soir chez toi, puisque la Roche-Grise est sur le chemin qui mène vers les Carnutes... Nous comptons, sur ta bonne hospitalité pour cette nuit... Demain matin nous serons en route... Le dé en sera jeté. Que Teutatès nous protège !*

Je l'embrassai avec effusion pour ces bonnes nouvelles.

J'appelai mes hommes, Parises et Éburons ; je leur annonçai mon départ, sans leur révéler encore le but du voyage. Ils comprirent bien vite qu'il s'agissait d'aller battre les Romains ; leur joie éclata en applaudissements bruyants. Elle diminua un peu quand je les informai que j'emmenais seulement Arviragh, Damnac, la moitié de mes guerriers Parises et la moitié des Éburons.

Bientôt des cris répétés tout le long de la vallée annoncèrent que la grande nouvelle s'y propageait.

Carmanno, Boïorix, Cingétorix arrivèrent successivement avec la moitié de leurs bandes.

Dans la soirée, parurent un certain nombre de chefs de la haute et de la basse Seine, de chefs de la rive droite, ainsi qu'une partie des sénateurs lutéciens, qui vraiment avaient bonne mine sous le casque.

La soirée fût une fête, et l'on s'endormit rêvant de gloire et de liberté.

Au matin, il y avait devant ma maison cinq cents guerriers, tous à cheval. On n'emmenait pas de piétons.

Avant de me mettre en selle, je demandai un entretien à Ambioriga :

Mon cœur saigne quand je me sépare de toi... Pardonne la vivacité de mon langage ; mais si le respect a longtemps, contenu mes sentiments pour toi, l'instant est trop solennel pour que je me taise... Je m'engage dans une entreprise hasardeuse ; je te laisse exposée à un grand péril, car il y a des légions romaines tout près d'ici... Les déités seules savent si nous nous reverrons en ce monde... Pour moi, j'ai fait le sacrifice de ma vie, et si je reviens ici vivant, je me considérerai comme ressuscité... Laisse moi la liberté de langage qu'on tolère chez un mourant. Au moment où je vais chercher la vengeance de ton père et de ton pays, n'as-tu rien à me dire ?... Parle la première, car vraiment les paroles font défaut à mes lèvres, ou le courage me manque pour les prononcer.

Elle sourit, et sur son grave visage de guerrière, il y eut une nuance de coquetterie féminine :

— *Tu m'as conquise les armes à la main ; ne suis-je pas ta captive ?*

— *Non ! ne parle pas ainsi ! Ma captive ! Ce n'est pas un cœur de conquérant qui frémit en ce moment dans ma poitrine... Le vaincu, le captif, c'est moi. Je sais trop combien les dieux t'ont élevée au-dessus de moi, par une intelligence qui a quelque chose de plus qu'humain... Par quels exploits pourrai-je jamais me rendre digne de la fille d'Ambiorix ? Celle que j'ai établie maîtresse et souveraine dans ma maison paternelle, quand oserai-je lui demander de prendre aussi mon cœur en ses mains ?*

Elle ne souriait plus. Elle resta songeuse et me dit enfin :

Comment peux-tu croire que je sois restée aveugle sur ton mérite ? Tu veux que je dise le mot que tes lèvres hésitent à prononcer ? Je le dirai donc : Je t'aime ! Je t'aime pour ta douceur envers une proscrire ; je t'aime pour l'ardeur

généreuse qui t'enflamme, pour ton dévouement à la cause commune, celle de la Gaule et de mon père Ambiorix. Je ne vois et même je ne peux imaginer personne dont je serais aussi fière d'être l'épouse. Je te parle avec franchise, comme un guerrier à son frère d'armes, comme une fille noble à un vaillant chef. Mais puis-je t'engager ma foi sans avoir demandé la bénédiction de mon père ?

Je baissai la tête, bien triste.

Ne t'afflige pas, continua-t-elle. Je sais que je ne le verrai pas de bien longtemps. Peut-être jamais. Je me suis accoutumée, ne pouvant lui demander ses conseils, à me conduire suivant les avis que, présent, il me donnerait, à me conformer aux volontés qu'il ne manquerait pas de m'exprimer. Sais-tu, Vénestos, ce qu'il me dirait si je pouvais le consulter ?

— *Oui, je le devine, je le sais et je le sens.*

— *Tu m'as comprise. Jamais il n'aurait donné ma main à un guerrier qui n'aurait pas tout risqué pour affranchir son pays. Va donc où l'honneur te réclame. Reviens après avoir fait ton devoir de chevalier. Je ne te demande pas de revenir vainqueur, car la victoire est entre les mains des dieux, et il y a des noms qui ont grandi dans la défaite.*

Elle s'arrêta tout à coup, et ses yeux se troublèrent, comme lorsqu'une vision ou un pressentiment l'agitait.

Je vois des légions romaines tournant le dos, des vexilla foulés aux pieds, des fils de la louve mordus par les loups gaulois... Je ne vois pas plus loin... Que les dieux me préservent de voir plus loin !

Elle fit un tel effort sur elle-même que son trouble disparut et qu'elle poursuivit presque souriante :

La victoire dépend des dieux ; mais le brave reste toujours maître de son honneur... Reviens donc, et alors dis-moi que tu t'es conduit de telle façon que ton père et ta mère défunts soient contents de toi... Alors mon père absent m'approuvera si je deviens ta compagne.

Elle me tendit la main. Je la pris et je lui passai au doigt un anneau d'or. Elle n'y résista point. Dans son opulente chevelure, elle coupa une tresse blonde et me la donna.

Tu veux que je me souviene que je dois être à toi ? me dit-elle. Je le promets. Voici qui te fera souvenir de moi.

— *Ce sera un talisman qui me protégera dans la bataille. Sois sûre que je reviendrai digne de toi ou que je ne reviendrai pas.*

Nous nous embrassâmes et, dans cette embrassade, je n'éprouvai qu'un sentiment de respect et de piété.

Je sortis de la maison. Elle me suivit sur le seuil. Je m'enlevai sur la selle, et m'adressant aux paysans et aux guerriers qui ne devaient point m'accompagner, je leur montrai Ambioriga et je leur dis :

Voilà celle à qui je vous confie et que je confie à vous. Vous la vénérerez comme vous avez vénéré ma mère Éponina. Vous lui obéirez comme vous avez obéi à mon père Béborix. Quand elle vous donnera des ordres, c'est moi qui vous les donnerai par sa bouche. S'il se présente un péril, défendez-la. Si elle doit mourir mourez avec elle.

J'étais trop ému pour en dire davantage. Je n'eus même pas le courage de me retourner vers elle. Je donnai de l'éperon à mon coursier, et toute la chevauchée me suivit sur le chemin du sud.

C'est vers l'inconnu que nous nous en allions, sous les flocons de neige qui nous dérobaient la vue de la fumée sortant des toits paternels. Mais tous nous allions si bravement, avec tant d'espoir au cœur !

CHAPITRE XVIII — Le Némèdh des Carnutes

Le second jour du voyage, nous étions en plein pays carnute, aux portes d'Autricum. Des guides nous attendaient. A la tombée de la nuit, ils nous conduisirent, à travers une forêt épaisse, jusqu'à une vaste clairière. C'était le Némèdh ou enceinte sacrée.

Entourée de chênes colossaux, elle était occupée par une multitude que nous n'aperçûmes d'abord que confusément à cause de l'obscurité ; mais bientôt la lune, tout à coup dégagée des nuages, laissa tomber sur la plaine blanche de neige une lumière éblouissante.

Nous pûmes alors distinguer d'énormes pierres levées, un vaste cercle de menhirs qui semblaient attendre une assemblée de dieux qui y tiendrait ses assises.

Près d'un autel en pierres brutes, étaient groupés des centaines de druides, aux robes blanches bordées de pourpre, aux chevelures couronnées de feuillage de chêne. Des bardes faisaient entendre, en s'accompagnant de leurs harpes, une mélodie grave et menaçante. Couvrant presque l'autel, un grand taureau blanc, étendu sur le flanc, les pieds liés, la tête pendante, mugissait.

Tout autour de l'enceinte, des statures gigantesques de guerriers, des cornes et des ailes déployées au sommet des casques, des reflets de boucliers, de glaives et de lances.

D'autres conjurés arrivaient, débouchant par toutes les avenues, le bruit de leurs pas étouffé dans la neige. A part le son argentin ou grave des harpes ; l'assemblée était silencieuse. On eût dit, aux clartés de la lune, dans cette blancheur du sol et des ramures d'arbres courbées sous le poids des frimas, un conciliabule de héros morts et de prêtres fantômes, sortis pour un instant de dessous les grands peulvans, et qu'un rayon d'aube ou le chant du coq devait faire s'évanouir. Je pensais à ce que m'avaient conté les Armoricaïns sur les mystères de la nuit de décembre, dans la baie des Trépassés.

Une voir s'éleva à travers la nuit, celle de Cotuat le Carnute. Il rappela les populations gauloises massacrées ou traînées en esclavage, attesta les ombres des chefs traîtreusement mis à mort par César. C'étaient des exterminations et des supplices de ce genre que bravait le peuple carnute en cédant à l'appel des autres nations. Il demandait des serments et nous engageait ceux de son peuple.

Dans le silence de la forêt retentirent alors le fracas des glaives sur les boucliers, les cris d'enthousiasme et de reconnaissance :

Merci à vous, nobles Carnutes. Vous vous êtes dévoués pour nous. Tous, nous nous dévouerons pour vous.

Et des guerriers pleuraient et sanglotaient d'attendrissement et de pitié à la pensée du grand sacrifice des Carnutes.

Soudain, illuminant l'enceinte, d'innombrables torches s'enflammèrent. Le chant des harpes monta. Les couteaux de bronze resplendirent aux mains des prêtres, les faucilles d'or à leur ceinture. Le grand taureau blanc s'agita désespérément dans ses liens, poussa un mugissement suprême, et un jet de sang tacha la blancheur de la neige et des robes sacerdotales.

A un signal donné, toutes les enseignes se rassemblèrent autour de l'autel ensanglanté.

Il y en avait des centaines sur lesquelles, en bronze doré ou en électrum, se dressaient des aigles, des grues, des alouettes, des coqs, des loups, des lions, des taureaux, des sangliers, des dragons. Un Helvète, d'une de ces bandes échappées aux poursuites de César, portait sur la hampe de l'étendard un ours. Les Arvernes et les peuples de leur clientèle arboraient le coursier sans selle et sans bride, symbole de l'indépendance indomptée, tandis que le cheval des Carnutes était bridé mais ailé, et que celui de la confédération armoricaine avait une tête d'homme et un casque de guerrier. Quelques unes des enseignes arvernes étaient surmontées d'un renard, en mémoire de Luern (le Renard). Sur celles des Aquitans on voyait une roue ailée, image du soleil au char rapide. Certaines nations de la mer avaient adopté le phoque ou le dauphin. Verjugodumno promenait le navire indestructible de Lutèce et, par moi, le castor assis des Parises de la Rivière vint se joindre à la noble assemblée des emblèmes héroïques.

Parmi ceux qui avec moi entouraient l'autel, la plupart m'étaient inconnus, au moins de visage. Les uns étaient revêtus d'armures presque romaines ; les autres du costume de guerre dont se parent les chevaliers gaulois ; d'autres n'avaient guère que des peaux de bête, dont les gueules, les mufles, les hures, les fronts cornus leur tenaient lieu de casques.

Le plus vieux des prêtres faisait approcher chaque porte-enseigne, lui ordonnait de tremper la pointe de son glaive dans le sang de la victime, et à haute voix proclamait le nom de son peuple ou de sa tribu, le nom des chefs et le chiffre des contingents promis pour la guerre sainte.

J'entendis nommer ainsi presque tous les peuples gaulois qui habitent entre les Cévennes et l'Océan. Je n'aurais pu imaginer que la conjuration fût aussi étendue et la haine du nom romain aussi générale.

J'entendis proclamer aussi les noms de chefs que je n'avais pas encore vus, mais dont je connaissais les exploits : Camulogène l'Aulerk Drappès le Senone, Comm l'Atrébate, Corré le Beltovak, Lucère le Cadurk, Sédull le Lémovik, Gutruat le Carnute, Dumnac l'Andégave, Teutomat le Nitiobrige, Critognat et Vergassilaun d'Arvernie, glorieux entre tous les héros de l'indépendance.

Le nom de Vercingétorix fût accueilli par un tonnerre d'applaudissements ; la batterie des glaives fut si retentissante qu'au loin on entendit, dans l'épaisseur des bois, hurler les loups, et que de grands aigles, réveillés en sursaut et tout effarés, vinrent battre de leurs ailes la pierre de l'autel.

Sur chacune des enseignes inclinées devant lui, le vieux druide étendit les mains, en prononçant les paroles mystérieuses qui firent la victoire aux étendards. Nous répétions le serment de mourir chacun pour tous et tous pour chacun. Avec une branche de gui trempée dans le sang du taureau, les prêtres aspergeaient l'armée. Ils fulminaient des imprécations terribles contre quiconque manquerait à ses serments.

Que l'eau et le feu lui, soient interdits ! Qu'il soit maudit sur la terre, maudit dans les cieux, maudit dans les enfers ! Que Camul, dans les combats, vide sa selle ! Que son corps soit traîné par les loups dans les halliers et ses yeux becquetés par les corbeaux ! Que Teutatès égare son âme sur le chemin de la Félicité ! Qu'il la conduise dans l'abîme de l'éternel remords et de l'éternelle torture !

Les plus braves courbaient la tête sous ces bras levés par tous les prêtres ensemble, sous ces paroles formidables qui ne passaient par des lèvres humaines qu'après être descendues du ciel ou montées des enfers.

Quand la flamme allumée sur l'autel peut consumé jusqu'aux os de la victime, les torches furent enfoncées dans la neige, qui grésilla et fuma, et les voix des druides crièrent :

Ainsi soient éteintes les vies des Romains.

Les guerriers répétèrent :

Ainsi soient éteintes les vies des traîtres à leur patrie.

Le lendemain, Cotuat et Conconétodun rassemblèrent sur une des places de la ville sainte d'Autricum les délégués des nations. Ils leur dirent :

Vous nous avez engagé vos serments en plaçant la main sur la gorge ouverte d'un bœuf. Nous allons vous engager encore mieux les nôtres ; ce ne sera pas du sang des bêtes que nos mains seront rouges.

Ils déclarèrent que le même jour ils se rendaient à Genabum et ils nous invitaient à les suivre. Nous verrions alors si les Carnutes jouaient franc jeu avec nous.

Ils partirent si vite avec leurs guerriers que nous nous trouvâmes bien loin derrière eux.

On marcha toute la nuit. Au matin, quand nous, les gens de l'arrière-garde, nous arrivâmes près de la Loire en vue de Genabum, des flammes s'élevaient sur plusieurs points de la cité. Des cris désespérés s'y entendaient, comme de gens que l'on poursuit et que l'on égorge. Sur les eaux du fleuve, nous vîmes passer toutes sortes d'épaves, des meubles latins qui brillaient encore, des ballots de marchandises éventrés, des cadavres d'hommes vêtus à la romaine, et des corps de femmes que leurs robes gonflées d'air soutenaient sur les eaux.

Je dis à Verjugodumno que je n'aimais guère ces massacres. Ce n'était pas contre des hommes désarmés et contre des femmes que la valeur gauloise devait faire ses preuves.

Qu'y a-t-il de commun entre ces gens et nous ? me répondit-il. *Garde ta pitié pour les nôtres... Avoue que les Carnutes ont montré une étrange audace, car ils n'ont maintenant, si nous étions vaincus, pas de quartier à espérer. Pour une tête de négociant ou de publicain d'Italie, César prendrait cent têtes de Carnutes. La haine implacable dont il honore Ambiorix ne serait rien auprès de celle dont il poursuivrait ces meurtriers de Quirites.*

— *J'aime mieux, lui dis-je, admirer qu'ils aient tenté ce coup à la barbe des six légions campées chez les Senones. De leur campement d'Agedincum, par-dessus ce pays plat qui s'étend entre la Loire et la Seine, les soldats de César ont pu voir, dans la nuit, le ciel se rougir des incendies.*

A peine le massacre de Genabum eut-il commencé que déjà la nouvelle s'en était répandue dans la Gaule entière. D'un village à l'autre, la nuit, on s'appelait à haute voix, et l'on entendait crier dans les ténèbres : *On égorge les Romains ! Aux armes, les Gaulois !*

Plus tard, les gens de Lutèce et de la Roche-Grise m'assurèrent qu'ils avaient connu le massacre dans cette même matinée et quand les flammes des incendies étaient à peine éteintes. On le connut dès le soir chez les Nerviens, chez les

Vénètes, dans les monts de l'Arvernie et jusqu'au long de la frontière de la Province Romaine.

Nulle part les légions, terrifiées de cette soudaine explosion, n'avaient remué. Leurs chefs s'étaient même hâtés d'évacuer les forts détachés, les postes trop hasardés, de faire rentrer les patrouilles, les reconnaissances, les corvées de réquisition, et de se renfermer plus étroitement que jamais à l'abri des remparts des camps, en faisant murer une porte sur deux.

En même temps, sur les lèvres des hommes, sur les harpes et les rottes des bardes, dans les voix qui clamaient par les enceintes sacrées, retentit partout le nom de Vercingétorix, fils du roi Keltil, que les nobles de son pays avaient fait mourir, parce qu'il voulait unir la Gaule sous un seul chef.

On racontait de lui des choses miraculeuses. Les dieux avaient enveloppé l'enfant d'une nuée afin de le dérober aux assassins de son père. Ils l'avaient nourri dans ces enceintes formidables où personne ne peut pénétrer sans être frappé de la foudre. Il avait grandi, caché sous la caracalle grossière d'un berger. Il s'était réfugié aux cratères des montagnes, qui autrefois vomissaient des flammes et crachaient jusqu'au ciel les roches liquéfiées. Des loups avaient été ses guides parmi les précipices ; des corbeaux lui avaient apporté sa nourriture dans les solitudes ; des aigles avaient plané sur lui pendant qu'il dormait afin de l'abriter contre les rayons du soleil. Il avait pu converser avec le Teutatès des Arvernes, qu'ils appellent Lug, le plus redoutable de tous les dieux, qui habite parmi les ouragans, sur un sommet entouré de nuées. Le dieu lui avait appris tout ce qui était indispensable pour vaincre les Romains ; il lui avait permis de se métamorphoser en renard de façon qu'il pût pénétrer dans leurs camps et surprendre le secret de leurs chefs, en faucon, ce qui lui permettait d'échapper à leur poursuite. Quand était venu le moment marqué par les destins, il s'était montré à son peuple. Les nobles l'avaient renié, parce il portait la caracalle du pâtre ; mais tous les humbles, tous les déshérités, tous les proscrits, les bergers, les paysans, les esclaves, les chasseurs de chamois et d'isards, les pêcheurs des lacs, les chevaliers pauvres, les écuyers errants, étaient accourus autour de lui, par centaines et par milliers. Ils avaient reconnu et acclamé en lui le Libérateur prédit par les vierges de l'île de Sein. Il avait donné l'assaut à l'oppidum de Gergovie, où s'étaient réfugiés les puissants et les traîtres, et qui élève jusqu'aux cieux ses remparts de lave couronnés de tours de basalte. Devant lui la montagne s'était abaissée, les portes de bronze s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, et les méchants s'étaient fait justice en se jetant dans les abîmes. Et maintenant il appelait aux armes tous les bons compagnons, tous ceux qui voulaient être libres ou mourir.

Ce sont des contes que tout cela, me dit Verjugodumno. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le peuple, chez les Arvernes, a secoué le joug des nobles, et que le fils de Keltil est maître de Gergovie, maître de l'Arvernie, maître de tous les peuples qui sont clients et alliés des Arvernes. C'est l'insurrection qui s'étend jusqu'à l'Océan, jusqu'à la Garonne, jusqu'aux frontières de la Province. Ce sont les Cévennes, fermées pour le retour de César. Vercingétorix est vaillant, impérieux, avisé. Il est le chef qui nous convient...

— *Aussi vais-je le rejoindre, sans délai, avec mes hommes.*

— *Y songes-tu ? Il nous faut bien vite retourner chez les Parises, nous préparer à défendre nos foyers. Tu oublies toujours les dix légions qui nous cernent.*

— *Elles n'oseront pas remuer avant le retour de César. Tu le sais bien. Celles d'Agedincum ne se sont même pas risquées à franchir quelques étapes pour aller au secours de Genabum.*

— *Tu as peut-être raison... mais ta maison... ta jeune hôtesse...*

— *C'est à cause d'elle que je ne puis rentrer chez moi. Je ne repaîtrai pas sans avoir trempé mon glaive dans le sang des Romains... Mon absence sera courte, tu verras. Je vous reviendrai avant que César ait pu vous faire sa visite, et peut-être réussirai-je à vous l'épargner... Je te confie mes biens, mes sujets... mes hôtes. Je te les confie comme à un allié, comme à un ami... A bientôt.*

— *Que les dieux te conduisent et te ramènent !*

Mes guerriers poussèrent des cris de joie quand je leur annonçai que je les conduisais vers le fils de Kertil et que nous ne rentrerions dans les villages de la Rivière que chargés de dépouilles romaines.

J'allai trouver l'Arverne Vergassilaun. C'était un parent de Vercingétorix, et l'un des rares de la famille qui fussent dévoués à la cause de l'indépendance.

Il me reçut dans son bivouac, sous les murs de Genabum, auprès d'un grand tas de bois de démolition qui brûlait, et sur lequel il chauffait ses mains étendues.

C'était un homme grand, robuste, aux jambes et aux bras fortement musclés, avec de larges mains et de solides pieds, le teint blanc et rose, les yeux noirs et éveillés, une chevelure épaisse, brune et bouclée. Il portait ses moustaches noires à la celte ; mais le poil de sa barbe était si dru sur son visage que, bien qu'il fût rasé de la veille, le menton était déjà bleu. Il me reçut d'un air avenant :

J'ai entendu ton nom, l'autre nuit, dans le Némèdh des Carnutes. Tu as un castor sur ton bouclier, c'est bien cela. Tu es le fils de Béborix et d'Éponina l'Aulerke. Mon cousin Vercingétorix m'a parlé de toi. Tu as déjà fait la guerre, et tu as de bons cavaliers autour de toi. Alors tu es résolu à guerroyer au sein de nos montagnes ?... Sois le bienvenu ; plus on sera de fous, plus on rira. Il y aura de beaux coups de lance à donner... Approche-toi donc de ce feu : ce sont les bois des palais romains qui en ont fait les frais, comme tu vois. Nos guerriers l'ont allumé avec les papiers et les comptes de Fusius Cita, un chevalier romain, autant dire un chevalier de finances. Il gardait les magasins de César à Genabum et lui servait d'espion. On lui a coupé le cou, et on a jeté son cadavre dans la Loire. Cela en fait toujours un de moins, de cette vermine d'Italie... Tu n'es guère chaudement vêtu pour la saison ; il te faudra comme à moi des braies de grosse laine, une tunique en peau de mouton, une bonne caracalle de berger sur les épaules. C'est qu'il fait froid dans nos montagnes d'Arvernie !

Il parla très longtemps de cette façon, affectant la cordialité ; mais du coin de l'œil il m'observait, me jugeait, m'évaluait. Ces Arvernes, avec un air épais et bonasse, sont fins comme l'ambre. Il avait beau parler et parler, on sentait bien qu'il ne disait que ce qu'il voulait. Je le connaissais d'ailleurs pour un chef énergique, tenace, dévoué à son pays et à son cousin, passionné pour la guerre romaine.

Il me questionna sur les Parises, les Meldes, les Senones, les Suessons, les Bellovaks et autres peuples voisins de Lutèce, s'informant de ce qu'ils pouvaient produire en grains, en fourrage, en chevaux, en bétail, des contingents qu'ils étaient en état de mettre sur pied, de la valeur des chefs.

C'est bien à toi de venir à notre aide : d'autant plus que vous pourriez avoir fort à faire avec Labienus, le lieutenant de César chez les Senones. Mais tu le battras aussi bien ici, sur le dos de ses camarades, que là-bas. Du reste, nous allons mener vivement la campagne, et si César réussit à remettre le pied en Gaule, son premier souci sera d'appeler à lui ses légions d'Agedincum.

— *Crois-tu donc que César puisse reparaître de ce côté des Cévennes ?*

— *S'il a des ailes, oui bien... D'ailleurs, c'est nous qui comptons aller le chercher là-bas. Le temps de décider les Bituriges, de soulever les peuples de l'Océan et de la Garonne, d'enlever les Édues et les Helves.*

— *Quand verrai-je le fils de Keltil ?*

— *Bientôt. Nous partons à l'aurore de demain. Je serai heureux de ta compagnie. Un mot encore... Vercingétorix a le cœur chaud, mais il est d'un abord un peu intimidant. C'est un volcan sous la neige, pareil aux montagnes de chez nous. Ne te trouble pas s'il te regarde quelque temps sans parler, avec ses yeux bleus et froids comme de l'acier. Ce n'est pas un homme tout rond, ainsi que moi. Surtout prépare-toi à obéir ponctuellement ; il ne badine pas sur la discipline. Quant au reste, tu n'as pas à t'inquiéter : pour tes cavaliers et toi, tu toucheras la solde, les rations de fourrages et de vivres. Tout se passe en règle dans notre armée. Nous combattons les Romains avec l'ordre romain et la tactique romaine, et ce sera sur des rançons romaines que nous nous payerons de nos avances.*

— *Je suis ici pour obéir, au besoin pour mourir.*

— *C'est cela qu'il faut. A bientôt ! Nous partons demain, au petit jour.*

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

Note de l'éditeur

Ici se termine la première partie des rouleaux de papyrus dont se compose le manuscrit de Vénestos. Dans le reste de ces rouleaux que nous avons fini par retrouver, que nous avons également traduits du latin et que nous publierons quelque jour, l'écriture nous apparaît un peu différente de celle des premiers volumina. Assurément elle est de la même main (l'authenticité du vénérable manuscrit ne fait pour nous aucun doute), mais, dans les derniers rouleaux, le caractère est plus gros comme si la vue de Vénestos s'était modifiée avec l'âge. C'est une écriture large et haute, très forte, mais on sent que le roseau a plus fortement appuyé sur le papyrus. Le vieux guerrier a dû mettre un assez long intervalle entre sa première tâche et sa seconde. Sans doute, au moment d'aborder la partie la plus dramatique de son autobiographie, quand il a dû évoquer en sa mémoire d'ancêtre les luttes de sa jeunesse contre l'envahisseur, la splendide victoire qui chassa de l'Arvernie les cohortes étrangères ; les vastes espérances de liberté et de grandeur dont tressaillirent alors tous les cours, l'ardente bataille qui ensanglanta le sol parise, la fougueuse assemblée de cavalerie sur la Vingeanne, les horreurs du siège d'Alésia, les péripéties de l'héroïque évasion qui permit à notre héros d'aller hâter la marche de la grande armée de secours, les suprêmes combats pour l'indépendance, le courage gaulois trahi ce jour-là par les destins, les angoisses dont la captivité de sa chère Ambioriga déchira le cœur de Vénestos, enfin l'aurore des jours meilleurs, la revanche que prirent sur les légions du Sénat les cavaliers celtiques enrôlés sous les aigles, — alors, sans doute, le fils de Béborix s'est longtemps attardé à l'évocation de tant de souvenirs glorieux ou funèbres, avant de se décider reprendre en ses doigts le calame qui avait à retracer sur le papyrus la formidable épopée de l'an 704¹.

¹ 704 de l'ère romaine ; 51 avant notre ère.

